DEFENSE DE L'HOMME

N° 18

SOMMAIRE

REVUE MENSUELLE 3e Année. — Mars 1950 PRIX : 40 FRANCS

DEFENSE DE L'HOMME

REVUE PARAISSANT TOUTES LES FINS DE MOIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE - ALGERIE - COLONIES		EXTERIEUR	
Six mois	250 fr.	Six mois	300 fr.
Un an	400 fr.	Un an	500 fr.

CORRESPONDANCE ET ENVOIS DE FONDS

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à Louis LECOIN, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner au besoin à Berny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme LECOIN (même adresse que ci-contre) n° 4.504-77 - Paris.

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : **40 FRANCS.** POUR L'EXTERIEUR : **50 FRANCS**

NUMEROS SPECIAUX

Les lecteurs nous ayant hautement et unanimement approuvés pour nos numéros spéciaux (celui écrit à propos du dixième anniversaire de la guerre, et le plus récent consacré à l'objection de conscience), nous envisageons d'en composer d'autres dans les mêmes conditions ; c'est-à-dire un numéro pour un seul sujet — ce sujet vu sous des angles différents, mais non contradictoires, et traité à fond par des collaborateurs dont on apprécie la conscience de militant d'avant-garde et les qualités d'écrivain.

Le troisième numéro spécial que nous avons l'intention de vous donner — nous ne savons encore pour quel mois — défendra exclusivement les enfants des hommes, les prenant à leur naissance et les conduisant jusqu'au bout de leur adolescence.

Et si nous sommes écoutés et entendus, si nos conseils sont suivis, si nos exhortations ne demeurent pas vaines, l'humanité demain sera meilleure.

Peut-on parler

D'UN "CAS" GARRY DAVIS ?

« Le Premier Citoyen du Monde, Garry Davis, qui avait demandé aux autorités consulaires américaines en France un visa l'autorisant à immigrer aux Etats-Unis, a reçu les pièces nécessaires.

« On se souvient que Garry Davis avait abandonné son passeport américain. Si maintenant il voulait demeurer aux Etats-Unis, il devrait solliciter sa naturalisation américaine, au bout de cinq années de résidence, comme tous les autres émigrants. » (Les journaux.)

A L'HEURE où nous écrivons cet article, Garry Davis vogue vers l'Amérique, vraisemblablement sur quelque cargo que l'autorise seul à utiliser sa qualité d'immigrant.

Encore doit-il beaucoup, en l'occurrence, à M. le Ministre de l'Intérieur français qui a bien voulu l'homologuer au titre de notre «contingent national d'émigrants », — tous autres étant numériquement épuisés. Trop heureux sans doute, selon lui, de se débarrasser d'un élément estimé indésirable...

La pièce est ainsi jouée.

Le rideau tombe.

On ne prévoit pas de « reprise » prochaine.

Chacun, dès-lors, s'interroge.

L'HOMME

Farce ? Sincère effort ?

Les avis sont partagés — et l'absence accentuera au rythme des jours et des mois à venir les oppositions ou les hésitations présentes du jugement — partagés entre la foi et le doute, entre l'enthousiasme et la réserve critique, entre l'émerveillement d'un geste pur et la crainte d'avoir été, soi-même, joué.

Je présidais le meeting de ces jours-ci, à la Mutualité où Garry Davis est intervenu publiquement pour la dernière fois avant son départ.

Tout en lui respirait la lassitude, non la lassitude de l'effort, mais celle d'un monde dont les complications et les exigences sont celles d'une vieille civilisation qui a besoin, hélas, d'être dopée pour prolonger son goût de la vie.

« Adieu », nous a-t-il dit !

Ignorance des subtilités de notre langue ou volonté réaffirmée d'abandonner l'Occident à son sort ?

J'ai tenté de corriger d'un « Bon voyage » et d'un « Au revoir » l'impression produite, sans trop d'illusions personnelles...

Le moment est ainsi venu, pour tempérer les exaltations des uns et les aigreurs non dissimulées des autres, de tenter de projeter quelque lumière sur cette personnalité tout à la fois attachante et irritante.

Nous le ferons toujours avec le constant souci de sauver l'essentiel : la Paix par la citoyenneté mondiale qui nous apparaît comme l'un des chemins — sinon le seul — susceptible de conduire aux réconciliations humaines nécessaires et urgentes.

Un précieux article de Garry Davis dans le dernier numéro du journal *Cristal,* sorte de confession — peut-être de testament, — nous fournira une utile contribution.

Il faut le reconnaître, le Citoyen du monde numéro un a suscité de bien contradictoires appréciations. Il est, disent les uns, un étonnant mélange de puérilité et de cabotinage, de modestie sensible — quoique affectée — et d'orgueilleuse certitude ; mais, selon les autres, c'est une sorte de prophète souriant et doux, sous des dehors de grand gosse turbulent et blagueur.

Il n'est sans doute rien de cela particulièrement, ou il est tout à la fois.

Ce qu'il est, c'est un homme d'action, amoureux de symbole, peu à l'aise sur des tribunes *françaises* où sa mimique est plus expressive que ses mots. *C'est aussi un homme de théâtre,* ne l'oublions pas. Ecoutons-le nous le dire :

« *Chacun de nous vit son idéal à sa* » *manière qui, pour moi, était le théâtre.* » *Quand je pris conscience de ma res-* » *ponsabilité envers la communauté mon-* » *diale, envers la solution à trouver au* » *problème, c'est par l'intermédiaire de* » *mon art que j'ai transposé mon idéal* » *sur la scène mondiale. J'ai interprété en* » *actes l'idéal de la citoyenneté mondiale* » *afin que tous puissent voir clair... On* » *pouvait le considérer comme un rôle à* » *interpréter... Cela n'implique pas que* » *mon idéal soit moins sincère ou que* » *je manque de conviction...* »

Homme de théâtre d'abord, par conséquent, qui s'est produit, non sans succès, sur des scènes américaines, et envisageait d'y faire carrière. C'est le premier point. Il est important et nécessaire de ne pas l'oublier.

Typiquement américain ensuite, mais avec une pointe bien marquée de fantaisie personnelle qui le rend difficilement saisissable. Sa pensée comme sa personne vous échappent toujours. Reconnaissons-le ici, il a fallu la forte personnalité d'un Sarrazac et la rigueur quelque peu militaire de son organisation, — soit dit sans méchanceté — aidé aux premiers temps par le désarroi de l'homme étranger et pratiquement sans ressources, pour le « tenir » si longtemps.

Il a fallu beaucoup de patience aussi, affectueuse autant qu'amusée.

Mais tout cela laisse quand même place a un amical et sympathique jugement.

D'ailleurs nous continuerons d'écouter Garry Davis essayer de se définir lui-même, non sans contradictions et hésitations, dans l'article précité qu'on oserait presque considérer comme une sorte de message posthume.

Et dans le même temps où nous tenterons d'ajouter quelques touches à la frêle silhouette, nous reconstituerons, en les résumant schématiquement, les divers moments de son action comme de sa pensée.

PREMIERE EPOQUE

Une illumination personnelle intérieure est à l'origine de la « conversion pacifiste » de Garry Davis. Une de ces conversions qui donnent un saint Paul ou un saint Augustin dans le passé, et plus près de nous un Tolstoï ou un Gandhi. Lent cheminement ou explosion brutale de la vérité en nous, qu'importe, le processus comporte toujours une haute cime où parvient la certitude.

Garry Davis a d'abord connu cela, mais il est demeuré discret sur ce point.

Il semble, toutefois, qu'il ait toujours été hanté par cette idée de la petitesse de notre planète, imperceptible grain de sable roulant dans l'infini du temps et de l'espace, et partant qu'il ait conçu « l'unité du monde » comme la seule réponse possible.

« *Dans ma jeunesse, nous révèle-t-il,* » *je me suis nourri de livres scientifiques* » *qui décrivaient notre monde simplement* » *comme une planète parmi des* billions » *d'autres et les hommes comme des* » terriens *ou des* habitants du système » solaire *ou* de la septième voie lactée. *Il* » *s'ensuivit, tout naturellement, que toute* » *division à une échelle inférieure à*

» *l'échelle planétaire et en particulier les* » *divisions amenant à de stupides conflits* » *mondiaux étaient opposés à mon être,* » *à mon instinct, à ma raison et à ma* » *conscience.* »

Il a voulu ensuite racheter son passé brutal — devenu vain et odieux pour lui — de soldat bombardier.

Il a cherché, seul, sans consulter personne, un « acte » simple, original, faisant balle, dans la manière de son art et de ses moyens d'acteur.

Ce fut Chaillot.

Des marches du Palais, assis sur une couverture, son inséparable machine à écrire sur les genoux, ainsi commence son apostolat.

Quelques amis — des nôtres — l'entourent ; puis ce fut Sarrazac qui intervint, la mise au point technique du procédé, les efforts publicitaires et l'intervention à l'O.N.U.

L'opinion, d'abord amusée, s'émeut. Bientôt elle est conquise, subjuguée. Les jeunes affluent. Une idée naît dans l'éblouissement de l'esprit. La manifestation de Pleyel où des milliers d'hommes et de femmes piétinent en vain pour entrer, des heures durant, sous la pluie, constitue la grande consécration.

C'est un sommet.

« LE » sommet peut-être.

Le Vélodrome d'Hiver — répétition à grand spectacle de Pleyel — n'en a ni la richesse ni l'impressionnante unanimité. On revenait sur terre. Avec les hommes. Il le faut bien, tôt ou tard.

Garry Davis est devenu un personnage public. Une vedette. Un drapeau.

Il allait passer, comme dans toute bataille classique, de main en main.

DEUXIEME EPOQUE

Un événement — que nous connaissons bien — ouvre comme une préface cette deuxième époque : le refus de J.-B. Moreau de se soumettre à ses obligations militaires.

Or J.-B. Moreau est aussi un citoyen du monde. Il connaît Garry Davis. Franchissant d'un seul élan l'intervalle — on pourrait presque dire l'abîme — qui sépare le pacifisme incertain de l'entourage de Garry Davis, du pacifisme réel, conséquent et logique, total en un mot, J.-B. Moreau se refuse à subir la servitude des armes, au nom de sa conscience.

Il propose, en remplacement, un acte utile, respectueux de sa foi. Au travers de Moreau, Garry Davis se découvre mieux, lui qui se cherchait encore et sans doute se cherchera toujours.

Il se sent « engagé » par l'acte de l'ami.

Il comprend qu'en attendant la réalisation de la citoyenneté mondiale au travers du lent processus de la mondianisation des villes et bourgades, à tout instant menacé par la volonté des gouvernants dont on dépend toujours, et de leurs lois oppressives, il comprend qu'en attendant que s'ouvre « une route glorieuse à un avenir de bonheur pour tous », il y a le présent avec ses contraintes et ses emprisonnés qui attendent.

C'est alors l'aventure du Cherche-Midi où le doux entêté s'installe et, chassé, revient encore.

C'est l'aimable emprisonnement, le jugement gêné et l'acquittement libérateur pour le juge autant que pour le héros.

Mais le contraste de l'emprisonné, souffrant, et du Citoyen du monde numéro un acclamé et libre, bouleverse Garry Davis.

Il proteste. Il en appelle à la justice des hommes de ce pays. A la logique, cette justice de l'esprit pensant. En vain.

La rupture d'avec Sarrazac s'accomplit, dans le même temps, sans heurt, comme la maturité détache le fruit de l'arbre.

Une courte retraite à Villers-sur-Mer. Le retour à Paris. Des contacts nouveaux d'un homme renouvelé, mais encore inquiet — cette inquiétude, il la portera, je crois, éternellement en lui comme un utile aiguillon ; c'est son destin. Le service civil : Vercheny et sa maison d'enfants qu'on bâtit dans l'allégresse d'une action bonne. Les quakers.

TROISIEME EPOQUE

Garry Davis est gagné aux thèses du pacifisme intégral non violent.

« *En novembre* 1948, affirme-t-il, *je » déclarai ne pas être un pacifiste, mais » un volontaire pour créer une police » mondiale capable de mettre en vigueur » les lois du monde. Mais un an plus tard » je changeais complètement d'attitude » et me déclarai partisan de la non-» violence.* »

Il demeure l'ami fidèle de ses anciens et premiers compagnons. Quand même, les réserves, les mises au point s'accumulent. On l'accuse de semer le trouble dans les esprits, de desservir la Cause. Des démissions individuelles ou collectives sont enregistrées parmi les Citoyens du monde.

Garry Davis ne comprend pas ou comprend mal ces attitudes.

Il songe à se rendre dans l'Inde où on l'invite au Congrès de la Paix. Il envisage d'y demeurer, cherchant l'apaisement au milieu des sagesses millénaires. Le refus d'un visa le maintient en France.

Comme beaucoup d'Américains, il subit aussi la fascination de l'Allemagne. C'est en particulier, l'ancien adversaire que, sportivement, on admire et dont on recherche ou l'efficace concours — c'est là, souci de politicien — ou l'amitié. C'est à cela que s'attache Garry Davis.

Il va même plus loin dans son généreux jugement. Il estime que c'est en Allemagne que naîtra la première communauté mondiale, « celle qui lancera un défi au monde et projettera sur lui sa lumière ».

Passons sur cette affirmation d'allure quelque peu apocalyptique et écoutons-le résumer l'aventure du pont de Kehl :

« *Il y a quelques mois j'avais annoncé » mon intention de me rendre en Allema-» gne. J'en donnais pour raison le désir » que j'avais de travailler à la recons-» truction de ce que j'avais détruit...*

» De nombreuses indications prouvent » que j'y aurais été considéré comme » Citoyen du monde numéro un (*c'est là-» bas que fut imaginé ce titre*). *On y fe-» rait de moi un chef ou simplement un » homme de paille pour exploiter le grand » idéal de citoyenneté mondiale au profit » de quelques intérêts particuliers.*

» Il semble également que d'autres » considèrent ma présence en Allemagne » comme un élément de trouble.

» Après tant d'efforts et de démarches » j'y renonce. »

Un argument décisif, en effet, reconnu et accepté par Garry Davis lui-même, c'est que plusieurs personnalités allemandes fort conscientes de la psychologie de leur peuple et de la persistante et dominatrice « psychose du chef » qui l'étreint encore, estimaient dangereuse — à ce titre — la présence de Garry Davis.

L'incendie fortuit de la « Cabane du bonheur » sur les bords du Rhin, lieu psychologique du drame wagnérien, fut-il considéré comme un « signe » par cet homme excessivement sensible au symbolisme des événements ?

Garry Davis avoue alors sa lassitude.

« *Vous savez peut-être qu'il y a pres-» que deux ans que je suis en Europe ? » Aucun Européen ne peut se rendre » compte combien un séjour aussi long » au milieu de circonstances aussi peu » ordinaires, fut psychologiquement épui-» sant pour l'homme que je suis.* »

LA RUPTURE

La pensée cheminait toujours.

Bientôt, par la moindre résistance de l'esprit et du corps lassés, le doute s'installe en lui. Doute de lui-même essentiellement. L'immensité de la tâche, un sentiment aigu de ses insuffisances personnelles, amène Garry Davis à considérer le rôle de Citoyen du monde numéro un comme un fardeau impossible à porter plus longtemps. Et, subsidiairement, il se pose la question : « Pourquoi moi ? ».

« *Le titre de Citoyen du monde numéro » un est symbolique, écrit-il. Tout le » monde le reconnaît.*

» Si je ne me trompe pas sur le prin-» cipe même de la citoyenneté mondiale, » nous ne pouvons être ainsi gradués et » numérotés.

» *Nous sommes une communauté, une* » *équipe dans laquelle chacun a son rôle.* » *C'est pourquoi, si je veux être simple-* » *ment un membre de cette équipe, il est* » *nécessaire que je renonce à cette dési-* » *gnation symbolique et dangereuse...*

» *Garder ce rôle serait céder à la pure* » *vanité et faire le jeu de démagogues ou* » *peut-être d'exploitants.*

» *Je veux ramener Garry Davis à ses* » *proportions exactes.*

» *Pourquoi certains me considèrent-ils* » *comme un prophète de la Paix ou un* » *symbole de l'unité mondiale, alors que* » *tant d'hommes travaillent autant que* » *moi si ce n'est pas plus ?*

» *Pourquoi suis-je connu sous le titre* » *de* Citoyen du monde numéro un, *alors* » *que ceux-ci restent dans l'ombre ?* »

C'est la crise du « Moïse » de Vigny.

C'est celle par laquelle passent tous les être d'exception appelés par le destin ou leur conscience d'homme à précéder leurs semblables sur les routes de l'histoire.

De plus l'Europe — qu'il apprend à connaître mieux chaque jour — cette Europe divisée, fratricide, le surprend, le scandalise même. Ses querelles médiocres ses personnages inconsistants, tout contribue à l'éloigner d'elle et de nous. Sur un plan plus élevé, si l'on veut, la politique occidentale est trop nuancée, trop contradictoire aussi, pour cet Américain enclin aux sympathies spontanées, pour ce visionnaire à l'âme enfantine.

Il se sent bientôt étranger parmi nous.

Sa langue, son climat moral, l'atmosphère américaine, ses proches, tout cela que la foi lumineuse des heures de Chaillot ou de Pleyel remplaçait ou reléguait à l'arrière-plan, tout cela lui manque, maintenant qu'il doute de lui-même.

« *J'ai dû, écrit-il encore, à chaque ins-* » *tant lutter contre un insupportable pes-* » *simisme et un scepticisme qui ne l'était* » *pas moins. Je suis issu d'une civilisa-* » *tion jeune,nouvelle, une civilisation qui* » *peut sembler presque puérile et naïve,* » *comparée à celle de l'Europe. Il me* » *semble que si je dois continuer effica-* » *cement mon œuvre, il faut que je re-* » *tourne vers mes sources.* »

L'impudeur de journaliste en mal de nouvelles à sensation, jetant en pâture, à la curiosité publique, une possible liaison avec une certaine miss Andrey Peters l'écœure, le meurtrit, et semble constituer l'estocade finale.

Garry Davis demande aux autorités consulaires américaines en France un visa l'autorisant à immigrer aux Etats-Unis.

L'heure des gestes symboliques prenait ainsi fin.

CONCLUSION

Ajoutons une brève conclusion.

Premièrement, nous accordons toujours trop d'importance, nous Latins, à l'individu. C'est une de nos faiblesses congénitales que ce besoin de « prophète », de « fuhrer », « d'idole », d'incarnation en un mot de la passagère et bien relative vérité !

Ce rôle, Garry Davis n'a pas voulu, ou ne s'est pas senti la force de le tenir plus longtemps.

Nous lui donnons raison.

Il aurait été plus sage d'oublier l'homme ou, mieux, de s'en tenir à le considérer comme le véhicule provisoire d'idées qui, souvent, le dépassent.

Deuxièmement, le départ de Garry Davis ne nous laisse pas les mains vides.

Il a eu le rare mérite de symboliser une idée-force, celle de la Citoyenneté mondiale.

Ce faisant, il a rafraîchi, renouvelé, ramené sur terre en quelque sorte, un pacifisme traditionnel, essoufflé, vieillissant et, reconnaissons-le, trop uniquement sentimental ou déclamatoire.

A nous maintenant de ramasser le manteau. La voie est tracée.

Je doute que nous le revoyions. Le monde dépasse notre Europe défigurée par la haine. Il cherchera, sans doute, des « endroits neufs » pour l'accueillir.

Malgré tout, surmontant nos déceptions ou nos incompréhensions d'un jour, nous tenons à lui dire, sans amertume :

Merci, Garry Davis.

Robert JOSPIN.

AMNISTIE POUR LES SIMPLES SOLDATS
AMNISTIE POUR GASTON LEVAL

LE projet d'amnistie, si étriqué déjà en ce qui concerne les « crimes » civils, serait muet pour bien des délits militaires. Il n'amnistierait point, nous assure-t-on, les cas de désertion et d'insoumission. Ainsi une catégorie de « délinquants », la plus nombreuse, serait intentionnellement oubliée ; des milliers d'hommes, parmi les plus sympathiques, pourriraient dans les prisons ou erreraient sur les routes de l'exil.

Et nous qui croyions fermement qu'après cette guerre où la lâcheté fut généralement reine, les états-majors donnant l'exemple, un vaste coup d'éponge s'imposait, lavant les plaies et les souillures, effaçant tout, libérant l'ensemble des prisonniers et mettant fin au calvaire des proscrits. Libérant les innocents et les coupables, les justes et les malfaisants dans la crainte que les meilleurs ne demeurent au fond de quelques oubliettes.

Et je pense, tout naturellement, à notre excellent camarade Gaston Leval dont je reçois une lettre infiniment triste. Elle a été écrite hors frontière où, une fois de plus, il fut obligé de s'enfuir ayant la flicaille à ses trousses.

Son crime ?

Avoir été pacifiste avant 1914, s'être refusé à endosser l'uniforme, à prendre le fusil, à faire la guerre. Avoir été, enfin, un déserteur conscient.

Alors, il quitta la France. Il vécut très longtemps au Brésil. Revint en Espagne, et en France après l'échec de la révolution espagnole. Il y fut arrêté et condamné à quatre ans et six mois d'emprisonnement pour cause de désertion. Il avait accompli deux années de sa peine, qu'il purgeait à Clairvaux, quand il en sortit par hasard — l'avance des Allemands en France produisant de ces effets...

Depuis, il se cachait ici, là, ailleurs, partout où il croyait pouvoir se reposer quelque peu. Puis le pourchas reprenait. Durant ces dix années il a été sans cesse poursuivi de domicile en domicile, d'atelier en atelier, de bibliothèque en bibliothèque, subissant un affreux calvaire, les nerfs toujours tendus, le cœur constamment inquiet, ne possédant plus aucune vie individuelle.

« Comment veux-tu que j'étudie consciencieusement ou que j'écrive clairement dans de semblables conditions », répondait-il souvent à mes demandes de copie pour cette revue.

Il a ainsi atteint les cinquante-quatre ans et les autorités militaires ne le tiennent pas quitte encore. Il s'en faut, dit-on, de quelques mois. Deux années à patienter pour atteindre la prescription.

Deux années ! Toute une vie pour quelqu'un qui souffre et qui déjà en a tant subi.

Gaston Leval a beaucoup donné au mouvement anarchiste. Il a donné énormément. C'est, à ma connaissance, l'un des meilleurs propagandistes des idées libertaires dans les temps présents.

J'imagine ce qu'il aurait produit s'il en avait eu le loisir, si la quiétude chez lui eût remplacé cette amertume sombre que nous lui connaissons.

J'imagine ce qu'il produirait encore s'il était libre comme vous et moi, s'il disposait enfin d'une table où poser son écritoire.

Et j'appelle à son secours !

J'appelle à son secours même s'il ne devait jamais reprendre la plume, car il a bien mérité, le malheureux camarade, d'aborder le havre où il pourrait vivre sans argousins le menaçant à tout instant.

A nous d'agir en sa faveur.

Il faut que ce sympathique proscrit puisse embrasser ses enfants quand il le désire, rencontrer ses amis et disserter avec eux quand il en ressent le besoin. Il faut qu'il reprenne sa place au plus tôt dans la communauté française qu'il honore autrement que les faiseurs de guerre et leurs profiteurs.

Il faut exiger l'amnistie pour le pacifiste Gaston Leval, et sa grâce en attendant.

Louis LECOIN.

SIGNE DES TEMPS !

Quand toute la matière de cette revue est composée et que nous commençons la mise en pages, il s'écoule généralement plus de huit jours avant que le lecteur reçoive son numéro. C'est vous dire qu'un périodique comme le nôtre ne peut suivre l'actualité. Ne soyez donc pas surpris, dorénavant, lorsque Défense de l'Homme *vous parvient, de ne pas trouver dedans les commentaires à des nouvelles, vieilles pourtant de quelques jours.*

Il y a un mois, au moment où notre numéro sortait des presses, les grèves débutaient tout juste. Si un tas de rumeurs circulaient, seuls, en réalité, les métallurgistes parisiens étaient entrés dans la danse.

Et cela déjà nous sembla de mauvais augure.

Nous avions l'expérience d'une grève « générale », lancée dans ces conditions : échelon par échelon, corporation après corporation, les uns reprenant le travail — fatigués et désappointés — au moment où d'autres l'abandonnaient, tardivement. Les vieux militants se souviennent des grèves, ainsi menées, de 1920 et de leur lamentable échec.

On a crié à la trahison, alors. Nous croyons que c'était exagéré.

De même, il ne faut pas douter que les mouvements d'aujourd'hui soient voulus par la base. La vie est difficile, assurer sa mangeaille devient de plus en plus impossible au travailleur. De quels autres moyens dispose-t-il pour protester et revendiquer, en pareil cas ?

Mais que son action présente ne soit pas orchestrée de telle façon qu'elle serve à des trafiquants de la chose sociale pour de louches combinaisons, nous n'en jugerions pas.

Et c'est bien ce qui est affreux, douloureusement affreux : l'ouvrier devant souvent se méfier, aujourd'hui, de son dirigeant syndical autant que de son patron.

SOUSCRIPTION pour les abonnements gratuits

Henriette Le Séhédic, 100 francs; Auguste Charrier, 100; Albert Augier, 100; Fernand Bertelle, 100; Frémanger, 200; André Delaye, 200; Chenard, 100; Simon, 100; Bader Marcel, 100; Delbrouck, 500; Barathon, 100; Roilette, 100; Hardy, 100; Porté Raymond, 100; Cottet-Buinel, 100; Louis Hobey, 100; Maurice Imbard, 50; L. Audran, 100; René Lochu, 100; Le Lannic, 300; Suzanne Delmas, 100; L. Laplaud, 100; Marie Julien, 400; L. Savard, 100; Dugne Rémy, 300; René Leroy, 200; Elisée Perrier, 20; Thérèse Collet, 200; Donini Alban, 35; Pascaud, 100.

ÉLÉMENTS d'une CULTURE PACIFISTE

Le sens du cosmique

« Comment peut-il y avoir tant de méchants sous un si beau ciel ? » se demandait naïvement Dostoievsky. Naïvement, parce que la beauté du ciel et de l'univers n'est perceptible qu'à ceux qui déjà possèdent cette beauté en eux, parce que la beauté n'est pas dans les choses, elle est seulement dans les yeux et dans le cœur de l'homme, parce que les « méchants » ont sans doute étouffé cette beauté en eux. Toutefois, il est certain que la contemplation du ciel étoilé donne parfois à l'homme la volonté de se dépasser lui-même, de la même façon que la vision d'une œuvre d'art, que l'audition d'une belle musique, sont capables d'ouvrir en nous les yeux de la conscience et les sources vives de la bonté. Pour l'homme simple, beauté et bonté sont perpétuellement liées.

Mais je reviens à la contemplation du ciel et je vous dis : Hommes, mes frères, soyez d'abord sensibles à la petitesse de notre planète, à sa solitude infinie dans l'ouragan cosmique, à la faiblesse de notre vie, à l'égalité parfaite devant la mort... et la vanité de vos querelles, la vanité des problèmes qui vous semblent si importants, l'imbécillité de vos jalousies, de vos contrariétés, vous apparaîtront en pleine lumière. Vous prendrez alors un peu moins au sérieux votre rôle, votre dignité, votre égoïsme. Sous le regard des étoiles, sous la présence mystérieuse de la vie et de la mort infinies, vous repenserez votre existence dans un sens solidaire, sous une couleur fraternelle, vous naîtrez à une conception à la fois plus simple et plus universelle : la citoyenneté mondiale prendra racine en vous comme une vérité absolue.

Celui qui veut bien chaque jour, pendant quelques instants, *penser notre planète,* l'imaginer grouillante de vie, tourbillonnante de lumière et de nuit, emportée on ne sait où, avec tout l'immense système solaire, celui-là résoudra ses problèmes quotidiens avec facilité, avec une aisance souriante et il n'osera plus agir sans honte au nom de sa patrie, au nom de sa propriété, de son argent, de sa race, de sa classe, de sa religion, au nom de ces mensonges qui divisent les hommes et qui éclatent en poussière sous la vérité planétaire et dans l'humble exercice de notre « sens cosmique ».

Oui, penser à la mesure planétaire, c'est déjà agir en citoyen du monde. A cette échelle, il est plus facile d'aimer que de détruire, d'accepter un compromis que de déclencher une guerre. Voir de loin, voir loin, dépasser perpétuellement les petites limites de nos petites vies, voilà le bénéfice spirituel, la puissance étonnante que nous confère le « sens cosmique ». Voilà, hélas ! ce qui manque le plus à tous les imbéciles à courte vue qui s'intitulent politiciens et qui, du fond de leurs parlements, de leur Maison Blanche ou de leur Kremlin, se permettent de nous donner non seulement des conseils, mais des ordres. Misérables chefs, bardés d'arrogance, de dogmes et de bêtise, qui n'avez jamais regardé plus loin que la couleur de vos fromages, craignez l'apparition du « sens cosmique » au cœur des foules !

On pourrait toutefois m'objecter que si le vertigineux silence des espaces infinis est en effet quelquefois créateur d'humanité, de générosité, de mépris des contingences, il est surtout créateur de cet effroi pascalien, de cette angoisse existentialiste qui écrasent l'homme lors-

qu'il prend conscience de sa petitesse dans l'univers, de son néant au sein des éléments déchaînés et des choses incommensurables.

De sorte que l'homme devant les étoiles, comme devant la mort, serait avant tout submergé par un sentiment d'absurdité universelle (absurdité des patries et des guerres, aussi bien qu'absurdité de l'internationalisme et de la paix), et que la certitude de la vanité totale de son existence lui enlèverait tout espoir, lui offrirait vis-à-vis du progrès et de la décadence morale un égal mépris et n'ouvrirait à son choix que les portes nietzschéennes ou celles du dégoût de l'action, de la volonté de suicide immédiat.

Quoi répondre à cela ?

Je ne vais pas entreprendre d'exposer une des nombreuses théories de l'harmonie universelle. Trop de subtilité métaphysique ne prouve rien et ne convainc que les déjà convertis. Mais Pascal me servira d'antidote au pessimisme pascalien. J'invoquerai seulement le solide symbole du *roseau pensant.*

Oui, la pensée est notre seule dignité. « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Le seul fait que nous pouvons acquérir ce que j'appelle le « sens cosmique » (c'est-à-dire la compréhension et l'amour universels) est le signe de la grandeur de l'homme, et donne à notre existence toute sa signification.

La présence de la vie et de l'esprit à la surface de notre planète ennoblit celle-ci malgré sa petitesse parmi les autres astres de la galaxie, l'ennoblit à un tel point que j'arrive à cette affirmation qui restitue à la conception du monde des anciens toute sa valeur :

unique porteuse de vie et d'amour
notre planète est le centre et le cœur du [monde.
Une seule étoile a jeté la vie
une seule terre a trompé la loi
l'univers prend un sens et déborde par elle
en de nouvelles attractions.

Sous le regard des étoiles, non, la vie n'est pas absurde. Toute la signification de l'univers aboutit à la terre avec ses arbres, ses bêtes et ses hommes. L'homme est le but de l'univers.

Comment une telle vision ne nous exalterait-elle pas ? Ce n'est pas du lyrisme gratuit, c'est une pensée plus logique que celle de l'absurdité totale. Le « sens cosmique » nous conduit non seulement à respecter, à aimer nos semblables comme des frères dans la fragilité de leur vie, mais à affirmer une confiance inébranlable dans la destinée de l'humanité, dans le triomphe de l'esprit sur toutes les lois de la matière.

Ainsi, du ciel étoilé à la terre fleurie, nous revenons avec ce deuxième élément de la pensée pacifiste : la confiance en l'homme.

La confiance en l'homme

Il ne s'agit évidemment pas de se lancer à cœur perdu dans un optimisme délirant. La confiance en l'homme n'est pas un aveuglement sur les réalités actuelles, sur toutes les possibilités de retour à la barbarie qui s'offrent encore à nous; mais contre ceux qui prédisent avec une certitude soi-disant inspirée la très proche fin du monde, c'est la confiance en l'avenir de l'homme que nous affirmons. Ni pessimistes, ni optimistes par principe, nous refusons d'abord le désespoir total, et nous combattons contre l'esprit de catastrophe qui se manifeste autour de nous.

Parmi ces professeurs de désespoir, un Pauwels écrit : « Le cataclysme rédempteur roule déjà au-dessus de nos têtes. » Un Miller : « Notre monde va se dissoudre dans le sang et les larmes. » Un Gheorghiu annonce que nous sommes désormais entrés dans la « vingt-cinquième heure », une heure déjà après la fin, morts en quelque sorte dans la pourriture bureaucratique et concentrationnaire qui aurait envahi le monde entier. Bref, perdus à jamais.

Or, tout cela ne reflète que le pessimisme banal et grossier de tant d'êtres

qui s'excitent à croire que nous vivons les événements exceptionnels des derniers temps et que l'Apocalypse est au coin de la rue. Tout cela fait sans doute la fortune des faux prophètes, des cartomanciens et des astrologues de tout poil, mais cela fait aussi du mal à l'humanité qui risque ainsi de s'abandonner à ce qu'on lui prédit, de créer les conditions de son propre malheur. Car le désespoir n'engendre que le sang et les larmes et le bonheur ne naîtra qu'à force de confiance dans le bonheur.

Ceux qui nous annoncent périodiquement les plus sombres cataclysmes, sont déjà des criminels de guerre, des hommes déjà en guerre, des hommes qui ont pris leur parti (et leurs précautions !) dans la guerre. Il ne faut pas les écouter, car ils mentent ou ils se trompent, car ils ne connaissent pas l'avenir, car l'avenir ne leur appartient pas plus qu'à nous, car l'avenir appartiendra au bonheur ou au désespoir, selon que la majorité des hommes sera dès maintenant heureuse ou désespérée.

Garder confiance en l'avenir de l'homme, c'est sauver l'homme.

De plus, il faut noter que les sombres analyses de nos désespérés, de nos seigneurs de l'Apocalypse ne sont absolument pas probantes. Plutôt que de vouer l'humanité tout entière à la destruction, n'est-il pas plus juste de penser selon une vision exacte de l'Histoire que nous vivons les derniers soubresauts de la barbarie, que nous sommes encore des primitifs soumis à leur clans, à leurs sorciers, à leurs instincts, à la nature et à ses fatalités, plutôt que des civilisés en proie à l'ultime décadence ? L'humanité est dans les douleurs de l'accouchement, non dans les sursauts de la mort. Un progrès certain est indéniable dans l'évolution qui va de l'animalité jusqu'à nous. Toute l'erreur vient de la croyance non encore abolie au Paradis perdu, à l'Age d'or. Et, en son nom, tous les pessimistes exaltent le merveilleux passé au détriment de notre présent qui serait en putréfaction. Mythe sans racine pensée réactionnaire, argument de vieillards qui ont oublié les mauvais jours de leur jeunesse et se repaissent de quelques éclaircies de bonheur, de quelques accalmies, comme il en fut de tous les temps. Espérance prématurée aussi de ceux qui, au XIXe siècle, annonçaient la terre promise pour le XXe siècle, et dont nous sommes la vivante déception. Il n'y a pas eu pourtant de régression, mais le progrès spirituel et moral est beaucoup plus lent que le cher Victor Hugo ne le pensait alors.

Mais nous pouvons affirmer, histoire en main, que le passé ne fut pas plus beau que notre présent et que rien ne nous engage aujourd'hui à désespérer plus qu'hier.

Quant aux raisons que nous avons de faire confiance à l'homme, nous les trouvons dans l'exemple de quelques hommes représentatifs, de quelques hommes de lumière qui, dans leur vie, ont vaincu le mal et surmonté toutes les lois brutales de la nature. Faut-il citer le Christ, voici quelques mois encore Gandhi, aujourd'hui Garry Davis ? Tant d'autres plus ou moins obscurs. Une telle nuée de témoins qui nous assurent que l'humanité n'est pas damnée, ni condamnée sans recours. Où ces hommes ont pu passer, tous les autres hommes passeront. Voilà la certitude. Qu'une seule fois, l'Esprit se soit manifesté à travers la nature, cela suffit pour que désormais l'humanité tout entière monte vers lui. Quelques faits historiques permettent donc d'entretenir notre confiance, de décourager le pessimisme. Que quelquefois dans l'histoire du monde, la paix, l'amour, le désintéressement aient triomphé de la guerre, de la haine, de la cupidité, cela suffit pour que nous répondions *non* à l'interrogation renanienne : « La vérité est-elle triste ? » Si la guerre est la loi naturelle, la paix peut devenir la loi humaine. L'avenir n'est pas fermé, ni colonisé par une quelconque puissance impérialiste.

A l'appel de ce *spiritualisme historique,* le passage de la société close à la

société ouverte aura lieu selon la dialectique bergsonienne. Nous ne sommes pas prédestinés par le passé. L'histoire n'est pas écrite à l'avance. L'histoire n'est pas seulement « bruit et fureur », mais montée lente vers l'esprit, passage de la fatalité à la liberté, et la vie humaine possède une haute signification : faire du bonheur avec des douleurs surmontées, triompher des fatalités et de la mort, renverser l'ordre naturel, faire régner l'esprit à travers la vie, comme un jour la vie est elle-même apparue au sein de la matière.

Pour nous, citoyens du monde, affirmer la confiance en l'homme, c'est vivre intérieurement la révolution morale, la transformation profonde d'un être selon les paroles et plus loin qu'elles; c'est travailler extérieurement à la révolution économique, à l'avènement de ces nouvelles structures sociales et internationales entre lesquelles nos instincts primitifs auront moins d'occasions de s'épanouir et, devenus sans emploi, s'atrophieront comme tout organisme inutile. C'est travailler à l'établissement sur la terre de cette cité nouvelle plus juste et plus égalitaire qui résoudra entre autres contradictions du régime capitaliste, celle terrible du progrès des sciences retourné contre l'homme. Car nous affirmons que les absurdités du monde actuel qui, comme nous l'avons vu, désespèrent tant de penseurs, sont d'ordre révolutionnaire plutôt que métaphysique, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas inéluctables, mais susceptibles de disparaître par la volonté de l'homme, par son pouvoir de transformer le monde.

Ainsi, nous fabriquerons l'Histoire à notre mesure. Le Règne de l'Homme viendra.

***

On m'objectera que cette confiance en l'homme est un acte de foi plutôt que de raison et qu'il est difficile de le transmettre à autrui objectivement.

Je le sais. Mais cet acte est créateur, puisqu'il nous aide à vivre. Il est fécond, donc il est vrai. (Un homme qui n'a plus confiance en soi est tout prêt pour le suicide. La confiance en soi est à la base de toute vie. Mais il ne peut y avoir sans contradiction mortelle, confiance en soi en même temps que mépris des autres. La confiance en soi porte la confiance au semblable. Rien ne s'oppose à ce que la confiance en l'homme devienne un sentiment universel.)

L'homme libre, le pacifiste, le citoyen du monde a la nostalgie de l'avenir et il ne peut, sans la confiance en l'homme, entreprendre la haute tâche qui lui est proposée.

Entreprenons la lutte comme si tout était possible, et tout le deviendra.

A la vision abjecte du monde, opposons la vision lyrique du monde;

A l'absurdité, opposons la signification;

Au goût du néant celui de l'unité finale, et à l'angoisse opposons l'harmonie.

Nous sommes ces idéalistes qui croient au triomphe des idées généreuses sur la brutalité des faits.

Aussi, pour chaque homme en particulier, lançons le message :

A CONTRE DESTIN SOIS TOI !

Pierre BOUJUT.

Le geste de refus de l'objecteur est d'une magnifique beauté, d'une exceptionnelle noblesse et d'une vaillance digne d'admiration. Il est, en outre, d'un enseignement précis et profond. Donc, accueillons avec amitié l'exemple que donnent à tous, les objecteurs de conscience, et glorifions-les ! — Sébastien FAURE.

CEUX D'HIER

Marc PIERROT

Le docteur Marc Pierrot s'est éteint il y a peu de jours. L'ami Lecoin m'a demandé de rappeler en quelques lignes, pour les lecteurs de cette revue, ce que fut le docteur Pierrot et quelle place il tint dans le mouvement des idées anarchistes. Je n'ai pas cru devoir me récuser bien que je sois convaincu qu'il y ait de nombreux camarades plus qualifiés que moi pour tenir cette obligation. Ils m'excuseront si je ne donne pas en traits suffisamment appuyés la vraie physionomie du disparu.

Durant près d'un demi-siècle, le docteur Pierrot a rempli, en tant que médecin, une mission sociale qui était pour lui un sacerdoce. Toujours empressé d'accourir auprès de l'accidenté ou du malade, et fréquemment oublieux de ses honoraires — on devait lui forcer la main — il se dévouait pour se dévouer, tout naturellement, sans une ombre d'affectation, sans un soupçon de réclame ou de publicité. Son souci unique était de guérir si le patient était curable, de soulager la souffrance autant qu'il était possible. L'homme de cœur ne le cédait pas à l'homme de l'art et toujours le soin des corps s'accompagnait du réconfort moral qui, en certains cas, était peut-être plus efficace. Tous ceux qui ont approché le docteur Pierrot témoigneront qu'avec des apparences un peu distantes, un peu sévères, il n'y avait pas d'homme qui se penchât avec plus de sensibilité et d'émotion sur toutes les formes de la détresse humaine abondamment réparties dans toutes les classes de la société mais plus spécialement dans les classes pauvres. A celles-ci surtout le docteur Pierrot vouait son apostolat.

Au cours des sombres années de l'occupation, et de celles, guère moins sombres de la « libération », il me fut donné de fréquenter son cabinet de consultation mais plus souvent encore je le rencontrerais au détour d'une de ces rues étroites des vieux quartiers du Marais et du Temple si évocateurs du passé historique.

La maladie sévissait partout, la mort rôdait à tous les étages. Epuisé de surmenage, le docteur Pierrot arpentait les trottoirs, grimpait les escaliers. Et, comme je lui faisais la banale recommandation d'avoir à se ménager, il me dit froidement : « Je mourrai debout ! » J'ignore les circonstances de sa mort, mais je sais que sa force de volonté tint bon. Ce médecin était un homme dans la plus noble acceptation du terme.

Marc Pierrot était « homme d'idée », comme on disait il y a cinquante ans. Sous cet aspect, je voudrais pouvoir le peindre avec le relief nécessaire. Mais je dois confesser que, dans ma vie de trimardeur et de solitaire, je n'ai pas eu suffisamment de contact avec l'homme qui, à mes yeux, fut un des derniers représentants, sinon le dernier, d'une grande époque. Je ne puis donc, faute de pâte, qu'esquisser légèrement, sommairement, un caractère qui fit honneur à nos idées.

C'est, je crois, à l'époque qui suivit immédiatement les temps héroïques, à une époque où la jeunesse estudiantine effervescente participait diversement aux agitations du forum que Marc Pierrot commença d'affirmer, dans le milieu qui était le sien, le quartier Latin, sa personnalité éprise d'une philosophie nourrie aux sources du rationalisme et du socialisme, philosophie, beaucoup plus que doctrine, à laquelle de grands noms conféraient un indiscutable prestige. L'affaire Dreyfus devait bientôt appeler dans la rue une foule d'intellectuels ardents à défendre la Vérité et la Justice et qui, plus ou moins, se revendiquaient de cette même philosophie. Une décantation se ferait automatiquement. Et quand l'Affaire se liquida, quand les « Ganelons de la démocratie » se furent installés au pouvoir, il ne resta sur la brèche, face à une *réaction* à laquelle les Briand, les Clemenceau donneraient des formes policières très accentuées que les anarchistes et les syndicalistes. La conjoncture politique et sociale s'était entièrement modifiée. Les impératifs de guerre se précisèrent tandis

que la course aux armements allait s'accélérant. Peu d'hommes étaient à même de voir clair dans la situation, de déceler les causes profondes. On subissait sans comprendre et, le plus souvent, on réagissait dans le vide ou à côté.

A cette époque, le docteur Pierrot est l'ami et le collaborateur de Jean Grave. Ce soutien est précieux à l'animateur des *Temps Nouveaux* car bientôt l'équipe constituée autour de cet organe se dissoudra. Ceux que Jean Grave aura attirés et formés s'échapperont par la tangente : les Dunois, les Charles-Albert, les André Girard, les de Marmande, et j'en oublie... Le mobile à cette désertion : « L'anarchie ne mène à rien ; l'anarchie est un idéal sans pratique et nous préférons une pratique sans idéal. Ne perdons pas notre temps, ne gâchons pas notre jeunesse, à voguer plus longtemps sur la galère, accrochons-nous à un bateau de haut bord, qui tienne l'eau et qui soit confortable ! » C'était là du « réalisme ». Le docteur Pierrot n'était pas réaliste de cet aloi. Il exigeait beaucoup de la volonté et de l'énergie individuelle. Il fallait être « soi-même ». Sans se faire trop d'illusions sur les possibilités évolutives et constructives du peuple et particulièrement de la classe ouvrière — ce par quoi il s'écartait de Kropotkine et des émules de Pelloutier (qui verseraient dans l'ouvriérisme) — il n'en croyait pas moins à la puissance d'élévation de l'homme, aussi bas que fût son point de départ, à la condition qu'on éveille en lui le ressort des idées morales. Ces idées morales, ce ressort intime, c'était pour lui l'alpha et l'oméga de l'anarchisme. Il voulait les voir s'affirmer dans la vie pratique. Il leur accordait la valeur d'impératif catégorique. Ce qu'il reprochait le plus au syndicalisme (qui prétendait se suffire à lui-même) c'était de ne pas ancrer dans la conscience ouvrière le sentiment de responsabilité.

Pour le docteur Pierrot — et la même tendance se faisait jour chez les hommes d'une formation identique à la sienne — l'esprit ne se détachait pas du fait, qu'il fût individuel ou social. C'est en ramenant l'acte à l'esprit qu'on en appréciait la qualité. D'où son dédain pour les attitudes « spectaculaires », son mépris pour les pseudo-valeurs d'opinion, son éloignement de toute démagogie. D'où aussi l'irritation que lui causaient toutes espèces de relâchement, d'avachissement, de va-comme-je-te-pousse, de cabotinage et, j'oserais dire encore, l'horreur physique que lui inspirait les ignobles pratiques du système D qui, sous le nom d'illégalisme, devaient causer tant de ravages parmi une jeunesse en désarroi. (On sait ce que l'exploitation policière de l'affaire dite des « bandits tragiques », a occasionné de dégâts et combien elle a nui à la pénétration des idées anarchistes dans les milieux populaires.)

La constance d'esprit du docteur Pierrot se soutint à travers toutes les phases de son existence, en des temps dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ont été des temps tourmentés. Et c'est là un phénomène assez rare. Il y a peu d'années, ayant eu l'occasion de lui parler des progrès du totalitarisme dans la démocratie il me dit que ce qui rendait l'autorité nécessaire, ce qui appelait la dictature, c'est la carence de l'esprit de liberté dans la majorité des individus, c'est l'inaptitude qu'ont les individus à exploiter la liberté dans un sens bénéfique. L'autorité intervient alors pour palier cette carence, pour rectifier ou corriger les excès ou les manques. A tout prendre, concluait-il, mieux vaut encore notre désordre que le bel ordre totalitaire. Ce n'est pas là le propos d'un opportuniste ou d'un pessimiste résigné. Il sous-entendait la ferme volonté de faire mieux, d'aller plus loin. *Plus loin*, n'est-ce pas le titre d'une publication par laquelle, aussi longtemps qu'il le put, il défendit son point de vue et soutint ses convictions ? Jusqu'à sa mort le docteur Pierrot aura donné l'exemple de la solidité, de la fermeté. C'est pour cela aussi que nous l'aimions. Sa disparition nous laisse l'impression d'un vide.

⁂

Je sais bien que le docteur Pierrot a signé en 1914, certain manifeste engageant les anarchistes à partir en guerre. Je sais que ce manifeste a fait scandale et j'admets volontiers qu'il était absurde. J'estime même que les faits, ultérieurement révélés, lui ont passé condamnation. Le manifeste des 16 fut une mauvaise action, soit. Mais au fond quelle est la valeur d'un manifeste pour un anarchiste ? Avons-nous besoin d'une révélation extérieure ? La lumière qui nous éclaire n'est-elle pas une lumière inté-

rieure ? Quelle est cette prétention à forcer notre libre détermination. Admettre sur nous l'influence d'un manifeste, c'est convenir que notre *moi* n'existe pas, que nous ne sommes que des reflets et que nous pouvons être à l'occasion des moutons de Panurge. Je crois donc que les auteurs du manifeste s'adressant aux anarchistes étaient surtout préoccupés de rendre publique leur pensée qu'ils croyaient juste. (Ce dont ils auraient mieux fait de se dispenser, je l'accorde.) A supposer qu'ils aient voulu mordre sur des esprits suggestionnables c'est leur effronterie et leur présomption qui sont en cause. Le manifeste des intellectuels fut nul et non avenu auprès des anarchistes véritables et voilà tout.

Le seul souci que j'ai de ne pas mentir par restriction de pensée m'amène à en parler. Et je dirai que pour ce qui est du docteur Pierrot, le fait qu'il se soit associé à un acte qu'il estime raisonnable, qu'il n'a jamais répudié d'ailleurs, et que je considère, moi, comme inepte et absurde, n'altère en rien l'estime que je porte à sa personne. Nous sommes tous, en quelque circonstance, exposés à commettre un acte stupide, tout en le croyant intelligent, un acte que nous aurons peine à défendre et dont nous n'aurons pas à nous glorifier. Juger les actes d'autrui est bien difficile. Il vaut mieux tâcher de les comprendre. Et si nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec le poète romantique lorsqu'il absout le sultan qui a passé sa vie à commettre toutes sortes d'atrocités, parce que, certain jour, il s'est montré pitoyable à l'égard d'un pourceau, nous ne voyons pas pourquoi un moment d'aberration, de faiblesse, de déficience intellectuelle, que nous surprenons dans la vie d'un homme qui fut toute noblesse, suffirait pour que nous le condamnions. Gardons-nous-en bien.

On a toujours tendance — et les historiens « impartiaux » n'y échappent pas toujours — de juger des choses et des hommes du passé avec anachronisme, c'est-à-dire en transposant le présent dans le passé. On est alors conduit aux plus grandes injustices. Essayons de nous replacer dans la conjoncture antérieure à 1914. La guerre venait. La voyait-on venir ? Existait-il un contre-courant à la guerre (que personne ne voyait venir, à l'exception de Delaisi et quelques autres ?) La guerre était présente dans la paix, on ne s'en apercevait pas. On ne réalisa cette présence qu'en l'espace d'une courte semaine. Quel désarroi ! L'événement se présenta sous des apparences captieuses. Qui donc eut pu soupçonner la vérité profonde ? Qui donc ne fut pas saisi de la fièvre patriotique ? Les furies, partout déchaînées, laissaient-elles le temps à la réflexion ? Les intellectuels anarchistes se virent empoignés par des fantômes, parmi lesquels le fantôme de Bakounine, du Bakounine des *Lettres à un Français*. Pouvaient-ils se soustraire à cette étreinte de dernière heure ? Non. Leur reprocherons-nous leur manque d'objectivité, leur tendance métaphysique, leur dédain des réalités, leur foi immodérée en la vertu des « impondérables », leur passion de l'absolu ? Encore une fois ne les jugeons pas avec l'esprit de notre temps enrichi d'une lourde expérience, hélas !

Un homme aussi scrupuleux que le docteur Pierrot, s'il n'était demeuré l'homme du passé, aurait convenu qu'il a pu faire fausse route. Il est mort dans la conviction d'être resté dans le droit chemin. Il a affronté, ce qui lui paraissait être l'incompréhension d'hommes qu'il estimait et qu'il aimait au fond, mais qui étaient des hommes du présent. Il en a souffert sans s'en plaindre jamais.

Nul orgueil, nul entêtement dans son refus. Plutôt la marque d'une probité morale jalouse de son intégrité.

RHILLON.

Réabonnez-vous !

Ce petit appel concerne les abonnés en retard. Il y en a encore. Nous savons qu'ils se réabonneront et c'est pourquoi nous leur continuons le service de la revue, mais qu'ils pensent à nous adresser le montant de leur réabonnement avant que, inquiets de leur silence, nous leur écrivions personnellement.

L'Égalité et la Paix

L'HISTOIRE de l'Humanité est une lente ascension vers le triomphe de l'homme par l'asservissement des forces naturelles, l'élimination ou la domestication des autres espèces. Dans cette œuvre colossale multi-millénaire, l'entr'aide a joué un rôle essentiel. En conjuguant leurs efforts, dans un cercle de plus en plus étendu, les générations successives ont préparé lentement la royauté de l'Homo Sapiens. Une entr'aide plus large eût certainement été plus féconde encore. Malheureusement, au cours de son évolution, l'humanité n'a pas cessé de se déchirer elle-même. Autant qu'un associé, plus qu'un associé, l'homme a été un loup pour l'homme. Et l'histoire officielle n'a pas tout à fait tort, hélas ! de mettre l'accent sur la férocité des luttes fratricides qui ont souillé jusqu'aux civilisations les plus hautes.

⁂

La plupart de ces conflits sanglants ont été provoqués — ou au moins singulièrement aggravés par l'âpre volonté d'être plus riches ou moins pauvres : conflits entre castes et classes ou duels entre nations.

Invasions de territoires féconds par les peuples de territoires pauvres, luttes de nations misérables contre des nations riches, guerres pour la possession du sol ou du sous-sol, guerres du blé, de l'or, de la houille, du pétrole, de l'uranium bientôt ; luttes entres cités antiques, guerres féodales, guerres nationales modernes, guerres impérialistes contemporaines ont été la conséquence — fatale ou presque — d'une inégale répartition des denrées alimentaires et des matières premières d'industrie. Les peuples bien lotis, favorisés par la nature, ont vu se ruer sur eux les peuples faméliques, débouchant des steppes ou des forêts, attirés par les opulentes cultures voisines. Les nations occidentales se sont battues pendant trois siècles pour conquérir ou garder les ressources des contrées récemment découvertes et explorées. Espagne, Portugal, Hollande, Angleterre, France et, plus tard, Allemagne, Italie, Japon ont arraché aux indigènes ou se sont arrachés mutuellement, lambeau par lambeau, dans des séries interminables de guerres meurtrières, les colonies d'Amérique, d'Asie, d'Océanie, d'Afrique. Et les possesseurs récents, les « having », pour garder monopoles et profits, viennent de se battre farouchement contre les peuples prolétaires, les « having not » qui aspiraient sinon à la suprématie du moins à l'égalité de droit et de fait. « Qui terre a guerre a », — guerre permanente contre les « Sans Terre » qui prétendent devenir propriétaires à leur tour. Tous les siècles ont été ensanglantés par ces luttes incessantes, les possesseurs, les ravisseurs toujours menacés de dépossession par les non-possédants.

A l'intérieur des nations, guerre également, guerre se traduisant par toutes les formes du « gangstérisme » légal ou illégal : vol et corruption au sommet des hiérarchies, « crime crapuleux » en bas, celui-ci n'étant qu'une réaction tout à fait normale contre l'iniquité du statut social. Il est vrai que ces réactions individuelles sont relativement rares dans les bas-fonds prolétariens : car la sévérité des codes est inversement proportionnelle aux situations hiérarchiques. La masse fait longtemps provision de haine sous une apparente résignation. Elle médite et rumine ses vengeances. Puis, un beau jour — ou un Grand Soir — c'est l'explosion. Le peuple, débridé, dresse des barricades, brûle des châteaux, tue et pille. Ensuite le torrent s'apaise. Après d'ignobles répressions, les forçats réin-

tègrent leurs bagnes... jusqu'à l'explosion suivante. Histoire de toutes les jacqueries, des soulèvements spontanés de serfs nivelant un moment la Société féodale sous leurs flots tumultueux : révolte du Beauvaisis, de l'Ile-de-France, de la Basse-Normandie en 1358, des « Croquants » dans la Marche et le Périgord de 1634 à 1637, des « Va-nu-Pieds » de Normandie en 1639, des paysans de Bretagne en 1675, des « Travailleurs » d'Angleterre en 1381, des « Comuneros » d'Espagne sous Charles-Quint, des paysans anabaptistes d'Allemagne avec Thomas Munzer et Jean de Leyde en 1525 et en 1534. Souvent les insurrections de la misère ont rougi les pavés des villes : telles les émeutes parisiennes du 12 germinal, du 1er prairial an III et surtout les journées de juin 1848. ... Sans compter les grèves sanglantes où l'on a distribué du plomb aux ouvriers réclamant du travail et du pain. Voilà l'aspect tragique de l'histoire sociale de l'Humanité : massacres réciproques de Jacques, de Nobles, de Bourgeois, ruées périodiques contre les privilégiés, flux et reflux, des deuils et des larmes. Et l'histoire politique n'est guère différente : révolutions de palais, coups d'Etat, « pronunciamentos », changements de régime ont été l'œuvre de castes mécontentes surtout de leur statut économique, conscientes de leur valeur, tentant de prendre place à la table du festin, d'en évincer ceux qui croyaient — grâce à l'appareil étatique — s'y être installés pour toujours. Batailles pour les leviers de commande déterminées essentiellement, comme les raz-de-marée de la misère, par l'inégale distribution des biens matériels.

Violence quasi permanente. Tortures et sang. L'histoire est un charnier... Notre passé est fait de nuit et d'horreur : équilibre instable dans la possession des richesses toujours disputées les armes à la main. Et nous en sommes encore là. La dernière guerre mondiale avec toutes ses horreurs n'a été que la suite logique des conflits économiques antérieurs. La guerre froide d'aujourd'hui — la guerre chaude de demain peut-être — entre les deux colosses américain et russe est l'amplification à l'échelle planétaire d'une querelle de gangsters jaloux de conserver le fruit de leurs rapines et aspirant au contrôle de l'universalité des biens. En même temps, dans chaque pays, c'est la bagarre de plus en plus violente entre associations de tous genres essayant cyniquement d'accaparer, par tous les moyens, la plus grosse portion possible du revenu national. Oscillations formidables d'un monde qui cherche l'ordre pacifique et ne le trouve pas. La paix internationale n'a jamais été qu'une courte trêve entre deux guerres, trêve toute relative d'ailleurs puisque se poursuivent les intrigues diplomatiques, les batailles des tarifs et des changes. La paix sociale n'a été qu'une trêve entre deux révolutions, trêve belliqueuse où les adversaires fourbissent et essaient leurs armes.

Pourquoi ? Parce que la paix internationale, la paix sociale ont prétendu cristalliser un ordre international et un ordre social injustes et ont laissé en présence, avec les mêmes motifs de discorde, les forces qui devaient fatalement à nouveau s'affronter en de sourdes luttes quotidiennes ou en de gigantesques duels. L'ordre inique ne peut être imposé que par la force et, quand la force diminue ou change de camp, gare la revanche ! « L'épée peut imposer des conditions de paix, disait Pie XII en 1939, elle ne crée pas la paix. » On ne peut pas assurer un ordre stable sur un rapport éphémère de forces. L'expérience des siècles comme la raison s'accordent pour affirmer que la violence au service d'une nation ou d'une classe privilégiées appelle nécessairement la riposte de la violence. La multiplication des armements, les pactes d'assistance mutuelle n'ont réussi qu'à généraliser et à rendre plus redoutables les conflits entre nations. On a essayé d'imbiber les foules d'une philosophie de résignation : on n'a pu que retarder et accroître l'ampleur et l'intensité des réactions populaires. Tous les remèdes se sont révélés inefficaces, car on a délibérément écarté le seul qui permettrait la réalisation d'un équilibre social et international spontané, sans recours à la brutalité ou au mensonge : l'équité.

Justice sociale par l'équivalence des conditions et les révolutions deviennent sans objet. Plus de classes, plus de lutte de classes. Plus de privilèges, et c'est la fin des querelles pour les supprimer ou les conserver. Toutes les formes, brutales ou larvées, de la guerre sociale disparaissent. Le droit égal de tous à tous les biens doit clore définitivement l'ère

des émeutes. A une condition toutefois : qu'il y ait suffisamment de biens pour tous et qu'on ne soit pas obligé de s'arracher le nécessaire : l'instinct égalitaire ne résisterait pas longtemps à la faim. Mais si l'abondance règne dans tous les domaines, si les besoins de tous sont à peu près également satisfaits, on ne voit guère pourquoi les hommes continueront à s'étriper en des luttes absurdes — du moins les hommes normaux.

De même, si les privilèges économiques des nations sont abolis, si tous les peuples ont un égal accès à toutes les richesses du globe, l'ère des guerres internationales doit-être close, les enjeux économiques n'existant plus. D'ailleurs les guerres entre nations ou groupes de nations sont aujourd'hui un moyen pour prévenir les révolutions intérieures en résolvant provisoirement les crises de surproduction capitaliste et de chômage et en détournant les masses du combat contre les compatriotes exploiteurs et oppresseurs. L'élimination de cette exploitation et de cette oppression par l'égalité sociale, l'impossibilité des crises par l'adaptation constante de la consommation à la production doivent créer *ipso facto* un climat de paix internationale. Si personne enfin ne peut trouver de profit individuel dans la préparation des conflits armés ou dans ces conflits eux-mêmes, il est raisonnable de croire que, la paix armée et la guerre étant la ruine de tous, sans exception, on soignera à la douche ceux qui prétendront perpétuer ces causes de ruine universelle.

On connaît la phrase célèbre de Jaurès : « Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage. » Juste — mais trop restrictif. L'ère des massacres réciproques a commencé avant le capitalisme et ce n'est pas la disparition de celui-ci qui, nécessairement, créerait la paix. Cela dépendrait du régime qui succéderait au capitalisme hypocritement dirigiste d'aujourd'hui.

« L'Abondancisme » prétend que la libération des forces productrices — grâce à l'harmonisation de la masse des moyens d'achat et du potentiel technique — rendrait inutile l'emploi de la soupape de sûreté de la course aux armements et des guerres périodiques pour « assainir » les marchés des produits et du travail. Juste encore, à la condition de répartir égalitairement cette masse de moyens d'achat, non seulement pour écouler les marchandises (l'inégalité fausserait le jeu d'une économie distributive rationnelle), mais aussi pour établir la paix sociale non moins désirable que la paix entre nations.

C'est l'iniquité dans la répartition des biens extérieurs qui porte en elle la guerre. La justice doit apporter avec elle la paix.

Qu'il subsiste des mobiles de lutte autres que l'intérêt matériel, c'est l'évidence même. L'envie, l'orgueil, la passion amoureuse, les oppositions de mystiques, le fanatisme religieux peuvent être encore longtemps, sinon toujours, générateurs de discordes. On peut même prétendre que le combat, la guerre sous toutes ses formes, le déchaînement des instincts sanguinaires liés indissolublement à l'instinct sexuel sont, comme lui, éternels. Possible. Toutefois, si les biens matériels n'étaient point en cause, les luttes seraient peut-être acharnées et féroces, mais certainement courtes, car les exacerbations des passions sont aussi brèves que brutales, tandis que les froids calculs intéressés peuvent alimenter d'interminables batailles.

On objectera peut-être que, loin d'être de simples faits divers, les guerres idéologiques forment, tout autant que les conflits économiques, la trame de l'histoire des peuples. Illusion ! car, sans adhérer intégralement au matérialisme historique de Marx, on peut remarquer que les grands mouvements politiques et religieux qui ont abouti à des drames sanglants n'ont pas uniquement pour causes des mystiques désintéressées.

La Révolution française est née de l'accroissement des biens du Tiers-Etat et du désir de soustraire ces biens au bon plaisir royal. A travers les émeutes populaires, dans les luttes des factions, dans les soulèvements intérieurs se poursuit le combat entre riches et pauvres — et c'est la résistance désespérée de la bourgeoisie à tout changement du statut de la propriété qui explique les exécutions des « Enragés », puis de Saint-Just et de Robespierre et la Réaction de Thermidor.

La conquête arabe a été certes une expansion religieuse, mais aussi une expansion économique aboutissant à la prise de possession par les nomades du désert

arabique d'une grande partie des richesses du monde méditerranéen.

De même, si les premiers Croisés ont bien été entraînés vers le Saint-Sépulcre par un élan de foi et si la piété a porté saint Louis en Egypte et à Tunis, les chevaliers ont été surtout jetés sur les routes d'Orient par le mirage de fabuleuses richesses et par le désir de se tailler de belles principautés chez les Infidèles.

Quant aux Guerres de Religion, elles ne sont pas seulement l'œuvre de fanatiques. Les ambitions et les intérêts des princes et des prétendants ont multiplié les méfaits des passions religieuses. L'Europe n'eût pas été ensanglantée pendant plus d'un siècle par de simples discussions théologiques entre huguenots et papistes. Il s'agissait aussi de disputer autour des trônes, de sécularisations d'immenses domaines, c'est-à-dire de querelles temporelles plus que de controverses spirituelles.

De tout temps, les habiles tacticiens qui, pour leur profit et celui de leur caste, dirigent les sociétés humaines, ont su couvrir d'un pavillon idéologique leurs plus mesquines combinaisons. Quand la religion n'a plus été capable d'entraîner les foules, on a inventé des mythes nouveaux : Liberté, Droit, Civilisation, Démocratie, Socialisme, Communisme, Fascisme ou Antifascisme. Les peuples ont toujours cru se battre pour de grandes Causes, alors que, pour les dirigeants de la coulisse, il s'agissait de biens tangibles. Qu'on élimine, par l'égalité de conditions, la possibilité de tout enrichissement individuel et les malins n'auront plus de motifs pour aggraver les querelles philosophiques ou métaphysiques et les transformer en interminables tueries permettant la pêche en eau trouble. Les fanatismes, non cultivés par une sournoise propagande, seront rapidement calmés.

« La paix universelle, a prophétisé Anatole France, se réalisera un jour, non parce que les hommes deviendront meilleurs, mais parce qu'un nouvel ordre de choses leur imposera l'état pacifique. » Ce nouvel ordre de choses ne peut être que la Justice sociale par l'égalité économique. Et l'état pacifique, corollaire de cette égalité, rendra à son tour les hommes meilleurs.

Ces spéculations comportent évidemment une marge d'incertitude comme toutes les prévisions humaines. On peut croire qu'une fatalité inexorable condamne notre espèce au suicide par les dissensions entre nations, races ou classes, juste au moment de sa victoire totale apparente sur un univers asservi. Mais c'est là une conception métaphysico-religieuse qui nie, hors de toute vraisemblance, le rôle de l'Homme dans l'histoire de l'Homme. L'expérience a amplement démontré que la paix est impossible dans l'injustice. Il reste à faire loyalement l'essai de l'ordre pacifique dans la justice. Si, encore ici, les expériences s'avéraient décevantes, il faudrait bien s'incliner et conclure, avec les pessimistes, que l'Humanité est maudite. Mais on n'a pas le droit de formuler péremptoirement une telle conclusion sans avoir essayé les méthodes contraires à celles qui, jusqu'à présent, ont multiplié les massacres.

*
**

Reste à savoir si la paix est vraiment souhaitable.

Les guerres nationales ont toujours eu leurs apologistes. Sincères ? On en peut douter, car ceux qui proclament avec le plus de force les vertus moralisatrices des combats entre nations considèrent les guerres civiles comme des crimes. En quoi cependant l'héroïsme spontané des barricades est-il inférieur à l'héroïsme issu de la peur des codes militaires ? Les guerres nationales seraient des saignées fécondes qui redonneraient aux races des nerfs et du sang. Bourget, Barrès, Montherlant, Mussolini... ont chanté, à l'instar des bardes et des trouvères, la poésie et la valeur civilisatrice du meurtre commandé. Le monde pacifié entrerait en décadence, tandis qu'avec l'assassinat en série, sur les champs de bataille, des éléments jeunes et vigoureux des pays les plus évolués et par l'anéantissement — aujourd'hui possible — de la quasi-unanimité des humains, l'Humanité, n'est-ce pas, aurait devant elle un avenir splendide ! Les gouvernants se gardent, en général, de telles outrances ; ils proclament, au contraire, *urbi* et *orbi*, leur pacifisme, car presque tous les hommes aspirent à la paix. Presque tous sentent que la paix est un bien pour l'individu comme pour la race et l'espèce entière. Mais il faut qu'ils veuillent l'une

des conditions nécessaires de la paix : la justice, c'est-à-dire l'égalité de droit et de fait de tous les peuples et de toutes les races. Sinon, il est infiniment probable qu'ils continueront à subir les saignées périodiques qui, si elles n'améliorent pas l'espèce, garantissent le maximum vital à une poignée de privilégiés.

Certains philosophes font l'apologie de la violence totale, aussi bien dans les relations sociales que dans les rapports internationaux. La jungle leur paraît être le milieu le plus favorable à la sélection naturelle indispensable au progrès. Seuls les plus forts, les plus intelligents réussissent à vaincre dans la mêlée générale et à former les élites. Le but est la pleine expansion des individualités les plus puissantes, la foule des faibles, des inintelligents, des scrupuleux méritant tout au plus de servir de piédestal aux surhommes. Cette conception sociologique, dérivée du Darwinisme, est celle du Capitalisme libéral aussi bien que de certains philosophes se réclamant de Stirner et Nietzsche. D'autres philosophes, *sagement orthodoxes*, protestent comme Paul Janet (Philosophie du Bonheur) « contre toute doctrine qui, par une fausse et humiliante sollicitude, détruit la lutte sans laquelle la vie est impossible... L'idéal est le libre développement de notre nature... ce qui ne peut avoir lieu sans rivalités, sans combats incessants de chacun contre tous ». Seulement, il ne faudrait pas tricher sur les conséquences logiques et l'on triche lorsqu'on fausse la loi de la jungle par des règlements artificiels et déloyaux réservant pratiquement à certaines castes le monopole légal du pillage. Que la sélection joue... « naturellement » ! On triche aussi quand on fait semblant de s'indigner des sentiments antisociaux que, précisément, la bataille développe. Il est hors de doute que les surhommes, aptes à se trouver à l'aise dans une telle société coupe-gorge, sont rares. Les hommes, dans leur immense majorité, aspirent à la paix sociale. Aspiration vaine, tant que l'existence des classes impose le combat. En supprimant les classes, l'égalité économique coupe à la racine les causes essentielles du combat.

Aujourd'hui, comme toujours, l'Humanité est devant le dilemme : ou l'égalité économique ou la guerre sous toutes ses formes. Refuser l'égalité de fait de tous les hommes, de tous les peuples, c'est, consciemment ou non, accepter sa part de responsabilité des horreurs des guerres et des révolutions sanglantes. LE PACIFISME EST ÉGALITAIRE OU IL N'EST PAS.

LYG.

Pavés de l'ours

LE sens moral des peuples a subi des secousses et des étirements qui semblent lui avoir donné une nouvelle élasticité. Révolutions et guerres, occupations et « résistances », ont un peu partout obnubilé les quelques enseignements sains que l'on pouvait croire acquis par l'expérience millénaire des hommes. Mais, sur ces vieux principes de justice, et de conduite un peu noble, voici que nous voyons se faire de nouvelles exégèses inquiétantes. J'avais été un peu estomaqué de lire, dans un journal jusque-là pas encore gagné par la démangeaison de plaire au lecteur immonde des faits divers épicés de stupre et de sang, des textes ingénuement sadiques et sordides. J'eus la satisfaction de voir mon haut-le-cœur partagé par des amis honnêtes et des gens que j'estime. Et nous avons cru nécessaire d'avertir, au risque de passer pour « vieux jeu », et de nous défendre contre une aberration éthique qui semble devenir contagieuse.

Sans doute, je veux essayer de trouver des excuses dans une jeunesse qui n'a pas conquis sa conscience à celui qui signe Dominique Ponchardier, ses « Pavés de l'Enfer » et n'est peut-être pas très sûr de ses « bonnes intentions ». C'est pourtant une idée assez saugrenue de vouloir étaler dans le livre et la presse ces misérables histoires de tueur,

et nous trouvons regrettable qu'un journal que nous suivons parfois sympathiquement, ait accepté cette publicité, et même que son critique ait cru justifier cette « innocence » !

Une partie de nos intellectuels « avancés » a l'esprit déformé par le système, et semble ne plus pouvoir sentir et voir naturellement les choses. La grandeur des exterminations récentes a insensibilisé les cœurs et les imaginations. On est devenu indifférent à la vie. Cette valeur a subi l'inflation la plus totale, pendant que se développait une dangereuse méthode de paiement en assignats dialectiques, et en sophistiques diverses. On a le mot d'action à la bouche. Mais l'action qu'on réclame est surtout l'entraînement ivre à l'aventure, souvent sans issue. Agitation confuse, brouillonne, aveugle. Action faite d'obéissance aux sauvages instincts, aussi bien qu'à des disciplines intéressées sous des déguisements nobles. Vanité, puérilité, inutilité. « Engagements » de toutes sortes où se perd la raison claire. L'action véritable veut la lumière. Elle s'unit à la réflexion profonde. Elle ne s'oppose pas aux sentiments humains les plus puissants et les plus hauts à la fois, mais qu'il faut conquérir sur la bête.

Où conduisent le souci « politique d'abord », le souci patriotique si ambigu, le souci partisan qui sait bien que les intérêts et les combines se vautrent dans la boue, que les appétits violents et les crapuleuses passions se débattent dans le sang et dans la pourriture. « Les Mains sales » ? Certes oui, l'ouvrier et le paysan savent qu'il faut se salir les mains matériellement pour œuvrer à l'effort de vie et pourvoir aux terrestres nourritures, par un franc labeur manuel. Mais l'outil que nous acceptons n'est pas le poignard du sicaire, la corde de l'étrangleur ou la mitraillette du gangster, quel que soit l'habit dont il se revête. On ne défend qu'une cause sale avec des moyens sales.

Le « Tu ne tueras point » demeure notre impératif catégorique. Il subit une crise dans la pensée de nos « existentialistes ». Eux, semblent ne plus ressentir la densité éternelle du précepte. Il leur semble d'un autre âge. Le meurtre paraît inévitable et naturel à leur philosophie, et « le Sang des autres » compter peu.

C'est cette position morale qui est proprement une aberration. Au nom de ce même relativisme dont on peut se réclamer pour jouer le jeu de l'assassinat, nous interdisons à ces orgueilleux de juger les autres, et de les condamner matériellement.

Nous leur dénions surtout le droit de se poser en « Justes ». Que l'on croie bien que je n'attaque pas ici, au contraire, Albert Camus. Nous tirons les conclusions que certains ne veulent ni voir, ni dire. Nous appelons à la résistance contre le courant et les tourbillons de folie où des têtes que nous croyions plus solides se sont laissées rouler. Nous posons notre volonté de réfractaire à l'emprise du Nombre, de la Masse, de la Norme, et du Rendement. Contre la brute, contre l'oppression, nous ne voulons reconnaître que la seule solution saine : le refus de violence. Ce ne sont pas les brigades de choc et les nettoyeurs de tranchée qui sauveront la civilisation. Nous l'affirmons en face de tous les révolutionnaires trop pressés qui ont déjà fait avorter les révolutions par leur impatience, leur fièvre et leur peur. Peur de penser et d'être des hommes.

Nous voulons tenter de réveiller tous ceux qui ont le respect de la vie, et le respect de l'enfance que l'on va gangrener, et à qui nous devons des exemples — l'exemple de la maîtrise, quand souffle le vent des emportements vers les basfonds de la terreur. Qu'ils sachent que demain il va être plus difficile encore de dire : non.

Nous tâcherons d'en avoir le courage. Nous voudrions le rendre plus aisé en commençant dès aujourd'hui le redressement.

Louis SIMON.

Nous n'avons pu insérer ce mois-ci, faute de place au dernier moment, un article de notre ami Laumière intitulé « Rencontres avec Le Corbusier » et une forte étude de Lucien Duplessy sur « Industrie et Médecine ». Nous les publierons dans le prochain numéro.

ROMAIN ROLLAND
ET LA
DÉFENSE DE L'HOMME

PAUL VALÉRY disait : « Voir clair, c'est voir noir. » Ce mot caractérise assez bien l'un des aspects essentiels de la pensée contemporaine. De nombreux écrivains et philosophes, depuis le début du siècle, s'efforcent de nous montrer que la vie est mauvaise, que le monde est absurde, que l'homme est un être faible, vil, toujours en proie à des passions honteuses qu'il est incapable de surmonter. Certes, on comprend ce pessimisme, en France surtout où trois guerres en moins d'un siècle ont causé tant de misères et détruit tant d'espérances; penseurs et artistes ont beau jeu pour soutenir que si leur vision de la réalité est noire, la faute en est à la réalité, et non à eux. Cependant, il est à remarquer qu'une même réalité peut ordinairement être considérée sous deux aspects différents, voire contraires. En face d'une même bouteille d'un litre contenant un demi-litre de bière, observe Chesterton, le pessimiste dira qu'elle est à moitié vide et l'optimiste qu'elle est à moitié pleine. L'une de ces deux affirmations est aussi vraie que l'autre, mais la seconde a sur la première l'avantage d'être plus réconfortante. De la même manière, il est sans doute plus sain de considérer la grandeur et la force de l'homme plutôt que ses faiblesses. Il ne s'agit évidemment pas de s'aveugler volontairement en idéalisant la nature humaine, mais seulement de porter son attention sur ce qui permet d'espérer plutôt que sur ce qui désespère. On pourrait définir l'humanisme par cette confiance en l'homme qui repose sur la volonté d'être attentif au meilleur et non au pire. Le sage, disait Spinosa, « évitera de retracer les vices des hommes et aura soin de ne parler que modérément de l'impuissance humaine; amplement, au contraire, de la vertu ou puissance de l'homme et des moyens de la porter à sa perfection, de façon que les hommes, autant qu'il est en leur pouvoir, s'efforcent de vivre d'après les prescriptions de la Raison, non point par crainte ou aversion, mais poussés seulement par la joie ». Cette attitude est rare aujourd'hui; on est heureux de la rencontrer chez trois des plus grands auteurs du demi-siècle écoulé, chez Romain Rolland, chez Saint-Exupéry et chez Alain.

Humaniste, Romain Rolland l'est par toute son œuvre et par toute sa vie. Un de ses premiers ouvrages fut une *Vie de Beethoven* que Charles Péguy publia en 1903 dans les *Cahiers de la quinzaine.* Ce petit livre était le premier d'une série de *Vies des hommes illustres* que Romain Rolland voulait offrir en exemple aux hommes malheureux afin de soutenir leur courage. « C'est pour leur venir en aide, écrit-il dans la préface, que j'entreprends de grouper autour d'eux les amis héroïques, les grandes âmes qui souffrirent pour le bien. » Rien n'est plus caractéristique de l'humanisme que cet appel aux grands morts. Auguste Comte, lorsqu'il voulut fonder une religion positive de l'humanité, la fonda sur le culte des morts. C'est que le souvenir purifie et conserve seulement ce qu'il y avait de meilleur chez ceux qui ne sont plus. Les faiblesses sont vite oubliées, et dans la mémoire de ses descendants l'homme apparaît avec toute sa grandeur qui est sa vérité. Car c'est le meilleur qui est le vrai de l'homme. Les défauts ou imperfections ne sont que des accidents de la nature humaine, et qui veut, comme Romain Rolland, décrire l'homme vrai, doit négliger les accidents pour s'attacher à l'essence, à ce par quoi l'homme est vraiment homme. Au début de notre ère, Plutarque déjà avait raconté la vie d'hommes

illustres, Périclès, Démosthènes, Alexandre, César, et son livre, traduit en français au XVI[e] siècle par Amyot, a été longtemps le livre de chevet de tous ceux qui voulaient, selon l'expression consacrée, s'élever au-dessus du commun. Mais Plutarque, précisément, c'était l'école des surhommes. Romain Rolland c'est à la fois moins et plus : c'est simplement l'école de l'homme. Il n'adresse pas ses *Vies des hommes illustres* à « l'orgueil des ambitieux »; il ne prétend pas élever l'homme au-dessus de lui-même, sachant assez combien il est difficile déjà de ne pas déchoir, de ne pas tomber au-dessous du niveau humain. Il lui semble suffisant de donner à l'homme la pleine conscience de sa nature et de ses possibilités, de lui apprendre ce qu'il est, s'il se laisse aller; ce qu'il peut être, s'il se rend maître de lui-même.

Romain Rolland accepte la condition humaine telle qu'elle est. « L'homme, disait Nietzsche, est quelque chose qui doit être surmonté. » Mais il est bien connu que « qui veut faire l'ange fait la bête ». Romain Rolland ne prétend nullement faire l'ange; son seul souci est d'être un homme et de former des hommes, en présentant à ses semblables des modèles de vie humaine, afin que, selon les paroles mêmes de Beethoven : « ...le malheureux se consolât en trouvant un malheureux comme lui, qui, malgré tous les obstacles de la nature, avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour devenir un homme digne de ce nom. » L'humanité n'a que faire des surhommes; exiger de quelqu'un qu'il soit un homme, c'est déjà exiger beaucoup. A un ami qui invoquait Dieu, Beethoven écrivait : « O homme, aide-toi toi-même ! » et après avoir cité ce mot, Romain Rolland ajoute : « Inspirons-nous de sa fière parole, ranimons à son exemple la foi de l'homme dans la vie et dans l'homme. »

C'est pourquoi Romain Rolland écrit non la vie de Napoléon ou de Bismarck, mais la vie de Beethoven, la vie de Tolstoï, la vie de Michel-Ange, ou encore son admirable *Mahatma Gandhi*. C'est pourquoi il dédie son *Jean-Christophe* « aux âmes libres de toutes les nations — qui souffrent, qui luttent et qui vaincront ». L'âme libre, c'est l'idéal de l'humanisme. L'homme vrai est celui qui a conscience et ne veut écouter d'autre voix que celle de sa conscience. Dans l'humanisme d'un Rabelais, ce lien entre conscience et liberté apparaissait déjà : Ayant donné comme devise à son abbaye de Thélème : « Fais ce que voudras », Rabelais explique que l'homme libre ne peut vouloir que le bien, « parce que gens libres, bien nés, bien instruits, conversant en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux et retire de vice ». De même pour Romain Rolland, tout le mal vient d'esclavage. La faute suprême, c'est la faute contre l'esprit, le jugement asservi aux passions. Même au milieu des passions guerrières il faut garder son esprit libre et tel est le sens des articles écrits en 1914 et 1915 et publiés sous le titre *Au-dessus de la mêlée.* Romain Rolland s'adresse à tous ceux, de quelque nation qu'ils soient, qui conservent malgré la guerre le sens des valeurs véritables. « Elite européenne, leur dit-il, nous avons deux cités : notre cité terrestre, et l'autre, la cité de Dieu. De l'une nous sommes les hôtes; de l'autre, les bâtisseurs. Donnons à la première nos corps et nos cœurs fidèles. Mais rien de ce que nous aimons, famille, amis, patrie, rien n'a droit sur l'esprit. L'esprit est la lumière. Le devoir est de l'élever au-dessus des tempêtes et d'écarter les nuages qui cherchent à l'obscurcir. Le devoir est de construire, et plus large et plus haute, dominant l'injustice et les haines des nations, l'enceinte de la ville où doivent s'assembler les âmes fraternelles et libres du monde entier. »

Ce souci de respecter l'esprit doit nous faire rejeter tout fanatisme, considérer toute vérité comme provisoire et bonne seulement pour celui qui la découvre. Sans doute avons-nous du mal à accepter que d'autres se fassent de la vérité une autre conception que nous. « Il répugne à la raison, disait naïvement le pape Léon XIII, que le faux ait les mêmes droits que le vrai. » Et pourtant, si nous voulons être justes et humains, il faut l'accepter, en nous rappelant que, selon le mot d'un philosophe, il n'y a pas de choses certaines mais seulement des hommes certains. C'est précisément parce qu'ils croient tenir des certitudes que les hommes ne peuvent s'entendre. Romain Rolland faisait en 1914 une remarque que de trop nombreux exemples, depuis, n'ont

cessé de confirmer : « La discussion est impossible, disait-il, avec qui prétend non pas chercher mais posséder la vérité. » Cette prétention à la certitude qui est le fanatisme, engendre la plupart des maux humains. Les hommes se font des idoles qu'ils veulent à tout prix, parce qu'ils sont généreux, imposer à l'humanité. « Qui brisera les idoles ? demande Romain Rolland. Qui ouvrira les yeux à leurs sectateurs fanatiques ? Qui leur fera comprendre qu'aucun dieu de leur esprit, religieux ou laïque, n'a le droit de s'imposer par la force aux autres hommes, même s'il semble le meilleur, ni de les mépriser ? » Et, s'adressant aux intellectuels de tous les pays, il leur dit : « Labourez et semez le champ de votre esprit, mais respectez celui des autres. »

Toutefois, ce culte de l'esprit libre ne doit pas nous faire oublier que l'homme n'est pas un pur esprit. Lorsque Romain Rolland parle de ranimer la foi de l'homme dans la vie, il s'agit de la vie réelle et non de la seule vie de l'esprit. « La première loi pour tout être sain, écrit-il dans *Jean-Christophe,* c'est de vivre. » Il n'aime pas beaucoup ces intellectuels qui fuient la vie et se laissent « flotter dans un monde de fictions poétiques sans corps, sans chair, sans rapport avec la réalité ». Il sait que la vie véritable pose des problèmes que les intellectuels ignorent souvent et qu'il ne veut pas ignorer. Le rôle de l'intellectuel, selon lui, n'est pas seulement de respecter et cultiver l'esprit, mais de travailler à rendre plus humaine et plus heureuse la vie des hommes. Romain Rolland sait qu'il fait partie de « l'élite », mais il refuse de trahir; il prend délibérément, violemment, le parti des opprimés contre celui des oppresseurs, le parti du peuple contre celui des maîtres. Par là s'explique son attitude vis-à-vis de l'Union Soviétique : « Si l'U.R.S.S. est menacée, quels que soient ses ennemis, je me range à ses côtés. Je ne suis pas sans voir et je lui ai souvent dit en face ce qui me paraît ses erreurs. Mais je crois et je sais qu'elle incarne l'expérience la plus héroïque, le plus solide espoir social de l'avenir. » Que l'espoir de Romain Rolland, qui fut aussi celui de Gide, de Giono, de Guéhenno, ait été déçu, cela est possible. Mais cet espoir suffit à montrer que l'humanisme de Romain Rolland n'était pas recherche égoïste d'un bonheur personnel. « Quand la misère m'assiège, dit Giono, je ne peux pas m'apaiser sous des murmures de génie. Ma joie ne demeurera que si elle est la joie de tous. Je ne veux pas traverser les batailles une rose à la main. » Défendre l'homme, pour Romain Rolland comme pour Giono, ce n'est pas seulement défendre son individualité et conquérir sa joie, c'est aussi et surtout défendre ceux qui souffrent et lutter avec eux pour la conquête de leur propre bonheur.

Georges PASCAL.

LES 32 ÉGLISES D'ANVERS

Il y a trente-deux églises à Anvers...
Trente-deux églises à l'endroit
Avec des coqs tout droits
Sur leurs ergots de verre.

Rue du Petit-Saule
Près de la grande église,
— Celle des jolis chapeaux —
Un ivrogne passe !

Rue du Petit-Saule
La fille repasse
Sa pauvre robe...
La buée enrobe la fille
Enrobe la robe !

La fille chante :

« Il y a trente-deux églises à Anvers
Trente-deux églises à l'endroit
Avec des coqs tout droits
Sur leurs ergots de verre ! »

L'ivrogne chante...
On ne sait pas bien
Ce qu'il chante...
Il parle aussi
De la justice et du bien...
Des mots qui ne signifient rien....

Il parle des trente-deux églises ;
Il les voit par terre,
Sur la terre d'Anvers,
Sur la terre grise
Qui sent le goudron et la vase !

La fille a vu l'ivrogne ;
Elle sort simplement,
Le tire par sa manche d'ivrogne :
La manche se déchire...

Le coq a osé sourire
Sur son église.

La nuit se passe...

Un employé de bureau
Tire de son gousset la montre,
Il contrôle son heure
Avec celle des églises...
Tout va bien ;
Il fait cela chaque matin.

Rue du Petit-Saule
Dans la pauvre maison de la pauvre fille,
L'ivrogne trépasse...
Le coq a osé sourire
Sur son église...

Demain une des trente-deux églises
Sonnera
Une minute de glas,
On a trouvé

Mille francs sous la paillasse.

Le coq a osé sourire,
La fille est seule,
La fille pleure...
Elle part vers le port,
Le port d'Anvers

Doucement échevelée...

« Il y a trente-deux églises à Anvers
Trente-deux églises à l'endroit
Avec des coqs tout droits
Sur leurs ergots de verre ! »...

Michel DONNET.

Le théâtre

"Othello"

La reprise du drame de Shakespeare à la Comédie-Française est une heureuse initiative. Notre première scène se montre avare envers le grand poète élizabéthain. De peur d'encourir un échec possible, elle préfère se limiter à un répertoire prudent et à toute épreuve : Molière, Racine, Musset, Rostand, etc. S'il est indispensable de maintenir en permanence les chefs-d'œuvre de notre théâtre classique, il n'en est pas moins utile d'apporter, de temps à autre, entre ses murs vénérables, les tempêtes de la poésie shakespearienne.

Avoir choisi *Othello* prouve d'ailleurs de la part de P.-A. Touchard un certain courage. Car si cette pièce est devenue une des plus célèbres, elle n'en reste pas moins une des plus difficiles à monter. Elle demande surtout des interprètes exceptionnels. Pour Iago et surtout Othello, il s'agit moins d'être un fin diseur de vers que de posséder la « nature » démesurée et violemment instinctive qu'exigent les personnages.

Habitués au balancement nuancé du vers racinien, les sociétaires du Français ont-ils le souffle et le naturel nécessaires pour faire lever du cœur de Iago et d'Othello l'orage brutal des passions ? Quittant le domaine de la mesure et de la retenue du répertoire classique, pénétrant dans cet univers que les pauvres limites du plateau ne peuvent maintenir, les interprètes ne vont-ils pas se trouver écrasés par le déchaînement soudain d'un langage qui pulvérise les règles du théâtre traditionnel ?

Des multiples plaisirs que nous procure le théâtre shakespearien, il en est un, né d'un contraste, que nous aimons particulièrement. La passion trouve chez Racine, pour s'exprimer, la rigueur admirable et précise de l'alexandrin maintenant dans ses limites et ses lois toute la fureur d'Hermione et d'Aggripine. Plongeant brusquement dans la totale liberté du verbe shakespearien, nous éprouvons aussitôt l'ivresse grisante des plaisirs défendus.

Il est relativement facile de monter *Hamlet,* personnage très actuel par ses doutes et ses hésitations. On peut d'ailleurs dire de cette pièce qu'elle est celle qui se rapproche le plus de notre théâtre classique. La traduction que Gide avait donnée à Barrault accentuait, peut-être encore, par sa beauté formelle, ce que le texte pouvait comporter de pensée mesurée.

Au contraire, George Neveux, dans son *Othello,* n'a pas hésité à nous livrer dans sa géniale nudité le texte de Shakespeare. Le grand Will n'avait pas peur des mots, rappelant parfois la verte saveur de notre Rabelais. Il trouvait dans les admirables images populaires de l'Angleterre élizabéthaine les plus sûrs garants de l'authenticité de ses drames. En poète, George Neveux a trouvé l'équivalence française de cette langue si riche, apparemment la plus imprévue, la moins concertée qui, si elle se transfigure sans cesse par l'image, ne perd pourtant jamais complètement le contact avec le sol.

La complexité du très beau décor de Cassandre me semble avoir peu de rapport avec le texte. La limpidité méditerranéenne dans laquelle baigne *Othello* appelle des lignes simples, les perspectives s'ouvrant largement sur la mer qui bat les rivages de Venise ou de Chypre. Cassandre a préféré d'ingénieuses machineries, les horizons limités de ces escaliers et de ces ruelles. Quant à cette couleur triste, ressemblant étrangement au décor d'ailleurs presque similaire de *Monsieur de Pourceaugnac,* j'en arrive à croire que, dans l'esprit du décorateur, il existe une curieuse parenté entre le Paris de Molière et la Venise de Shakespeare.

Mais c'est sur l'interprétation que repose en majeure partie le succès ou l'échec d'*Othello.* De Desdémone - Renée Faure, il y a peu à dire : elle est belle, diaphane, prête au sacrifice dès le début, plus charmante qu'émouvante. Elle joue agréablement de sa jolie voix et elle a su mourir très convenablement. Le texte de Iago, riche et brillant, est un gage certain de réussite. Debucourt s'en tire habilement, mais il faut, hélas ! reconnaître que son Iago est de piètre dimension. Il ressemble davantage à un Tartuffe de sous-préfecture qu'au possédé démoniaque, éminence grise d'Othello. Son ton patelin, calculé, est d'une indiscutable hypocrisie. Mais il nous fait oublier l'ombre ardente du More de Venise pour nous forcer à écouter les murmures sucrés saisis dans l'intimité feutrée d'un respectable bourgeois du XVII[e] siècle.

Aimé Clariond « joue » Othello. Et ce mot est à la fois un éloge et un reproche, car s'il comprend parfaitement son personnage, il ne le sent que très superficiellement. Ses cris ne viennent jamais de la profondeur de son être, mais naissent dans les limites de son cerveau. Comédien consommé, il entend suppléer à son absence de « nature » par la composition d'un Othello qu'il indique plus qu'il ne vit.

Avec beaucoup d'intelligence il évoque un Oriental nonchalent, aux gestes lents, au regard lointain, perdu dans l'immensité du désert. Les bras lourds, il passe, tranquille des rêves satisfaits auprès de la désirable Desdémone. Peu à peu il s'éveille au soupçon, à la jalousie. Aimé Clariond a su trouver les gestes, les intonations, les attitudes qui traduisent avec fidélité les états d'âme successifs du More. De l'assoupissement du début à la crise furieuse et meurtrière du dernier acte, l'acteur a dosé avec habileté le registre des différents rugissements de son héros. Peut-être pourrions-nous lui reprocher la façon dont il joue la scène du meurtre de Desdémone. Somnambule, il ne fait plus qu'exécuter avec un sang-froid qui ne le quitte jamais, le geste qu'il a prémédité. Il y a là, au moment où le drame atteint son paroxysme, une volonté évidente de surprendre par le silence inattendu entourant l'accomplissement d'un acte déjà écrit.

Cette préméditation d'Othello n'est-elle pas le principal défaut des interprètes ? Tout est trop concerté dans leur jeu. J'en arrive à penser que Shakespeare, s'il a besoin de grand talent pour le servir, doit se méfier de ce déploiement d'intelligence qui arrive peu à peu à dessécher la prodigieuse vitalité de ses héros.

Gaston MERIGNEUX.

Et la liberté de parole ? Et la liberté d'action ? Ne sont-ce pas là des conséquences directes et logiques de la liberté de penser ? La parole n'est que la pensée devenue sonore, l'acte n'est que la pensée devenue visible. — Elysée RECLUS.

DE GŒTHE A STIRNER

ECRIRE un papier sur l'actualité, mon cher Lecoin ? Et pour dire quoi ? Parler des séances de pancrace loqueteux à la Chambre, ou philosopher sur les grèves pourries ? Je n'en ai aucune envie. Parlons plutôt d'un sujet très inactuel. Ou plutôt qui sera finalement d'actualité si l'on réfléchit au phénomène le plus caractéristique de notre époque, le développement de ce qu'on est bien obligé d'appeler le grégarisme au sein d'une masse humaine brassée, nivelée, uniformisée par une fausse civilisation. Parler d'un homme, d'un génie qui a su donner à la personnalité, au moi, la valeur qui lui est niée chaque jour un peu plus, c'est sans doute évoquer implicitement le principal des maux qui nous attaquent actuellement.

Ce n'est pas de Stirner que je veux parler. Au contraire, j'entends montrer qu'un stirnérisme qui, je l'avoue, m'agace un peu, ressortit de la manie qui consiste à fabriquer des idoles à peu de frais. Stirner a été victime d'une grande injustice, ce n'est pas une raison pour tomber dans l'excès inverse, pour tout faire commencer à partir de lui quand on prétend opposer l'individu et ses exigences aux prétentions des sociologues et des totalitaires. On ne signalera jamais trop la vigueur de celui qui, tout jeune, au milieu d'un groupe d'intellectuels obnubilés par la pensée de Hegel, sut réagir et s'opposer au nom de sa vérité avec une telle netteté, un tel courage, qu'il se fit d'eux des ennemis irréductibles. On pense à la tragédie de Rousseau persécuté par la *coterie Hobalchique*. Il n'empêche que Stirner ne sut pas se dégager entièrement du système hegelien. Car s'il rompait avec les acrobaties idéalistes, il restait fidèle au processus dialectique des trois termes (thèse, antithèse, synthèse), et sa philosophie de l'homme et de l'histoire s'en ressent quelque peu (1).

Je vais scandaliser et me faire donner les verges : il me semble que, dans ce qu'il a de meilleur, Stirner n'est pas original, il s'inspire de Gœthe qu'il ne pouvait pas ignorer. Dès l'abord, Gœthe est plus cohérent, plus fort que Stirner, car, contemporain de Hegel comme de Kant et de tous les grands idéalistes allemands (le mot d'idéalisme étant pris ici dans son sens philosophique et non éthique), et n'ayant donc pas l'avantage du recul pour les juger, il ne se laisse pas contaminer et reste seul, superbement, en face d'eux. Mieux, il ne les attaque pas, il se contente de développer sa propre conception. Avant Stirner, il affirme son agnosticisme métaphysique, il arrache l'homme aux philosophies désincarnées, et bien avant que Marx se contorsionne pour remettre la dialectique sur ses pieds, et nous égare pour un siècle, c'est en véritable prophète d'une époque où nous ne sommes même pas encore entrés que Gœthe replace, lui, l'homme sur ses pieds :

« Si l'homme se dresse et touche de la tête les étoiles, nulle part alors ne sont attachés ses pieds incertains, et il est le jouet des nuages et des vents. Qu'il se campe avec ses os consistants et pleins de sève sur la terre durable et solidement fondée... Car avec les Dieux ne doit se mesurer nul homme. » (2).

On a reproché à Nietzsche de ne pas avoir indiqué ce qu'il devait, pense-t-on, à Stirner, ce qui ne lui ressemble guère

(1) Je compte bien ne pas m'en tenir à cette affirmation qui serait gratuite si l'on n'essayait pas de démontrer comment la manie dialectique, héritée de Hegel, a infecté la pensée de Stirner. Et je dirai pourquoi, du moins à mon avis, ce vice de conformation doctrinale a conduit le courant individualiste anarchiste dans une impasse, malgré la personnalité généralement attachante et vigoureuse de ceux qui s'en réclament.

(2) Tous les textes cités sont pris dans le magnifique essai de Charles Du Bos, *Gœthe* (Corréa éditeur), où l'on trouvera aussi toutes les références.

car il n'est pas chiche de références, quitte à les traiter cavalièrement. C'est peut-être tout simplement qu'il avait trouvé chez Gœthe, pour lequel on connaît son admiration, ce que les stirnériens imaginent qu'il emprunta à leur maître. Car ce n'est pas seulement par l'antiidéalisme que Gœthe précède Stirner, qu'il l'inspire (on voudra bien considérer que j'avance là plus qu'une forte présomption, un Stirner ne pouvait pas plus ignorer Gœthe que Hegel (nul homme cultivé de l'époque ne le pouvait). Les lecteurs de cette revue sont familiarisés avec la pensée de Stirner (3). Examinons celle de Goethe, du moins dans le registre où évolue Stirner, car Gœthe a exploré bien d'autres domaines.

Gœthe est avant tout un humaniste, ce qui est impliqué directement par son refus de l'idéalisme. Il le savait, disant lui-même de son œuvre qu'elle était « le triomphe de l'humain dans sa pureté ». Mais que trouve-t-on à la base de son humanisme ? Socrate partait bien du *connais-toi toi même,* et c'était pour se lancer aussitôt dans l'idéalisme *fuyard.* Dans une époque où sévissaient les Kant, les Hegel, les Fichte, voici ce qu'affirmait Gœthe sans équivoque possible : « Peuple, esclave et maître en tout temps le reconnaissent. Chaque vie peut être vécue quand on ne faute pas à soi-même » ; et, avec un calme sourire à l'adresse des idéalistes : « On n'a pas honte, au nom de la raison, de trouver à redire à la personnalité ; mais qu'avez-vous donc qui vous réjouisse sinon votre chère personnalité ? Et cela, quelle qu'elle soit. » Il revient sans cesse sur ce thème : « Tout être qui s'éprouve comme une unité veut se conserver indivisé et introublé dans sa condition propre. C'est là un don éternel et nécessaire de la nature, et l'on peut dire que tout être individuel possède un caractère, jusqu'à et y compris le ver de terre qui se recroqueville si on marche sur lui... » «Dans tout ce qui vit et doit vivre, il faut que le sujet prévale. » Et, à soixante-neuf ans, comme introduction à un texte scientifique, Gœthe place un poème qui ramasse toute sa conception de l'être en un raccourci génial :

« Comme au jour qui t'a donné au monde, à son plus haut le soleil s'offrait au salut des planètes, aussitôt et sans t'arrêter jamais tu as prospéré selon la loi sous laquelle tu fis ton apparition. Ainsi faut-il que tu sois, à toi-même tu ne peux échapper... et aucun temps et aucune puissance ne morcèlent la forme signée qui en vivant se développe. »

On trouvera peut-être ce texte un peu sibyllin, et ce n'est pas par hasard ou obscurité de la pensée. Gœthe est poète, et il l'est en échappant à la technique de son temps, prisonnière du rationalisme, donc d'une logique appauvrissante, et il sait pourquoi il est poète, et de cette façon : « Ces strophes (il s'agit du poème qui commence par le passage cité) contiennent ce qu'il y a peut-être de plus abstrus dans la philosophie moderne. Je finis moi-même par croire presque que la poésie seule peut réussir à exprimer dans une certaine mesure ces mystères qui paraissent en général absurdes en prose parce qu'ils ne se laissent exprimer que par des contradictions auxquelles la raison humaine est hostile. » Toute la poésie qui va suivre, de Nerval au surréalisme, (4) et qui pulvérisera les cadres de la poésie classique, ne se trouve-t-elle pas annoncée dans cette définition. Mais Goethe sait aussi expliquer ce qu'il vient de déclarer inexplicable, tant l'intelligence en lui est acérée et lucide. Sur la demande de quelques amis, il éclaira son poème par un commentaire dont je détache ce passage magnifique : « Le démon (il avait intitulé ainsi la première strophe) signifie ici l'individualité nécessaire, immédiate, proférée à la naissance même, et limitée, de la personne, la caractéristique par laquelle un individu se distingue de chacun des autres individus, si grande que soit la ressemblance qu'il puisse par ailleurs avoir avec eux... C'est pourquoi cette strophe exprime avec une assurance solennelle et répétée l'immutabilité de l'individu. Un caractère individuel aussi prononcé peut bien en tant que *limité* être détruit, mais, aussi longtemps que son noyau tient ensemble, il ne peut pas voler en éclats ni être morcelé, et ceci à travers toutes les générations de sa vie. »

---

(3) Voir la réédition faite par Planche, avec préface d'Emile Armand.

(4) Le premier grand poète moderne est Nerval, avec son *El Desdichado.* Et ce fut aussi le traducteur de *Faust,* il était donc familiarisé avec la pensée de Gœthe, elle l'inspirait.

Qui a su poser aussi bien, avant Gœthe, le problème de l'individu en fonction de la biologie ? Et où trouvera-t-on plus forte condamnation des méthodes pédagogiques qui sévissent encore pour *morceler* le moi dès sa naissance : « à y regarder de près, chacune et jusqu'à la moindre de nos capacités nous est native, et il n'existe pas de capacité indéterminée. Ce n'est rien d'autre que notre éducation, si ambigüe et si éparpillée, qui rend les hommes des êtres si incertains... au lieu de venir en aide aux dispositions réelles, elle dirige les efforts vers des objets qui trop souvent ne sont pas en conformité avec la nature qui se tend vers eux ». Banalité aujourd'hui, sauf chez les éducateurs qui n'ont encore rien compris; mais n'est-ce pas le caractère même du génie de dégager une vérité que l'erreur enrobait, et de la livrer aux hommes pour qu'ils en fassent une notion courante ?

La notion de la personnalité, chez Gœthe, est excessivement riche. Le moi inné se cultive, non selon la conception rebattue de culture qui consiste à tenter d'assimiler n'importe quoi, mais selon un génie propre, celui que chacun porte en soi-même, qui est la substance de l'être. Ainsi la culture gœthéenne n'est pas un élément rapporté, un vernis plus ou moins superficiel, elle est intégrée totalement. Ainsi la personnalité peut de réaliser pleinement, elle devient créatrice car elle a pu trouver dans le monde extérieur tous les éléments qui lui correspondent et lui permettent de s'affirmer par l'acte, marqué de son sceau unique : « Un instinct de culture poétique toujours plus agissant, qui le presse toujours davantage au dedans et au dehors, constitue le centre et la base de son existence... Une particularité qui le caractérise toujours, aussi bien comme artiste que comme homme, consiste dans la susceptibilité et la vivacité avec lesquelles aussitôt sa faculté de sentir reçoit ses impressions de l'objet présent, le contraignant alors soit à le fuir, soit à s'unir à lui *Ainsi en va-t-il avec les livres, avec les hommes et avec les groupes sociaux...* » J'ai souligné ce dernier passage, il me semble que toute la conception de l'extériorisation stirnérienne s'y trouve condensée, comme ce qui précède indique la source de son intériorisation.

Je ne cache pas mon admiration, on le voit, pour le génie de Gœthe, et peut-être comporte-t-elle quelque excès. On m'accordera du moins que *l'Unique* n'est pas apparu, en génération spontanée, comme une plante miraculeuse jaillissant de la pierre ; un riche humus lui était donné. Ce qui ne diminue en rien la force et la vigueur de la pensée stirnérienne, mais la situe dans une plus juste perspective. Et si je suis en quelque façon blâmable d'y insister, c'est encore Gœthe qui en donnera la raison. Dans un entretien avec Eckermann, Gœthe évoque ceux qui veulent déterminer ce qui appartient à lui ou Schiller dans certains distiques qu'ils avaient composés ensemble. « — Vraiment, c'est ridicule. C'est comme si l'on interrogeait un homme bien nourri, dit-il à propos de cette recherche classique des influences chez un écrivain, sur les bœufs, les moutons, les cochons qu'il a mangés et qui lui ont donné sa robustesse. Nous venons au monde, certes, avec des aptitudes. Mais quant à notre développement, nous en sommes redevables à mille influences de ce vaste univers, dont nous nous assimilons ce que nous pouvons et qui est conforme à notre propre nature. Je dois beaucoup aux Grecs et aux Français, j'ai contracté une dette infinie envers Shakespeare, Sterne et Goldsmith. Mais avec cela, je n'ai pas encore indiqué toutes les sources de ma culture ; on irait à l'infini et ce serait peine perdue. L'essentiel, c'est d'avoir une âme qui aime la vérité et qui l'accueille partout où elle la trouve... Mon œuvre est celle d'un être collectif, elle porte le nom de Gœthe... Si je pouvais dire tout ce que je dois à mes prédécesseurs et à mes contemporains, il ne me resterait pas grand-chose de personnel. »

N'importe, je suis plus royaliste que le roi, et je crois qu'il faut rendre à Gœthe ce qui lui est dû. Ne serait-ce que pour apprendre à mieux le connaître, car sa conception de la personnalité est encore beaucoup plus riche, à tel point qu'il serait bien difficile de la définir dans un article.

Et, sans vouloir diminuer en rien la portée de Stirner, je serais heureux d'avoir contribué à attirer l'attention de nos camarades sur un de ces guides que notre époque doit retrouver, pour apprendre tout simplement à vivre.

Alain SERGENT.

Les éducateurs et le problème de la paix

DANS la confusion totale où s'abîme le monde actuel, confusion engendrée par la guerre, confusion voulue et entretenue par les dirigeants et les profiteurs politiciens ou syndicalistes, les instituteurs semblent avoir rompu avec la tradition de pacifisme qui était naguère celle de leur corporation.

— Pacifistes ? voyons, nous le sommes toujours, mais...

— Je vous arrête : car ce « mais » implique dans sa brièveté une restriction lourde de sens qui est l'acceptation de l'idée de guerre.

Il serait vain de fermer les yeux devant cette triste réalité d'un syndicalisme divisé et impuissant. Cette fameuse unité réclamée par tous n'arrive pas à se constituer, parce que la plupart se contentent d'obéir à des mots d'ordre, sans repenser eux-mêmes le fond du problème et remonter aux causes initiales.

Les éducateurs pacifistes ne renoncent pas pour autant à leur idéal. Ils ont l'orgueil de leur tâche qui est d'œuvrer pour la vie, et de leur responsabilité qui est de conduire sur la route difficile ceux qui, ayant repoussé la fatalité de la guerre, se cherchent pour organiser une société plus humaine.

La lutte contre la guerre ne se conçoit pas sans un effort soutenu d'éducation. Les éducateurs pacifistes savent qu'ils doivent saisir et provoquer les occasions de donner à la jeunesse le sentiment de la solidarité, le goût du travail utile, l'amour de l'homme et de la vie. La cause de la paix se confond pratiquement avec celle de la transformation sociale et il ne saurait y avoir de paix dans une société fondée sur l'exploitation des hommes.

L'école peut et doit lutter contre le chauvinisme et son frère le nationalisme, éveiller et affiner les sensibilités, forger l'esprit critique et la volonté ; apprendre la tolérance, dénoncer tout ce qui est dogmatisme, sectarisme, totalitarisme, racisme, impérialisme, asservissement de l'homme et de sa pensée.

Les éducateurs pacifistes réprouvent la violence. Ils pensent que tous doivent se mettre d'accord une fois pour toutes, sur la valeur de certains mots et de certains actes : tuer, voler, mentir, etc.

Ainsi, tuer ou voler serait aujourd'hui un devoir et demain un crime ? Des résistants seraient, dans la métropole, des héros, et aux colonies, des assassins ? Les massacreurs d'Asq et les objecteurs de conscience sont condamnés le même jour, les uns pour avoir tué, les autres pour avoir refusé de tuer !

Qui ne voit dans toutes ces incohérences et ces opportunismes des fondements bien fragiles pour une morale solide et comment ose-t-on discourir sur la faillite des valeurs spirituelles et la dépravation de la jeunesse ?

— Uutopie ! Utopie ! ricanez-vous.

— Alors, utopie, la Paix ?

En ce cas, trève de meetings et de réunions diplomatiques.

Ne nous gargarisons plus avec les mots de liberté, justice, socialisme, civilisation, progrès — abstractions vidées de tout contenu réel.

Décrétons : la guerre est fatale. Résignons-nous à ses conséquences et ne pleurnichons plus sur l'enfance en danger moral, les déficients, les délinquants, les infirmes, les orphelins. Soyons logiques jusqu'au bout. Et si la guerre doit résoudre quelque chose, mettons tout en œuvre pour la gagner au plus vite. Fermons les écoles. Tous aux fabrications de guerre et à la caserne et consacrons 99 % du budget à la Défense nationale. Au pilon, tous les livres de littérature, de philosophie, de morale, de sciences. Reprenous les massues des hommes des cavernes pour obéir à la loi du talion, à la loi du plus fort.

Mais si le mot « esprit » a encore un sens et nous restons quelques-uns qui voulons croire à l'esprit, alors, l'heure du choix a sonné : choix entre la violence et la non-violence, entre la guerre et la paix, entre les pacifistes vrais et les soldats incendiaires.

Les éducateurs pacifistes ont choisi. Pour eux, le problème n'est pas de savoir s'ils porteront le fusil sur l'épaule droite ou sur l'épaule gauche. Ils ne veulent pas porter le fusil. Car ils pensent que les hommes de bonne volonté doivent savoir manier d'autres outils s'ils veulent construire un autre monde.

Denise ROMAN-MICHAUD.

TROIS MILLE ANS DE TERREUR MILITAIRE

Le pillage et le massacre des civils à travers les siècles

Pour l'édification des naïfs qui croient encore aux « bonnes guerres humanitaires » et qui n'attribuent qu'à la fureur teutonne les exactions et les crimes qui ont déferlé sur les populations civiles pendant le prodigieux conflit dont nous supportons encore les conséquences normales : à savoir une extension considérable de la criminalité, du cynisme et de l'indifférence morale... Pour l'édification de ceux qui n'ont pas encore compris toute la malfaisance de l'esprit guerrier, nous avons déjà tiré un certain nombre d'exemples des pages sanglantes de l'histoire. Dans ce numéro, nous continuons par l'évocation de faits qui, du commencement du XIXe *siècle à notre époque, témoignent de la parfaite constance de ces mœurs militaires qui ont atteint leur complet épanouissement dans l'ardeur frénétique des grandes guerres modernes.*

S. V.

La partie de l'Afrique qui forme l'Algérie actuelle fut soumise, dès la plus haute antiquité, à des occupations armées et successivement dévastée par les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes, et enfin par les Turcs. En 1830, sous un prétexte futile, les troupes françaises commencèrent la conquête du pays. Les exactions de l'armée de Savary et de Boyer furent telles à l'égard des populations algériennes qu'une commission parlementaire dut être désignée pour enquêter sur les lieux, en 1834. L'aristocratique *Revue des Deux Mondes* crut plus tard devoir publier une lettre du général Changarnier au marquis de Castellane (18 octobre 1841), qui situait singulièrement les fastes de l'épopée coloniale. « *Le général Bugeaud,* précisait cette lettre, *a cherché, dans un récit qui fait plus d'honneur à son imagination qu'à sa véracité, à élever à la hauteur d'un combat une misérable razzia dans laquelle sa cavalerie indigène a égorgé quelques douzaines de femmes et de vieillards sans défense.* »

L'anéantissement de la résistance devait se poursuivre « héroïquement » pendant plus de soixante ans. En 1845, le colonel Pélissier se couvrit de gloire en exterminant la tribu des Ouled-Rieh réfugiée dans les grottes de Ghar el Frechich. Enfumés comme des renards, un millier d'hommes, de femmes et d'enfants périrent asphyxiés. (*Hist. des colonies françaises,* par J.-J. Roy; Mame, 1877.)

Ayant ainsi donné la mesure de ses capacités « constructives », le colonel Pélissier, qui devait rapidement passer général, était tout désigné pour occuper plus tard le poste de gouverneur de l'Algérie.

Des corps de troupes nouveaux furent créés pour les besoins de la conquête. C'est ainsi que les zouaves, créés en 1831, devaient être bientôt célèbres par la manière dont ils « remuaient » l'indigène. Par un de ces traits de génie qui traversent parfois la cervelle des militaires professionnels, un quelconque officier d'intendance avait trouvé fort spirituel de désigner par le nom, désormais consacré, de *tombeaux,* les ovales formés par les tresses rouges qui ornent les côtés de la veste du zouave. Les zouaves, qu'on appela bientôt les « chacals », furent de plus dotés d'une belle chanson de marche qui exprime en peu de mots les nettes conceptions du « corps » sur la colonisation et la mission civilisatrice de l'armée :

Baleck l'Arbi
Les chacals sont par ici.
Ils prendront tes douros
tes moukères et tes chameaux
le burnous que t'as su' l' dos
Et n't' laisseront que tes yeux pour pleurer...

Cet excellent programme fut si bien suivi qu'un haut fonctionnaire devait avouer bien plus tard, au cours d'un débat, « que la conquête de la Kabylie, en 1857, avait ruiné le pays; il avait fallu brûler la plupart des villages, couper les arbres. Ceux que nous avions soumis, concluait ce fonctionnaire, étaient des gens condamnés à être malheureux et a l'être pendant longtemps ! » (Sénat, débats parlementaires, 26 février 1891, compte rendu in extenso, p. 92.)

Les pillages de la troupe provoquaient la misère, la misère appelait la révolte qui donnait prétexte à un redoublement de « rigueurs ».

Vers 1868, la détresse du peuple algérien atteignit son point culminant. Une famine épouvantable rongeait la population. On ramassait des cadavres jusque sur les routes publiques... Dans certaines localités, on voyait des enfants occupés à fouiller les fumiers pour en extraire quelques grains d'orge mal digérés par les chevaux et apaiser, par cet horrible aliment, les tortures de la faim... Sur d'autres points, les victimes de la famine étaient tellement nombreuses qu'on ne prenait plus la peine de les ensevelir individuellement : on les jetait pêle-mêle dans des tranchées creusées à la hâte, quand on ne les laissait pas pourrir en plein air. (Paschal Grousset : *Bilan de 1868,* p. 13.)

Les réfractaires qui s'obstinaient à méconnaître les bienfaits de cette rapide civilisation étaient rudement mis au pas, selon la méthode du colonel Négrier, qui devait, lui aussi, gagner ses étoiles de général dans le Sud oranais, grâce à sa célèbre marche sur la Kouba des Ouled Sidi Cheikh et à la destruction totale de ce centre religieux (1881).

Quant à la bastonnade, c'était la menue monnaie qui, en Algérie, servait le plus fréquemment aux tractations d'une occupation qui livrait tout un peuple aux criminelles entreprises des trafiquants et des usuriers. (R. Bergot, *L'Algérie telle qu'elle est;* Savine, 1890.)

C'est au beau milieu de ce XIXe siècle, si riche en hommes et en idées, qu'une loi de sir R. Peel permit à l'Angleterre d'imiter les colonisateurs africains en introduisant la fustigation en Irlande. « J'ai connu, dit O'Connell, en parlant de ces abominables pratiques, des hommes fouettés jusqu'à en mourir. (G.-G. Duffy, *Four years of Irish History,* p. 55.) « En trente-trois ans, de 1849 à 1882, les landlors britanniques avaient chassé 363.000 familles de paysans irlandais, en un temps où, selon Gladstone, l'éviction équivalait à une sentence de mort. » (Mulhall, *Dict. of Statistics,* London, 1886, p. 175.)

⁂

Cependant, au Mexique, le valeureux Gallifet faisait pendre les patriotes mexicains, partisans de Benito Juarez, et écrivait cette lettre aux belles dames de la cour (1864) : « Je suis par le fait un chef de gendarmes, je dresse des embuscades et, contrairement à ce qui se passe en France, mes hommes sont plus brigands que ceux que je poursuis.

« Je suis, en outre, grand justicier. Tous les brigands (je ne parle pas des soldats) qui ne sont pas tués sont pendus. Et si vous voulez de la corde, je pourrai m'en faire marchand à mon retour; elle sera authentique ! » (A. Zévaès, *Ombres et Silhouettes,* p. 287.)

⁂

Le XIXe siècle fut surtout fameux par ses expéditions coloniales et par les mauvais traitements infligés aux noirs et aux jaunes. C'est ainsi qu'un publiciste antiesclavagiste a rapporté dans des articles et des ouvrages bourrés de faits et de témoignages, les crimes de certains civilisateurs qui traînaient à leur suite une horde rapace de trafiquants en « bois d'ébène ». En 1848, à la Guadeloupe, on emmurait vivants des esclaves; on en laissait mourir au fond d'oubliettes proches du rivage de Sarragot; des sujets particulièrement rebelles étaient plongés dans des chaudières de sirop bouillant. (Victor Schœlcher, *Œuvres,* 1848.)

Au Soudan, en 1890, la grande marchandise, les captifs, se vendait encore à proximité du fort de Kita sous les yeux des autorités qui n'hésitaient pas à couvrir leurs besoins d'argent par des rafles

générales de bestiaux et de céréales, sans s'inquiéter des suites. C'est vers cette époque que le lieutenant-colonel Lefèvre rasa à coups de canon la paisible agglomération de Seliki, en dépit des protestations de l'administrateur régional qui n'avait qu'à se louer de ces populations. (Capitaine Péroy, *Au Soudan français.*)

C'est la répétition de ces faits, dénoncés aussi avec vigueur par l'humaniste hollandais Multatuli, qui inspira à Anatole France cette diatribe indignée : « Il y a fatalement de l'imprudence dans le crime. Vous ne pouvez pas dire en toute certitude aux nègres de l'Afrique : « Tou-
» jours les explorateurs vous tireront des
» coups de fusil et vous enfumeront dans
» vos huttes; toujours le fier soldat chré-
» tien amusera son courage à couper vos
» femmes en morceaux; toujours le marin
» jovial, venu des mers brumeuses, crè-
» vera d'un coup de pied le ventre à vos
» petits enfants pour se dégourdir les
» jambes ! » (*Vers les temps meilleurs*, t. III, p. 77.)

Le pillage de Pékin, en 1860, par les troupes franco-anglaises avait montré aux Chinois les côtés élégants de la civilisation occidentale. Un témoin qui a rapporté les excès des troupes françaises qui se livrèrent à un beau saccage, affirme que ce n'était là que jeux d'enfants à comparer avec la virtuosité des soldats anglais, *habitués à vivre sur le dos des populations asiatiques.* Même après le traité de paix, les Anglais continuèrent à brûler, piller et voler. (Comte d'Hérisson, *Journal d'un interprète en Chine*, p. 334, 337.) Le même témoin fait cette curieuse remarque que rien ne tente les soldats comme les pendules et, d'une façon plus générale, les objets de mécanique.

*
**

La guerre de 1870, en dépit des tableaux qui en furent tirés pour les besoins de la propagande chauvine et revancharde, ne se distingue pas par ces grands massacres de civils qui signalèrent tant d'invasions. Le pays n'en fut pas moins livré aux appétits des soudards qui installèrent leurs bivouacs dans des provinces de France qui n'avaient pas vu d'envahisseurs depuis la guerre de Cent ans. Chaque famille était frappée, dit un historien, les fortunes détruites, cachées ou menacées, les maisons abandonnées, les champs déserts, les foyers décimés. (G. Hanotaux, *La France contemporaine*, t. I.)

En 1873, pour soutenir les intérêts d'un négociant français, M. Dupuis, l'expédition Francis Garnier provoque un conflit au Tonkin, où elle s'était rendue contre les instructions formelles du gouvernement de Broglie. Vingt-cinq mille personnes furent massacrées au cours de cette expédition ou durent s'enfuir dans les forêts. (De Broglie, *Histoire et Politique*, p. 133.)

En 1877, une enquête est faite sur les massacres commis par les soldats turcs parmi les populations bulgares. (M. Baring, *Livre jaune* du 24 juillet 1877.) Les chiffres de 15 à 20.000 victimes et de plus de cent villages détruits ne paraissent pas exagérés, concluait cette enquête qui faisait suite à une intervention du libéral anglais Gladstone qui avait affirmé dans un écrit sur « les atrocités turques en Bulgarie » (1876) : « *C'est par milliers que les paysans ont été massacrés, les femmes violées, les enfants vendus...* »

Les véritables hommes d'Etat, c'est-à-dire, selon la définition de l'auteur de *La Guerre et la Paix*, les plus dépourvus en fait de sensibilité, ne s'arrêtent jamais, si ce n'est par calcul, à ces menus détails que sont les exterminations de ce bas peuple qui a si vite fait de combler les vides par son incontinence « probatique ». C'est ce qui explique la position détachée de Thiers qui écrivait, peu avant sa mort, à Henry Reeve : « L'Europe a été inique avec les Turcs, car la justice et le véritable équilibre de la paix universelle était avec eux. »

Nous voici loin du fameux vers hugolien : Les Turcs ont passé par là, tout est ruine et deuil !

Il faut reconnaître d'ailleurs que les Turcs, quand ils ne sont pas sous les armes, ne sont ni meilleurs ni pires que les autres peuples en état de paix. Peu de temps avant les massacres de Bulgarie, ils s'étaient montrés fort humains en accueillant deux cent mille habitants de la Circassie qui fuyaient la répression après les révoltes de Kazi Mollak et de Schamyl. Bien traités et pourvus de terres, ces Tcherkesses s'assimilèrent rapidement à la population turque.

Il fut un temps où les Bulgares et les Arméniens symbolisaient toute l'abomination du despotisme turc dont ils étaient victimes avec tant d'autres. « Le problè-

me ne devint vraiment troublant pour ma conscience qu'après les deux guerres balkaniques, quand les Bulgares, les Serbes et les Grecs étant vainqueurs, les Bulgares se jetèrent sur leurs deux alliés et s'exposèrent à leur tour aux accusations qui n'avaient pesé jusqu'alors que sur les Turcs. » Ainsi s'exprime d'Estournelles de Constant, organisateur d'une mission d'enquête de la Dotation Carnegie et rédacteur d'un rapport qui fit sensation en montrant que les Bulgares avaient, comme les Turcs, commis des crimes odieux, mais que, de leur côté, les Grecs et les Serbes avaient cédé aux mêmes exécrables entraînements, commis les mêmes crimes. (Justin Godart, *L'Albanie en 1921*, préface de d'Estournelles de Constant.)

En 1910, les troupes turques matèrent quelques révoltes dans le Nord de l'Albanie, se conduisant d'une façon généralement odieuse. Elles ne se contentèrent pas de brûler chaque maison albanaise sans s'inquiéter de savoir si elle contenait ou non des malades ou des blessés; elles coupèrent les vignes et les arbres fruitiers, faisant de cette partie de l'Epire un désert sauvage. Eglises et maisons furent mises à sac et incendiées, de telle sorte que les tribus qui n'avaient aucunement pris part à la révolte étaient obligées de s'enfuir. (Ch. Woods, *La Turquie et ses voisins*, 1911.)

En 1914, la Grèce tant vantée jadis par l'exemple qu'elle donna à une Europe en pleine terreur blanche, en s'insurgeant contre le joug des Turcs, la « Grèce au ciel pur » du poète Alexandre Soutzo, se montra vraiment atroce pour les Albanais. A Hermovo, ses troupes égorgèrent toute la population masculine depuis l'âge de quinze ans. (Justin Godart, *L'Albanie*, p. 89.)

C'est principalement le littoral de la mer Noire qui fut le théâtre de scènes d'horreur qui rappelaient les temps où Abd-ul-Hamid II, le « sultan rouge », faisait pendre, écarteler, brûler vifs les malheureux Arméniens dont il extermina environ trois cent mille de 1893 à 1896.

En 1914, la Thrace, la Propontide, les côtes de la mer Egée furent évacuées de leurs populations grecques qui, déportées vers l'intérieur de l'Anatolie, sans abris, sans vêtements, moururent en partie de faim et de fatigue. Mais c'est encore le Pont, l'ancien royaume d'Ariobarzane, qui eut à souffrir des plus grands excès.

Après Sinope, Ayadjik et Karsa virent leurs habitants dispersés dans la région de Castamouni. Les morts étaient laissés sans sépulture et beaucoup de femmes, dans l'impossibilité d'emmener avec elles leurs enfants, les abandonnaient dans les montagnes, en proie à la faim et aux bêtes sauvages.

Puis, dès décembre 1916, vient le tour de Samsoun. L'armée turque commence par réduire toute la région en cendres. Les villages grecs riches en plantations de tabac sont pillés, puis incendiés... Un grand nombre de femmes et d'enfants sont déportés; des jeunes filles sont violées; des épouses outragées et ensuite chassées vers l'intérieur. Obligées de marcher pendant trente à quarante jours à travers des montagnes couvertes de neige, laissées des journées entières sans nourriture, battues et dépouillées par les gendarmes, la plupart de ces malheureuses sont mortes en chemin...

Le même traitement attend Bafra, Oenoé, Thermodon; les mêmes méfaits se répètent à Tripolis, à Kérassund et à Kara-Hissar; vingt-cinq mille âmes sont déportées à Sivas; la ville d'Ordou et toute la région environnante sont détruites. (V. Dendramis, *La Société des Nations et les Déportations en Turquie*, Genève, 1921.)

La Conférence de Spa (16 juillet 1920) estimait que les Turcs avaient, depuis 1914, massacré 800.000 Arméniens, hommes, femmes et enfants, et déporté ou expulsé de leurs foyers plus de 200.000 Grecs et 200.000 Arméniens. Pour ces raisons, *les Alliés se déclaraient résolus à émanciper du joug turc tous les territoires habités par des majorités de race non turque.*

Mais la politique a d'autres exigences que le bonheur des peuples, et des « variations dans les multiples incidents de la diplomatie » devaient non seulement remettre tout en question, mais permettre la réédition des pires excès du temps de guerre.

En juillet 1921, toute la population mâle de Trébizonde, Sourmaine et Riza, fut déportée. En route, une grande partie fut massacrée. Osman Agha, bien connu par sa férocité, déporta la colonie grecque de Tripolis qui comprenait 2.500 membres et où il ne resta plus que 200 femmes et enfants. De même à Kérassund

où, sur 14.000 habitants grecs, ne survécurent que 4.000 femmes et enfants.

Dans le village de Tsakalli, à quatre heures de distance de Samsoun, Osman Agha fit enfermer les femmes et les enfants dans quelques maisons et les y brûla vivants. A Kavza, il assembla les femmes et les enfants au bord de la rivière, les fit massacrer puis jeter à l'eau. A Merzifoud, les Turcs mirent le feu aux quartiers grecs et arméniens. Il y eut des scènes horribles, pendant l'incendie; toutes les sorties sont barrées et les malheureux qui essaient de s'enfuir sont tués impitoyablement ou bien rejetés dans le feu sans distinction de femmes, d'enfants ou de vieillards. Mille huit cent maisons avec leurs habitants furent brûlées en cinq heures. (Circ. on 14th November 1921 for the Council of the League of Nations, C. 448, M. 322, 1921, VII.)

Les Ottomans avaient créé également, en 1914, des « bataillons du travail » qui étaient plutôt un acheminement sûr vers le tombeau. Les déportés étaient envoyés en groupe dans le Caucase et la Mésopotamie pour y creuser des tunnels, pour y être employés à des travaux dangereux, etc.

Mal nourris, mal vêtus, les pauvres diables supportaient mal l'ardent soleil des plaines de Bagdad ou le froid terrible du Caucase. Comme les Ottomans achevaient par les mauvais traitements ceux qu'avaient épargnés le typhus exanthématique ou le choléra, certaines villes devinrent d'immenses cimetières.

En 1921, les déportations reprenaient à un rythme hallucinant; les lieux de déportation pouvaient changer, les procédés étaient toujours les mêmes. « Je crois inutile, déclarait le député grec Tsoucalas, d'insister sur la manière dont ces centaines de mille chrétiens sont prétendument déportés, alors qu'ils sont, en fait, assassinés inhumainement. On leur ôte leurs vêtements et les chaussures, puis ils sont conduits à jeun, constamment frappés, par de longues marches de cinquante à soixante kilomètres sur les montagnes couvertes de neige. » (Troisième Assemblée Nationale des Hellènes, mai 1922, Athènes.)

M. Harmsworth, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères d'Angleterre, déclarait en vain à la Chambre des Communes du 22 mai 1921 :

« Le consul britannique à Beyrouth a reçu un rapport signalant le passage à Karpout de 20.000 personnes déportées, femmes et enfants pour la plupart, menées vers l'intérieur, à demi nues et exposées au froid dans une région couverte de neige. »

L'auteur E. Nicol avait raison d'écrire dans son livre *Les Alliés et la Crise orientale* (p. 60) : « L'union des plus grands peuples libéraux d'Occident créait le plus formidable front diplomatique qui eût jamais existé. Pourtant, rien n'a été fait pour sauver la vie à plus de 500.000 victimes ni épargner les pires persécutions à plus de deux millions d'autres. »

Parallèlement à la sauvagerie du gouvernement turc, il faut bien noter la monstrueuse hypocrisie des grandes puissances qui permirent ces massacres et ces déportations dans le même temps qu'elles proclamaient bien haut le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et qu'elles prétendaient mettre la guerre hors la loi.

Les gouvernants sont avant tout des gérants d'affaires. Ils ne protestent contre les abus et les crimes qu'autant que leur protestation s'accorde avec la défense de leurs intérêts économiques et financiers. Il arrive même que les plus grands crimes s'accordent admirablement avec ces intérêts. C'est pourquoi le champ libre est si souvent laissé aux militaires, ces spécialistes dans l'art des gigantesques démolitions.

***

Notre ami Charles-Auguste Bontemps défendait récemment, dans une étude remarquable, cette thèse que le fond psychique de l'homme n'a pas changé depuis la lointaine époque des cavernes. S'il est un être qui justifie ce postulat qui peut paraître audacieux aux fervents du « néo-transformisme totalitaire », c'est bien le militaire en ce qu'il montre avec quelle violence peuvent se libérer des instincts latents qui viennent de la brute, quand ils ne sont pas comprimés par les préoccupations d'une éthique supérieure, mais au contraire soumis à l'influence de ces fanatismes qui excusent les pires cruautés commises pour le triomphe de quelque « vérité » suprême ou la défense de quelque symbolique étendard.

Il nous semble que nous avons fourni dans cette étude un assez grand nombre d'exemples qui situent le fait militaire

chez tous les peuples et dans tous les temps. Pas une nation, pas une époque qui n'ait échappé aux sanglants excès de la terreur militaire. Pas un peuple qui n'ait fait subir aux autres les épouvantables méfaits qui ont endeuillé son histoire. Partout où sont passées les armées, quelles que fussent les couleurs ou la forme de leurs oripeaux, les populations civiles ont supporté le pillage, l'incendie, le viol et le massacre.

« Aux temps barbares », lit-on parfois sous la plume d'historiens qui établissent une discrimination plus ou moins arbitraire entre certaines époques. « Aux temps barbares », affirment d'étranges sociologues qui entendent tirer un satisfecit du fait que notre époque est arrivée à fabriquer, au nom d'un prolétariat dont on veut qu'il soit inspiré de la pensée rationaliste pure, des engins spécifiquement propres à faire valser notre infortuné macrocosme dans la poussière des infiniments petits !

Les temps barbares ? Qui ne s'aperçoit qu'ils sont venus jusqu'à nous ? Ils n'ont pas même subi d'interruption, puisque le signe essentiel de la barbarie est dans la conservation de ces « bandes armées » qui ont toujours été soigneusement entretenues, depuis plus de trois mille ans, pour transmettre leur sanglant message de générations en générations.

Les temps barbares ? Ils ne prendront fin qu'à la disparition de cette institution qui est la négation la plus monstrueuse du progrès social et de la liberté individuelle. Les armées disparaîtront un jour ou ce sera la grande nuit définitive sur les espoirs du monde.

Peut-être les hommes, tant saoulés de haines et de mensonges, s'éveilleront-ils, avant qu'il ne soit trop tard, à des réalités salutaires... Sinon les horreurs reprendront leur cours, au nom de ces billevesées solennelles que l'on flanque à travers l'entendement des naïfs crucifiés. On broiera, on malaxera encore l'humain en des viandis gigantesques; les berceaux flamberont sous les nappes de phosphore et peut-être la planète tout entière sautera-t-elle par le geste d'un fou qui, plutôt que de subir la défaite, préférera finir dans une apothéose d'apocalypse !

S. VERGINE.

NOTE DE LA RÉDACTION. — *Avec ce numéro, notre ami Vergine termine sa série d'articles sur la terreur militaire à travers les siècles. Maintenant, ceux qui doutaient, parmi nos lecteurs, sont fixés; ils ont eu mille preuves sous les yeux de la malfaisance absolue et de la criminalité des armées; ils savent tous, à présent, que les batailles n'ennoblissent pas le soldat mais l'encanaillent davantage et le transforment presque inévitablement en un tueur endurci, tueur d'enfants et de femmes — quelles que soient sa race ou la nation qui l'a vu naître.*

Si jamais nous le pouvons financièrement, nous ramasserons en une brochure ces douloureuses pages, car elles plaident éloquemment pour la Paix.

Nous rendons hommage, en attendant, à notre dévoué et consciencieux collaborateur, qui a fouillé les bibliothèques, remué des tas de livres pour pouvoir écrire cette émouvante étude que nous n'oublierons pas de sitôt et qui demeurera comme un monument à la honte de la soldatesque et de la guerre.

La délégation, désignée au meeting du 17 février pour soutenir la cause des objecteurs de conscience auprès du Président du Conseil et insister en faveur de leur libération immédiate, n'oublie point sa mission. Ce n'est pas de sa faute si elle n'a pas encore été reçue par le chef du Gouvernement. Mais cela ne saurait tarder de l'avis même de Georges Altmann qui nous téléphone au moment où nous terminons ce numéro. Et nous comptons bien annoncer ou confirmer une bonne nouvelle dans la prochaine « Défense de l'Homme ».

L'œil et l'oreille

Le temps semble lointain où l'œil de l'Eternel poursuivait inlassablement Caïn après que le premier forfait de l'humanité eut été accompli. Pourtant, cette image biblique, l'une des plus implacables, cette vision de cauchemar, est demeurée le symbole de notre humanité. Et comme si l'œil ne suffisait pas à exprimer l'angoisse de la vie, un autre organe, l'oreille, est venu se joindre à lui.

L'œil est à la fois plus individualisé et plus généralisé; l'oreille, plus collective et plus spécialisée, sans que ces termes impliquent de contradictions mutuelles.

« Lorsqu'un autre me regarde, me « transcende », je ne lui apparais plus que comme chose. Ainsi être vu me constitue comme un être sans défense pour une liberté qui n'est plus la mienne », écrit Jean-Paul Sartre dans *L'Etre et le Néant*.

Chacun de nous sait combien il est désagréable d'être vu, chez soi par exemple, par cet « inévitable voisin » dont parle Keyserling dans ses *Méditations sud-américaines*. D'instinct, celui qui est vu tire son rideau, quel que soit l'anodin de la situation où il se trouve, afin de se dérober aux regards.

Ce réflexe est profondément enraciné. En termes de psychanalyse, on pourrait créer un « complexe de Caïn » qu'il est étonnant de ne voir figurer nulle part. La réaction de celui qui est vu témoigne de l'impérieux besoin de solitude que chacun éprouve et de la nécessité inéluctable de préserver le secret d'une vie personnelle ou familiale où toute intrusion inopinée prend l'aspect d'un viol.

L'homme en tant qu'individu est unique; nul n'a le droit ni le pouvoir de le saisir ou de pénétrer chez lui sans y être invité et aucune vie intime ne saurait s'épanouir sous l'œil d'autrui.

On objectera que le regard d'autrui ne génère pas pour tous ce complexe de Caïn et que beaucoup s'en accommodent. Cela est vrai, mais on voudra bien remarquer qu'il intervient alors une entente et que naît une relation compensatrice et souvent explicative. Dans les immeubles populaires, au village ou en banlieue, où la vie s'épanouit plus qu'ailleurs, on observe presque toujours, entre voisins, l'existence de liens au moins oraux, qui viennent atténuer l'intolérable pénétration mutuelle du regard.

Ce qui est inacceptable, en somme, c'est le regard muet. Avez-vous déjà été saisis par la fixité incompréhensible du regard d'un animal ? Vous êtes vus ; comment, vous ne le savez pas; appréhendé dans l'intimité de vos pensées, peut-être, et ce regard vous effraie toujours dans le secret de son inarticulation. Quant à vous contempler dans un miroir, vous n'y tiendrez pas longtemps, parce que le miroir vous dédouble et vous place en face d'un autre aspect indéfini de vous-mêmes.

Sans doute, ce qui fait fuir le regard, c'est la sensation qu'il vous définit, c'est-à-dire vous limite et vous enchaîne. Or, on ne définit pas la vie, le mouvant, ni aucun être, mais seulement des choses qui sont définitivement telles de par leur destination. L'individu ne peut pas tolérer qu'on le situe, comme s'il était « cela » qu'il apparaît fugitivement et rien d'autre; d'où sa dérobade afin d'affirmer son essentielle liberté de devenir, c'est-à-dire de vivre.

Tels sont les aspects négatifs du regard d'autrui. Nous allons en examiner les aspects positifs. C'est par l'œil que les hommes se jaugent et c'est le regard qui crée aussi l'étincelle de la compréhension ou de la haine. Il n'est point d'amoureux qui n'ait lu dans le regard de sa partenaire toutes les promesses et les menaces de l'avenir. « L'œil, fenêtre de l'âme » est bien juste et il suffit de constater qu'il en est ainsi sans bâtir d'hypothèse sur ce phénomène. L'important est que les êtres qui se rencontrent puissent soutenir leurs regards sans éprouver l'étrangeté mutuelle. Dans ce cas, il n'y a pas intrusion dans la vie, mais relation et peut-être interpénétration, ce qui enlève au regard son caractère intolérable lorsqu'il est unilatéral.

Je conteste, du point de vue pratique,

la notion absolue de la liberté sartrienne selon laquelle « ma liberté c'est mon isolement dans un milieu étranger avec lequel tout lien est *impossible* » (je souligne impossible !), car en dehors du sanctuaire de mon foyer, je supporte fort bien les liens *que je choisis*. On dira mieux : ces liens-là, judicieusement sélectionnés, sont ceux grâce auxquels une polarisation peut s'effectuer, qui permette à l'individu de se grandir. Quant à ceux qui me regardent, en dehors de ma volonté, s'ils me prennent pour un grand homme, je vais m'efforcer de le devenir et s'ils me considèrent comme un imbécile, je ferai en sorte de leur démontrer qu'ils se trompent.

Ainsi, du heurt même des personnalités, peut et devrait résulter une plus parfaite plénitude sociale, animée par le désir de chacun de tendre au zénith de ses talents, ne serait-ce que pour se défendre lui-même.

L'œil, ai-je écrit au début, est plus individualisé; l'oreille, plus collective. En effet, je puis n'être vu que par un individu, mais être entendu de tous ceux qui m'entourent. D'autre part, l'œil est plus généralisé et l'oreille plus spécialisée, en ce sens que je puis alternativement voir ou ne pas voir, mais je ne puis me dispenser naturellement d'entendre, ce qui est bien gênant dans la mesure où le son pénètre mon intimité et me contraint à partager la vie des autres.

Il est même assez surprenant que l'individu qui prend tant de soin à se dissimuler aux regards est généralement si peu soucieux de se faire entendre. Le véritable drame de la cohabitation urbaine ou de l'existence collective, n'est pas tellement le regard, mais l'ouïe. Et c'est là que nous manquons singulièrement de défense. Notre liberté ne saurait être complète hors du silence. On voit ce qu'il en reste au siècle de la radio et des matériaux légers !

Mon voisin qui s'efforce de se dissimuler à mon regard accomplit sans précaution ses besoins naturels dont je perçois tous les détails, jusques et y compris le coup de fourchette et le litre qu'on débouche, derrière un rideau. Si je ne vois pas la maladresse de l'apprenti violoniste, mon oreille souffre du grincement des cordes.

Dans la corrélation œil-oreille, il intervient en outre un facteur capital, l'Imagination. Le son a besoin d'être interprété pour reconstituer l'action. Or, si nous supportons assez bien ce que nous comprenons, nous sommes franchement intolérants pour tout ce qui nous dérange sans motif plausible. Ainsi, dans la mesure où nous voyons la cause du bruit, nous acceptons plus aisément ses conséquences. Dans le cas contraire, notre sensibilité se hérisse à la mesure de notre incompréhension. Nous imaginons alors, avec plus ou moins de succès, la nature ou l'origine des sons perçus, dont nous supputons alors la durée possible. Notre condition passive est accentuée par l'impossibilité d'une compensation visuelle et nous sommes livrés sans défense à la vie d'autrui, qui paralyse la nôtre. Sous ce rapport, la vie collective a de sérieux avantages. En groupe, le bruit nous dérange moins parce que nous sommes moins personnalisés, d'abord, et que nous avons davantage de moyens de comprendre sa nature et même parfois d'y remédier.

Les philosophes qui ont tant insisté sur le regard, semblent s'être peu intéressés à l'ouïe, ce qui est surprenant, car le son est une onde, comme la lumière, et ses effets, pour différents qu'ils soient, sont pratiquement pires. Sans doute le regard jouit-il d'un pouvoir actif, tandis que le rôle de l'oreille est passif. L'œil émet et reçoit ,l'oreille ne fait que percevoir. Mais du point de vue de celui qui entend, ou qui est vu, le résultat est identique : sa liberté est atteinte ou détruite.

Seuls les sons sélectionnés volontairement nous charment et nous exaltent : la sonate autant que la voix qui nous est chère. Seuls les sons que nous provoquons sont acceptables à nos oreilles, parce que nous sommes sujet-objet émetteur et récepteur. En ce sens, nous tendons toujours à créer un circuit fermé, à la limite de notre capacité réceptive, et nous ne saurions nous accommoder de la place publique pour y planter notre tente.

Ceux qui ne saisissent pas ce besoin profond de la nature et des aspirations humaines sont des tyrans s'ils gouvernent, des incapables s'ils sont architectes et des gêneurs si ce sont nos voisins. Tâchons de n'être ni l'un ni l'autre et de rendre viable une société dont nous sommes tout de même à la fois les acteurs et les victimes.

Edouard ELIET.

D'une conception évolutive de l'éthique

DANS le conflit permanent de l'individuel et du social, entre la société astreignante, et qui mésuse de son indispensable force de cohésion productrice, et l'individu évasif, qui mésuse des possibilités dissolvantes de ses indispensables facultés d'intelligence critique, il n'est de régulateur que l'éthique. Encore faut-il que ce régulateur ne soit pas faussé ou d'un modèle qui ne s'adapte plus aux rapports sociaux fluctuants.

Ce qui revient à dire que l'éthique doit être susceptible d'évoluer en même temps qu'évoluent les individus et les sociétés. Plus exactement, elle doit être si parfaitement conforme à la fois à la nature de l'homme et à la nature des sociétés qu'elle puisse être modifiée en ses aspects, traduits dans la morale pratique, sans que se modifie son essence.

Cette vue nous conduit à la haute et durable signification d'une éthique propre à maintenir l'individu dans une voie ascendante. Car ce qui compte, c'est le comportement des individus, puisque c'est de ce comportement que dépendent la durée et la valeur des sociétés. En d'autres termes, la société n'a pas de valeur en soi : elle vaut par les sociétaires et pour les sociétaires. Elle est l'organisme qui maintient associés les individus d'un même groupe ethnique ou national, trop dépendants les uns des autres pour que des lois communes ne limitent pas les initiatives individuelles dangereuses pour l'ensemble.

***

Bien que les sociétés évoluent indépendamment de l'évolution personnelle de leurs membres et qu'elles se subordonnent ceux-ci en cent manières, si l'association n'avait d'autre objet que de maintenir l'existence et de permettre le développement de la société en soi par le dévouement sans contrepartie des individus, elle aboutirait au sacrifice de l'individu réel, sensible et conscient, pour le service d'une pure abstraction, ce qui est absurde.

Entendons-nous. Cette absurdité est en un certain sens la loi même des sociétés naturelles. Mais, dans ces sociétés, l'individu (animal ou primitif) trouve la condition et la garantie de sa propre vie instinctive, et encore lui arrive-t-il de se soustraire en partie à l'impératif des lois de l'espèce, sans quoi l'évolution humaine eût été impossible. Au cours de cette évolution, l'individu homme est venu à une conscience de soi qui l'entraîne à envisager ses rapports avec le social sous l'aspect d'une sorte de contrat tacite de réciprocité. Il faut donc bien, pour qu'une éthique soit valable, qu'elle organise ces rapports de telle sorte que l'individu ait une conscience nette de ses devoirs sociaux, dans la mesure où il a non moins nettement conscience que la société lui permet, non pas seulement de vivre sa vie quotidienne et banalement animale, mais de se manifester au maximum de ses virtualités, dans la forme qui convient à sa personnalité, et cela à la fois selon la loi sociale pour tout ce qui affecte les nécessités sociales, et selon la loi de ses inclinations propres pour tout ce qui n'affecte que sa personne.

***

C'est ainsi qu'on atteint à la notion de continuité à travers les révolutions, les effondrements et les rebondissements de la civilisation. Les sociétés naissent, évoluent, meurent. Les individus naissent, évoluent, meurent. Mais la société humaine continue. L'homme continue. Et l'un et l'autre sont enrichis de tout ce qui fut la vie des morts. (Il est plus de morts que de vivants.) Tout individu, donc, qui plus que d'autres est apte à s'intégrer l'héritage du passé, à s'en accroître et, fort de la leçon reçue, peut en quelque sorte se projeter dans une vue mentale de l'avenir, vivra cette anticipation de l'esprit sans avoir à s'abstraire de son mi-

lieu. Il saura, sans rompre avec l'éthique fondamentale, unir harmonieusement un minimum de conformisme social à un maximum de non-conformisme personnel.

Il va de soi qu'une éthique de cet ordre doit être naturelle et non spéculative, qu'elle doit se dégager non d'une vue de l'esprit mais de l'histoire biologique de l'homme. Pour être permanente, il faut qu'elle puisse se retrouver, plus ou moins instinctive ou plus ou moins consciente, à toutes les étapes de l'évolution humaine. La rechercher à travers le temps, c'est donc rechercher comment l'homme a pu acquérir quelque liberté personnelle; quelle est la condition et où sont les bornes de cette liberté; comment il se peut arracher à la lourde loi du grégarisme ancestral; en un mot comment et jusqu'à quel point l'homme peut aller à la conquête de soi.

Une limite est-elle assignée à son progrès mental ? Peut-il ou ne peut-il pas échapper, dans l'ordre de l'esprit, au déterminisme animal qui domine ses actes élémentaires et conditionne encore son activité spirituelle ?

⁂

Certes, les principes d'une morale naturelle ont été posés et, pour une part, élucidés. Pour ne citer que les essais les plus marquants des précurseurs, on en trouve les esquisses chez Darwin (*La Descendance de l'homme*), chez J.-M. Guyau (*Essai d'une morale sans obligation ni sanction*), chez Kropotkine (*L'Entr'aide, l'Ethique*), et chez d'autres nombreux depuis. Dans Auguste Comte, le principe d'une morale positiviste se réfère à la force *instinctive* du sentiment social, ce que confirment les études subséquentes faites sur la structure des sociétés primitives. Mais à quelles tendances obéit l'homme évolué qui n'a cessé de distendre les liens du grégarisme primordial et dont la morale sociale n'a plus que des rapports d'origine avec celle des sociétés animales ?

Ce problème de l'homme, jusqu'à ces quelque quinze derniers lustres, n'a guère été abordé que par les moyens de la métaphysique et de la philosophie spéculative, alors qu'il est et ne peut être que d'ordre biologique. Aussi longtemps que nous ne saurons pas positivement d'où l'homme est issu, pourquoi, comment il s'est différencié de l'animal, la métaphysique et la philosophie ratiocineront en vain sur notre destinée. Les plus exaltants appels des hérauts messianiques, comme les plus rigoureuses déductions du rationalisme dialectique, seront sans cesse ruinés par les réactions imprévisibles des éléments anarchiques qui sinuent dans le corps social et en bouleversent tout à coup le métabolisme.

Du principe des évolutions sociales

Les formes et les éléments constants de la vie des sociétés sont d'ordre spécifiquement animal. Les variations, au contraire, sont propres à l'homme. Ce qui rend difficile à saisir — et plus encore à prévoir — les changements qui se produisent, d'une part dans les rapports des groupements humains entre eux et, d'autre part, entre les hommes et leurs groupements réciproques, c'est que la variation n'intervient jamais de manière concomitante dans l'ensemble des groupes ni même à l'intérieur d'un groupe. Il se produit bien une évolution de l'humanité affectant le comportement des individus, mais cette évolution est à la fois suscitée et troublée par une minorité active agissant, en sens divers, sur le milieu dont elle détruit insensiblement l'équilibre. Ce n'est que dans le bouleversement qui s'ensuit que la masse subit un changement brusque. Ce changement, qui découle d'une réadaptation forcée à un nouvel état de choses, est conditionné par cet état de choses même et, le plus souvent, sans rapport immédiat — ou du moins sans rapport apparent — avec les idées-forces qui furent à son origine. Mais alors que les formes sociales nouvelles semblent contredire aux principes qui furent à l'origine lointaine du changement, ces principes continuent d'exercer une influence sous-jacente qui se concrétise peu à peu dans le nouvel état mental des individus. Il n'est, pour s'en rendre pleinement compte, que les historiens jugeant, avec le recul du temps, sur les courbes à grand rayon.

Au reste, ce qui compte, c'est ce qui est durable, ce qui se peut transmettre

d'une génération aux suivantes, ce qui demeure, pour l'esprit, l'intelligence et la sensibilité, un acquis de l'humanité. Et cela qui demeure n'apparaît que bien peu, au moment de l'acquisition, dans la masse des individus. Eschyle, Périclès, Phidias, Sophocle, Socrate et Platon sont inconcevables sans la masse des esclaves, des laboureurs, des artisans et des matelots ignorants et grossiers qui assurent la prospérité matérielle de l'Attique. Mais quand nous faisons le bilan de ce que nous devons à la civilisation athénienne du v[e] siècle, c'est le siècle de Périclès que nous louons et nous laissons les esclaves confondus dans les multitudes serviles de tout un millénaire qui leur est propre. Nous savons aujourd'hui que la souche de l'indigène australien est une souche europoïde; il ne nous viendrait pas à l'esprit pour cela de contester à l'homme blanc son rôle de civilisateur bien qu'au xix[e] siècle encore l'Australien fût demeuré au stade du paléolithique.

⁂

Nous pouvons conclure que ce que l'homme a réalisé de civilisation, que ce qu'il a acquis de connaissances, il le doit aux réactions constantes de minorités d'hommes contre leur milieu. Mais il nous faut observer que ces pionniers n'ont jamais rien réalisé qui ne fût finalement accessible, avec un retard plus ou moins long, à la moyenne des individus. Il est donc permis de dire que si l'évolution, dans l'ordre de l'esprit et, par voie de conséquence, dans l'ordre mécanique, se fait par l'impulsion d'une minorité d'hommes, ce n'en est pas moins l'ensemble des hommes qui est susceptible d'évolution. Mais jusqu'à quel point ? Dans quel cadre social ? Et n'est-ce pas l'ensemble seul qui évolue, modelant seulement les attitudes, les apparences de l'individu ?

Des conditions sociales de la morale individuelle

La biologie ne nous a pas encore donné toutes les clés du problème de l'homme. Pourtant, la découverte de la loi de mutation ouvre le champ à des hypothèses propres à garder l'esprit du trouble où le pouvait plonger un mystère que semblait ne devoir percer aucun essai d'explication, entendons une explication partant d'un minimum de données vraisemblables. Dans le même temps, l'anthropologie et la préhistoire ont projeté de précieuses clartés sur nos origines. A défaut d'une certitude touchant la cause d'une mutation de l'anthropoïde à l'anthropien, du moins possédons-nous maintenant un enchaînement graduel du pithécanthrope à l'*homo sapiens*. En établir le schéma, c'est être amené à constater, au moins dans l'ordre de l'intelligence, une progression que nul ne conteste, certes, mais c'est aussi constater dans l'ordre des mœurs un affinement dont la valeur morale intrinsèque peut faire encore question sans que le fait soit niable en soi.

Ce doute qui subsiste sur le plan moral constitue tout le problème. D'aucuns ont cru le résoudre par l'adage : « Le fond de la nature humaine ne change pas. » Au vrai, l'adage paraît bien être confirmé par la génétique moderne. On ne peut nier cependant, sur le plan social, un progrès de la civilisation qui réagit sur les individus. S'il est évident que sont qualitativement peu sensibles les différences psychologiques des personnages d'Homère et d'Eschyle, de Shakespeare et de Racine et de nos dramaturges modernes, il est non moins évident que toute cette littérature porte sur moins de trois mille ans. A l'échelle du temps qu'il a fallu à la nature pour faire un homme, on peut tout aussi valablement dire que le cœur et les sens sont immuables dans leurs comportements, comme il appert de la lecture comparée des chroniques du xviii[e] siècle et du roman de *la Garçonne*. Le contraire serait étonnant chez des gens qui, dans une durée évolutive d'un million d'années, sont proprement contemporains.

⁂

Cependant, la manière d'être des individus en société diffère selon la structure des sociétés, selon le plus ou le moins de commodités matérielles dispensées à chacun et la qualité de l'éducation des réflexes sociaux.

La qualité de l'éducation, cela veut dire que la mentalité des individus est déter-

minée différemment par une éducation en forme de dressage que par une éducation de la raison. Cela veut dire aussi que la rectitude du raisonnement est commandée par la validité des connaissances reçues et par l'aptitude à les utiliser correctement. En d'autres termes, l'attitude d'un homme devant la vie et devant ses semblables, plus encore devant les détenteurs des pouvoirs, dépend de l'éducation de son esprit critique.

Toutes ces conditions sont d'ordre social quant à leur acquisition. Elles sont d'ordre individuel quant à la manière d'en user. La réciprocité de l'individuel et du social est la condition rarement obtenue d'un authentique progrès qui, s'il ne modifie ni n'améliore l'homme, fait prédominer la manifestation des facultés les meilleures de la personnalité humaine.

Le conflit des morales réside dans la difficulté de s'accorder sur ce que l'on considère comme les meilleures des qualités humaines. Il semble que la réduction de ces divergences réside dans la subordination des idéologies métaphysiques aux réalités biologiques, à mesure que celles-ci sont objectivement étudiées.

C'est sur des vues de cet ordre que les morales libertaires évolutives ont été élaborées et que, en réaction contre les désespérances existentialistes et les exaspérations totalitaires de droite et de gauche, s'est constitué de nos jours un mouvement d'écrivains et d'étudiants tel que l'Epiphanisme d'Henri Perruchot. Ce sont ces vues, exemptes de tout dogmatisme, épousant avec souplesse les conditions fluctuantes de la réalité, qui confèrent à l'esprit libertaire une constante et durable validité.

Charles-Auguste BONTEMPS.

LES FILMS

Humour noir britannique
et psychanalyse hollywoodienne

Je m'apprêtais à passer une excellente soirée à *Noblesse oblige,* accueilli aussi chaleureusement par la critique que *Passeport pour Pimlico.* Hélas ! et tout en reconnaissant sa qualité, je suis loin d'être aussi enthousiaste que pour le film de Cornélius. Cet humour noir, hautement spirituel, m'a laissé beaucoup plus froid que les trouvailles plus modestes de *Passeport pour Pimlico.* Il paraît que *Noblesse oblige* est un chef-d'œuvre de finesse et que sa saveur est d'une rare qualité. Je le veux bien. Mais, après un début prometteur, nous nous apercevons vite que R. Hamerpiettine se contente de maintenir le « ton » distingué, principale caractéristique de son film.

L'exploitation du thème est loin de valoir le perpétuel renouvellement de *Passeport pour Pimlico.* Il est amusant de voir un gentleman assassiner avec détachement une personne; d'en assassiner deux en regardant avec ennui la coupe de ses ongles, mais quand cette « trouvaille » se retrouve une dizaine de fois, l'effet de surprise est depuis longtemps émoussé. Si le film ne distille pourtant jamais l'ennui, cela tient davantage aux variations du metteur en scène sur les différentes victimes qu'à leur imperturbable meurtrier. Certaines de celles-ci sont traitées avec un souci constant de réalisme tandis que les autres sont au contraire volontairement caricaturées. Cette alternance est d'ailleurs amenée avec beaucoup de souplesse, insensible à l'œil du spectateur.

Nous retrouvons dans *Noblesse oblige* les qualités intrinsèques du cinéma britannique. Sens aigu des personnages, de leur épaisseur et de leur comportement quotidien. Tableaux agréables de la campagne anglaise, avec ses châteaux au milieu de vertes pelouses. Le charme désuet

de ses vieilles maisons. Mais c'est le ton à la fois distant et indifférent qui rend le film à la fois si attachant et si crispant. Ce meurtrier délicat a su rendre plaisants les assassinats les plus odieux et nous lui savons gré d'avoir su, avec beaucoup d'à-propos, faire passer ses ennemis de vie à trépas.

⁂

Avec *Je suis un nègre,* il ne s'agit plus de distraire le spectateur mais de le plonger brutalement au cœur d'un des problèmes les plus angoissants de notre temps. La « libre Amérique », qui ne se lasse pas de nous répéter qu'elle est le parfait modèle de démocratie, possède pourtant dans ses flancs une des plus flagrantes injustices actuelles : la situation des noirs dans les Etats du Sud.

Il fallait un certain courage pour oser porter à l'écran, dans une des citadelles du capitalisme, les relations entre Américains blancs et noirs. Mark Robson, à qui nous devons *Le Champion*, tentative de nous faire pénétrer de l'intérieur la mentalité d'une idole du ring, possède une technique solide, brillante, et qui ne recule pas de frapper durement la sensibilité du spectateur.

Dans *Je suis un nègre,* il faut malheureusement reconnaître que le metteur en scène n'a pas dépassé le stade des intentions et que son film, habile sans doute, ne contribuera que faiblement à dissiper les préjugés et les haines qui opposent certains Américains du Sud à leurs frères de couleur.

Pourtant, le film débute remarquablement. Dans un coin du Pacifique où la guerre fait rage, trois soldats américains se trouvent subitement en présence d'un de leurs camarades de couleur. Ensemble, ils doivent participer à une mission dangereuse dans une île contrôlée par les Japonais. Le comportement de chacun des blancs vis-à-vis du noir est scrupuleusement respecté : de la haine imbécile de l'ancien homme d'affaires à l'amitié sincère d'un de ses condisciples de collège, Robson nous brosse les multiples attitudes possibles de l'Américain.

De plus, l'atmosphère étouffante du Pacifique le drame des hommes isolés dans une nature hostile devant un ennemi invisible sont rendus de façon saisissante. Mais où le film se gâte c'est quand le metteur en scène fait appel au docteur Freud pour régler le problème noir. D'après son explication, le noir souffrirait d'un « complexe de culpabilité » qui n'aurait rien à voir avec la situation qui lui est faite en Georgie ou dans le Missouri. Après une cure chez le psychanaliste qui se chargera de le débarrasser de sa « mauvaise conscience » le noir « oubliera » sa couleur et alors ses rapports avec les blancs deviendront « normaux ».

Inutile de dire que cette habile confusion entre la cause et l'effet faisant endosser la responsabilité de la situation aux noirs est d'une singulière malhonnêteté. Car, et c'est là le vrai problème, c'est l'attitude des blancs à son égard qui conditionne les réflexes du noir. L'accuser de ceux-ci prouve combien est ancrée chez beaucoup d'Américains (et des plus intelligents) une vision radicalement fausse de ce qui se trouve être une des plaies les plus honteuses de leur pays.

⁂

Freud ne se doutait pas que ses théories, après avoir bouleversé la médecine traditionnelle, deviendraient le nouveau Pactole où viendraient puiser les scénaristes à l'imagination défaillante. Hollywood avide de nouveauté de tout ordre fait un usage abusif et fastidieux des différents complexes énumérés par le médecin viennois. Pourtant, certains metteurs en scène utilisent habilement et de façon plus nuancée ce qui n'est pour beaucoup qu'un prétexte à faire un film commercial.

Anatole Litvak dont *La Fosse aux Serpents,* vision hallucinante de certains asiles d'Outre-Atlantique, a suscité un vif malaise dans certains milieux médicaux, vient de nous présenter un autre film baignant dans la même atmosphère tragique. Cette prédilection pour des héros atteints de maladies mentales ou nerveuses, se comprend parfaitement. La forme particulière de sa sensibilité fait sentir intensément les troubles qui s'emparent de ses héros. Sa technique excelle à nous faire suivre avec angoisse le regard effrayé d'une personne traquée par la peur.

Pourtant le sujet de *Raccrochez c'est une erreur* est mince. Adaptation d'une pièce radiophonique, elle renouvelle de façon presque aussi magistrale que *La*

Voix humaine, le pouvoir dramatique d'un des objets les plus répandus de la vie moderne : le téléphone.

Une grande nerveuse, paralysée, se trouve seule dans son appartement, lorsqu'elle apprend par le hasard d'une erreur téléphonique qu'une personne doit être assassinée dans la soirée. Elle alerte la police qui, faute de renseignements précis, se désintéresse de l'affaire. Alors, inquiète, elle téléphone à toutes ses relations : son père, son mari, ses amis. Après de nombreux recoupements, elle en arrive à apprendre que c'est elle qui doit être la victime de l'assassinat projeté. Affolée, et avant d'avoir pu appeler à l'aide, elle tombera morte étranglée.

Le récit de cette histoire semblera plus apte, pour qui n'a pas vu le film, à fournir un spectacle de Grand-Guignol qu'une œuvre cinématographique. Mais, et c'est là qu'intervient l'intelligence de Litvak, il a su créer autour de cette femme isolée dans cet immense appartement une atmosphère angoissée. La caméra suit le regard hagard de la malade allongée sur son lit, colle à la rampe d'escalier, glisse le long de la façade, interroge le trottoir encore désert, se rafraîchit de la brise qui soulève les rideaux de la fenêtre. Au loin, les milliers de lumières des gratte-ciel scintillent.

Son imagination « voit » les personnes qu'elle entend au téléphone. Nous les suivons dans le passé. Nous comprenons en rassemblant, après chaque communication, les morceaux du puzzle que c'est elle la victime inconnue. L'habileté diabolique du découpage, ainsi que l'intense talent de Barbara Stanwick, a permis à Litvak de réussir ce tour de force : soutenir pendant une heure et demie la tension du spectateur par la seule attente de la sonnerie d'un téléphone.

⁂

C'est une autre gageure qu'a tenu Hitchcock en réalisant *La Corde*. Présenté il y a quelques semaines devant la critique et les techniciens français, il reçut un accueil assez froid. Pourtant, il me semble que, vis-à-vis des innombrables navets que fabriquent à longueur d'années un grand nombre de nos metteurs en scène, la réussite formelle, je le reconnais, d'Hitchcock, mérite une certaine estime.

Son choix d'une œuvre théâtrale, dont l'action se situe dans une même pièce et durant la même soirée, est déjà cinématographiquement audacieux. Mais c'est la réalisation elle-même qui représente un étonnant tour de force. On a souligné qu'Hitchcock n'a pas utilisé plus d'une dizaine de plans, c'est-à-dire que chacun de ceux-ci est en moyenne de l'ordre d'une dizaine de minutes. Je suis confus de constater que je ne me suis même pas aperçu du passage d'un plan à un autre, tant le réalisateur a montré une extraordinaire aisance.

Mais ce brio n'est pas le seul mérite du film. Le goût qu'a montré Hitchcock pour meubler, disposer son appartement avec le souci constant de l'optique cinématographique est remarquable. Décrivant un milieu de jeunes snobs décadents, lecteurs d'un Nietzsche de pacotille, Hitchcock a su créer autour d'eux un climat capiteux où le luxe cultivé de ces « hommes supérieurs » s'étale avec une suffisante discrétion. Utilisation intelligente d'un technicolor atténué qui joue des bouteilles d'alcool, des fruits et des nourritures et brutalement d'une main ensanglantée. Choix judicieux d'acteurs qu'il dirige de main de maître, un James Steward qui, tout en conservant son charme particulier, prend un nouveau visage ; un John Dall, cynique et désinvolte, etc. Enfin usage savant de la sonorité des bruits en particulier à la fin du film : les deux coups de revolver tirés par la fenêtre résonnant dans la nuit, le brouhaha montant de la rue pour s'engouffrer dans la pièce apportant dans l'atmosphère empoisonnée d'artifices et de « complexes » la première bouffée de la vie.

Certes, le sujet puéril et dangereux d'Hitchcock, le meurtre gratuit de deux jeunes « intellectuels » tenant à se prouver qu'ils sont des hommes supérieurs, ne commande pas la sympathie. La réception des amis, des parents et de la fiancée de la victime dissimulée dans un coffre, sur lequel on a préparé le lunch, tout cela est bien excessif pour que nous le prenions vraiment au sérieux. Hitchcock, tout en sachant nous imprégner de l'atmosphère trouble de la pièce, n'est pas dénué d'un certain humour noir... bien entendu ; afin que nous n'oublions pas que tout ceci n'est, en définitive, qu'un brillant exercice de style. — G. M.

Le bon Français

DÉJA, bien avant cette dernière guerre, le bon Français était celui qui ne doutait pas un seul instant de l'entière responsabilité de l'Allemagne dans le déclenchement de la guerre de 1914, pas plus que pour celle de 1870 du reste. Pour lui l'Allemagne était, une fois pour toutes, une nation de proie. Hitler ne faisait que continuer la tradition de Bismarck et de Guillaume II.

C'est pour cela que le bon Français acceptait si facilement les crédits militaires ; qu'il ne rechignait point devant l'augmentation de la durée du service aux armées. Il appartenait même aux organisations de préparation militaire, remettait l'uniforme à la moindre occasion, et ne manquait jamais aucune célébration. Ah ! il savait ce que c'était que les minutes de silence, les garde-à-vous rigides en écoutant la Marseillaise, les défilés derrière les orphéons, aux accents de « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », « Sambre-et-Meuse », ou « le Chant du Départ ». Cérémonies se terminant toujours par un banquet patriotique, où les autorités civiles et militaires affirmaient, en de vibrants discours, la solidité de notre armée et de la ligne Maginot, — l'inévitable « Madelon » clôturait la fête.

Le bon Français, déjà avant Munich, affirmait sur un ton péremptoire, qu'il fallait mettre un terme à l'ambition de Hitler, que l'on ne pouvait pas constamment céder, qu'il y en avait assez et, après Munich, il allait répétant, en appuyant sur les mots : qu'il fallait en finir une fois pour toutes, que notre armée d'ailleurs n'avait jamais été si puissante, notre matériel si abondant et de premier ordre, et nos grands chefs si prestigieux. Il était en cela d'accord avec le général Weygand, qui au cours d'un banquet prononçait, en 1939, ces paroles :

« Vous me demandez mon sentiment sur l'armée française, je vous le dirai franchement, et avec l'unique souci de la vérité, ce qui ne me gêne nullement. Je crois que l'armée française a une valeur plus grande qu'à aucun moment de son histoire, elle possède un matériel de première qualité, des fortifications de premier ordre, un moral excellent et un haut commandement remarquable. Personne chez nous ne désire la guerre, mais j'affirme que si on nous oblige à gagner une nouvelle victoire, nous la gagnerons. »

Avouons que ce sont là de mâles paroles qui méritent de rejoindre, dans l'arsenal des formules historiques, l'affirmation donnée par le maréchal Lebœuf en 1870 au Président du Conseil qui le questionnait sur l'état de notre armée : « Manque pas un bouton de guêtre. » On ne peut s'empêcher de songer, devant de telles déclarations, à la réflexion d'un homme politique célèbre et quelque peu féroce qui, ne voulant pas d'un général comme ministre de la défense nationale, disait : La guerre est quelque chose de trop sérieux pour la confier à un militaire.

Oh ! le bon Français ne tenait pas tant que ça à se battre, à voir s'affirmer la supériorité de notre matériel, la valeur de nos grands chefs, la solidité de la ligne Maginot. Non, pas du tout ! il était au fond beaucoup plus cocardier que guerrier. Le bon Français était cependant difficile à comprendre, à analyser ; s'il ne voulait pas faire la guerre, il ne voulait pas davantage faire la paix. Il croyait au bluff allemand, il pensait que devant une attitude décidée, résolue, Hitler se dégonflerait, que l'hitlérisme en somme c'était beaucoup de bruit mais au fond du vent. Et tout ça explique assez bien ce que l'on a appelé, par la suite, la drôle de guerre. On se battait à coups de radios, à coups de haut-parleurs, à coups de tracts, à coups de bobards, à coups de tout ce qu'on voudra, mais il était interdit de tirer un coup de fusil. C'était l'époque des glorieux slogans : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts » ; « Avec votre vieille ferraille

nous forgerons l'acier de la victoire » ; « La route du fer est coupée », etc.

La Wehrmacht avait bien anéanti la Pologne en dix-huit jours, alors que notre Etat-Major comptait la voir résister jusqu'au printemps. Mais devant l'attitude de l'Allemagne qui proclamait tous les jours, par sa radio, que la France n'avait aucune raison de se battre, le bon Français malin, voyait là le commencement du dégonflage hitlérien, et les mois passèrent à attendre tout, sauf la bataille bien entendu.

De bonnes âmes organisèrent une souscription nationale pour offrir, pendant les mois d'hiver, du vin chaud à nos valeureux défenseurs, mais, malgré tout le zèle des généreux organisateurs, on ne distribua ce fameux vin chaud qu'au printemps. Ça commençait déjà à bien marcher !

Puis on organisa le Théâtre aux Armées, des championnats de football, des concours de belote, des tournois de ping-pong. Des journaux se mirent en devoir de procurer des marraines à nos petits soldats afin de leur permettre de passer le temps et leurs permissions le plus agréablement possible, en attendant que Hitler se dégonfle complètement. Des chansonniers lançaient à Paris des refrains où l'impatience guerrière se contenait difficilement : « C'est-y pour ce soir, c'est-y pour demain... » Et le bon Français songeait plein de fierté aux mâles et clairvoyantes paroles du général Weygand.

Quand au 10 mai 1940, subitement, sans qu'on s'y attende, l'orage éclata soudain, ce fut une tornade d'une violence inouïe, fantastique, emportant d'un seul coup les armées française, anglaise, belge, hollandaise. Puis une ruée presque ininterrompue rejeta les débris de l'armée anglaise sur son île, pulvérisa les Hollando-Belges, tandis que ce qui restait de l'armée française se trouva rapidement en vue des Pyrénées ou dans la vallée du Rhône. La débâcle civile se mêlait à celle de l'armée, les routes étaient encombrées jusqu'à complet embouteillage, par des millions de Français littéralement affolés, s'enfuyant vers le sud dans un exode inimaginable. Le bon Français, bien entendu, fut dans les premiers à faire prestement ses valises et à s'enfuir dans la direction de Bayonne avec un matelas sur le toit de sa voiture, tandis que 2 millions 500.000 prisonniers prenaient le chemin des stalags. On avait, comme à l'habitude, limogé le généralissime, et fait appel à Weygand et à Pétain pour nous conduire à la victoire, car il en était encore question. Ils avaient près de 160 ans à eux deux !

Le gouvernement, qui profitait de l'occasion pour faire, par petits groupes, les châteaux de la Loire, s'était finalement, une fois encore, replié à Bordeaux, et envisageait, dans une héroïque proclamation qui immortalisera son auteur, de continuer la lutte en Afrique du Nord, voire même jusque dans nos possessions des Antilles. (Paul Reynaud dixit.) Ce Paul Reynaud, empêtré dans des événements terriblement au-dessus de sa taille, et ne sachant comment se tirer d'une situation aussi inextricable avait, dès le début de l'offensive allemande, laissé supposer la trahison, tout au moins des fautes aussi graves que singulières. Il accusait entre autre, un chef d'armée de ne pas avoir fait sauter deux ponts, on en fit cependant sauter un millier par la suite sans modifier le résultat. Puis, à la radio, il dénonça publiquement le fils du Roi-Chevalier que l'on appela vite le Roi-félon, et l'on parla beaucoup de la cinquième colonne, cause principale de tous nos maux. L'ère des boucs-émissaires débutait.

Le bon Français qui, depuis le 10 mai, dégustait un nombre impressionnant de coups de pieds au derrière, trouva une pitance substantielle dans ces révélations. Il releva un peu la tête et commença à contester notre débâcle.

Le maréchal Pétain, appelé *in extremis,* comme chef du gouvernement, ne put que demander l'armistice, accepté avec un immense soupir de soulagement par l'unanimité de la nation qui, depuis une dizaine de jours, se demandait ce qu'on attendait, et qui mit fin à cette course folle et sans issue. Peu à peu, on répandit que notre armée n'avait pas de matériel, pas d'avions, pas de munitions, pas même les équipements nécessaires. Le vieux maréchal lui-même, de sa voix tremblotante, dans une proclamation, expliqua la défaite par tout un tas de raisons dont une des plus importantes était le manque d'effectifs et, par conséquent, d'enfants. Pas plus que Poincaré

il n'en eut pourtant jamais. Un simple calcul aurait dû cependant lui démontrer que la France et l'Angleterre avec leurs immenses empires, avaient sur l'Allemagne une supériorité numérique écrasante, sans tenir compte des armées belge et hollandaise. De la responsabilité des militaires, il n'en fut pas question bien entendu.

Alors le bon Français qui, quelques semaines auparavant, avait tant prôné notre supériorité dans tous les domaines, oublia subitement ce qui faisait sa fierté et lui donnait confiance. Il expliquait avec force détails, les causes de notre défaite, soulignant son argumentation par des affirmations telles que : « Mais je l'ai toujours dit, nous n'avions rien, pas de matériel, pas d'avions, pas de munitions et pas assez d'enfants. » Et il allait répétant : « C'est la faute aux congés payés, aux quarante heures, aux loisirs. Et par-dessus le marché nous avons été trahis, vendus. » Et il fustigeait vertement les Belges, les Anglais, les Américains, les Russes, les Italiens, tout le monde, quoi !

Puis la radio anglaise lui apporta, par la suite, un ravitaillement en nouvelles inespéré. On savait bien à Londres que l'estomac a une certaine importance chez le Français, aussi tous les jours les speakers de la B.B.C. orchestrèrent une fameuse formule qui devait faire fortune : « Les boches prennent tout. » Pas bêtes, les Anglais ! Le bon Français ne chercha pas un instant à savoir si les services de notre ravitaillement étaient dirigés par des incapables ou des gangsters, la formule qu'on lui offrait était tellement plus simple, son attention ne fut pas une fois attirée par les surprenantes révélations de M. l'Intendant général Bernard, grand chef du ravitaillement de l'armée, qui fut obligé de reconnaître au procès de Riom, que de novembre 1939 à mars 1940, 40.000 chevaux réquisitionnés, vous entendez bien, 40.000, moururent de faim par suite d'une mauvaise répartition du fourrage, à une époque où chez nous tout était en abondance, et où la guerre n'était pas encore entrée en action. On sait que par la suite les intendants militaires furent chargés de notre ravitaillement, et que beaucoup de civils connurent, hélas ! le même sort que les chevaux.

Ça ne fait rien, le bon Français jugeait très mal celui qui essayait de lui faire comprendre que la formule : « Les boches prennent tout », n'expliquait probablement pas toutes les pénuries du moment. Mais devant l'occupant il ne crânait pas, il respectait rigoureusement les sens uniques pour piétons, les ordres de la kommandantur. En particulier il mangeait du boche toute la journée, mais devant eux il se gardait bien d'être insolent, ni trop fier. Il s'effaçait volontiers dans les cars pour faire place à un militaire allemand. Dans mon petit pays, le chef de la Kommandantur avait exigé que le devant des habitations ainsi que la voie publique soient balayés tous les jours. Le bon Français avait depuis le balai en mains toute la journée, et il justifiait son zèle étonnant par ces mots : « Avec ces sauvages on n'est jamais sûr. »

Alors qu'il s'était à peu près résigné à la victoire allemande, l'entrée en guerre de l'Amérique fit définitivement pencher la balance. Il commença alors à reprendre du culot et, dans les conversations particulières, il affirmait, avec une certaine prudence, cependant, n'avoir jamais douté de la victoire, l'avoir prévue même depuis 1940 ; et il abominait Pétain, qu'il accusait d'avoir capitulé, il allait jusqu'à lui contester la victoire de Verdun. Les Russes qu'il avait mis plus bas que terre lorsqu'ils envahissaient la Pologne et attaquaient la Finlande, étaient devenus nos braves et fidèles alliés, son anticommunisme s'édulcorait de jour en jour, celui qu'il qualifiait d'odieux, de machiavélique, était devenu le grand camarade Staline. Churchill, lui-même, ne le qualifiait-il pas ainsi ?

Enfin l'ère de la Libération approchait, le débarquement des alliés en Normandie avait réussi, et les Allemands, comme disent les militaires, décrochaient. Tous les jours des convois de la Wehrmacht se dirigeaient vers l'Est. Le bon Français, prudemment, de sa fenêtre entrebâillée, les regardait passer,

Puis ce fut enfin la Libération. Tous les Allemands étaient partis dans la nuit et, au matin, certains décidèrent de pavoiser, bientôt quelques drapeaux un peu défraîchis garnirent timidement des fenêtres, le bon Français se risqua dans les derniers. Ça n'est que lorsqu'il apprit que les Allemands étaient au moins à cent kilomètres qu'il se montra fièrement sur la place publique revêtu de son uni-

forme d'officier de réserve, un peu froissé et sentant fort la naphtaline. Il était entouré d'une équipe de F.F.I. à brassards, armés de mitraillettes, de parabellums, de fusils, et qui s'apprêtaient à libérer le pays, c'était la formule, en allant d'abord accrocher un drapeau à la mairie. Quand tout à coup on annonça qu'il y avait encore des Allemands dans le secteur. Ce bruit se répandit comme une traînée de poudre. Les F.F.I. se volatilisèrent, les drapeaux disparurent comme par enchantement, et le bon Français alla rapidement remettre son uniforme dans la naphtaline. Il reparut, beaucoup plus tard, en civil bien entendu, trouvant qu'il fallait agir prudemment : — « Je l'ai dit, répétait-il, c'est trop tôt, nous pourrions en pavoisant nous attirer des représailles, attendons, c'est plus prudent », car le bon Français était prudent, très prudent.

Puis, lorsqu'on s'aperçut que ça n'était qu'un bobard et que tout danger de retour offensif des Allemands était passé, l'épuration commença. Le bon Français, qui avait repris son uniforme, était président du comité, sorte de tribunal révolutionnaire. Les communistes étaient devenus ses amis, ses frères. Et l'on coupa les cheveux aux femmes, on emprisonna, on tortura froidement, on exécuta sans jugement pendant des mois, au nom de la Patrie. Les prisons ne suffisant plus pour contenir tous les traîtres, on créa des camps qui furent bientôt surpeuplés. Le bon Français était en train de purifier la France à la mode moscovite, et ça durait, ça durait... On n'aurait jamais cru qu'il y eût autant de traîtres en France !

Cependant, le bon Français qui, pendant quatre ans, avait colporté que « les boches prenaient tout », était un peu décontenancé par l'incroyable pauvreté du ravitaillement, encore plus réduit que pendant l'occupation. Le vin en France avait à peu près disparu, et les denrées les plus élémentaires étaient introuvables, on eût dit que les pommes de terre venaient d'Indochine ; de plus le gaz et l'électricité étaient coupés une grande partie de la journée, et la plupart des trains supprimés. Devant cette situation catastrophique, le bon Français n'y comprenait plus rien, il commençait, comme on dit, à perdre les pédales. Il ne pouvait cependant pas taxer d'incurie ceux qui maintenant gouvernaient la France, et qui étaient célébrés comme des sauveurs providentiels. C'était impossible.

Ce qu'il y avait de vraiment gênant dans cette situation, c'est que les Allemands étaient tout de même partis avant les vendanges, avant la moisson, avant la récolte des pommes de terre, on ne pouvait donc pas leur mettre directement ça sur le dos. Mais nos patriotes, aussi subtils que vigilants, n'eurent pas beaucoup de peine à déceler les causes de cette incroyable pénurie. C'était encore et toujours cette fameuse cinquième colonne, les « vichystes », comme on disait.

Mais si les dirigeants de cette époque étaient plus incapables que leurs prédécesseurs, ce qui eût paru difficile, pour donner à manger à la population, celle-ci par contre était très largement alimentée en défilés patriotiques. Nos braves petits soldats, costumés en Anglo-Américains et gantés de blanc, auxquels se joignaient des organisations hautement patriotiques animées par les communistes, qui avaient pris la succession de Déroulède et de Barrès, entraînant avec eux de grands noms de la littérature et de l'Académie Française, défilaient toutes les semaines dans le tintamarre des chars blindés et des fanfares. Certains libérés des camps allemands remettaient fièrement le pyjama rayé du bagnard. Ah ! ce que le poilu inconnu en vit du monde ! Et le peuple applaudissait à ces défilés, à ces célébrations. La nuit venue, des bals populaires battaient leur plein, on y servait le vin ordinaire dans des verres à peine plus grands que des verres à liqueur, mais on dansait, on dansait éperdument, et l'on continuait même, rentré à la maison, à danser devant le buffet. Décidément, la chorégraphie aura tenu une large place dans la Libération. Mais le peuple était fier, car il était li-bé-ré, et avait enfin retrouvé des chefs dignes de lui : de Gaulle, de Lattre de Tassigny, de Larminat, de Hauteclocque, de Monsabert, Thierry d'Argenlieu etc. Toute l'aristocratie au service du peuple, et tous plus démocrates et socialistes les uns que les autres.

De Gaulle allait à Moscou voir le camarade Staline, le déserteur Thorez était gracié et élevé à la vice-présidence du Conseil, et les décorations pleuvaient, on

en distribua plus en quelques mois que pendant toute la longue guerre de 1914-1918. Le parti communiste fit, dans la distribution, une ample moisson de Légions d'honneur. C'était l'époque où la France se relevait, paraît-il, ça allait déjà mieux, et en retroussant les manches, disait-on, sur d'immenses affiches, ça devait aller beaucoup mieux. Le marché noir cependant était plus florissant que jamais, et l'Etat n'entrevoyait sa disparition qu'en se substituant à lui. Une véritable foire d'empoigne s'installait dans le pays.

Ceux qui, libérés des prisons ou des camps, parce qu'on ne trouvait absolument rien à leur reprocher, et puis qu'il fallait bien faire de la place car les arrestations continuaient, étaient bien souvent abattus à leur retour chez eux ; d'autres devaient se cacher de longs mois comme des malfaiteurs pour éviter l'exécution sommaire. Les familles des victimes, terrorisées, n'osaient pas porter plainte ; quand elles en avaient l'audace, il n'y avait pas de suite, mais des lettres anonymes les invitaient à se tenir tranquilles. On était tout de même libérés de l'oppression hitlérienne, nous étions redevenus un peuple libre, et le bon Français en était à la fois fier et satisfait. Et puis il était retourné souvent aux urnes où, sans trop comprendre, il avait voté oui-oui, non-non, oui-non, non-oui, et c'est librement qu'il avait choisi ses représentants, tous gens intègres, plus glorieux les uns que les autres. Ce qui ne nous empêcha pas, par la suite, d'assister à la plus affolante cascade de scandales : on en voyait en un mois plus qu'en vingt ans avant la guerre. C'était, et c'est encore, bien au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Malgré les réticences de la presse, des grands noms de la politique et de la résistance furent compromis dans de honteux trafics, et ça continue ! On dilapida les finances publiques, bref ce fut un pillage sans précédent, et qui n'est pas encore terminé.

Alors les idoles commencèrent à chanceler. Le Grand, l'Unique, le Sauveur providentiel, le premier Résistant de France, qui fut accueilli à la Libération avec un enthousiasme délirant, et qui salua les foules les bras levés avec tant de distinction, celui dont la mâle physionomie remplaça dans toutes les vitrines celle du maréchal Pétain, commença à être discuté. Le grand parti de la Fidélité le lâcha, et aujourd'hui beaucoup de ses anciens admirateurs l'accueilleraient avec des tomates si elles étaient moins chères. Lui qui symbolisait aux yeux du bon Français, la résistance à la dictature hitlérienne, est aujourd'hui traité de fasciste par ceux-là même qui sont rentrés en France dans son sillage à la Libération, car c'était la seule façon d'avoir les places, et les gars de la politique étaient plus fortiches que le général. C'est tout de même à n'y pas croire !

Si bien que le bon Français est cette fois en train de perdre définitivement les pédales, il a épuisé tous les arguments pour justifier ses évolutions successives, il paraît maintenant être au bout du rouleau. Il n'ose plus parler de la cinquième colonne, des « vichystes », il n'y croit même plus. Les communistes sont redevenus ses ennemis, Thorez « le fils du peuple », « le patriote éclairé », le « guide du prolétariat », est à nouveau traité de déserteur, le camarade Staline d'odieux dictateur. Il en veut à tout le monde, aux Anglais, aux Russes, aux Américains, aux Juifs. Lentement, péniblement, il découvre la vérité avec l'air idiot d'un cocu. Et combien de fois répète-t-il, devant la carence des gouvernements successifs : « Ce qui nous faudrait en France, c'est un homme fort, un homme à poigne qui gouverne, qui s'impose, et il ne craint pas d'ajouter : avec une bonne trique. » Le bon Français, sans s'en rendre compte, est en train de devenir hitlérien. C'est un comble !

Mais nous, qui n'avons cru ni aux uns ni aux autres, qui nous méfions des idoles, qui n'avons pas plus accroché le portrait du maréchal que celui du général, qui avons résisté tranquillement mais fermement à Vichy, comme nous résistons à la IVe République — nous qui, par nos idées, sommes suspects depuis toujours et considérés, bien entendu, comme de mauvais Français, quoique nous ne soyions absolument pour rien dans toutes les catastrophes nationales, bien au contraire — nous commençons, comme on dit, à nous marrer doucement, tout en veillant à ne pas être trop « refaits », nous qui n'avons jamais eu la prétention de refaire la France.

Jean REYMOND.

REVUE DES LIVRES par Serge

Georges VIDAL : *La Maîtresse rouge.* (Ed. des Deux Sirènes.)

Le titre laisserait supposer qu'il s'agit d'un de ces romans dits populaires qui détraquent l'entendement des midinettes et des concierges. Il n'en est rien ; bien au contraire le livre de G. Vidal recèle de hautes qualités de style et des images d'un réalisme qui ne s'apparente guère avec les poncifs éculés du roman de série bleue ou rose. La maîtresse rouge est une Indienne qui a traversé la vie de l'auteur et nous est magistralement dépeinte avec son entourage pittoresque de gens, de bêtes et de plantes étranges. Ce livre rappelle le *Huasipongo* de l'écrivain uruguayen G. Icaza, mais il ne s'en détache pas le même sombre pessimisme. G. Vidal nous présente plutôt, à travers une philosophie qui invoque Stirner, son « royaume enchanté » comme un lieu où rien n'a d'importance.

Ch. de SAINT-SAVIN : *Guérisseurs et médecins.* (Ed. de l'Ermite. 300 fr.)

Ce livre dans sa partie critique apporte des éléments de discussion d'un intérêt capital sur la médecine moderne et les abus qui se font en son nom. Il contient des observations très sagaces sur les dangers des vaccins et des sérums et il établit la discrimination qui s'impose entre les médecins qui considèrent leur profession comme un apostolat et ceux qui l'envisagent du point de vue simplement commercial.

Quant à la partie du livre qui traite de la guérison par des moyens psychiques ou par le magnétisme, nous nous garderons d'en discuter les affirmations. Aussi bien, comme le disait notre ami P.-V. Berthier, dans son intéressant article du numéro précédent, nous ne nions rien d'un esprit systématique ; persuadés que la terre et le ciel sont encore pleins d'inconnu et de mystères. Mais à défaut de preuves évidentes pour ou contre, nous préférons réserver notre jugement jusqu'à plus ample informé.

Jacques SAINT-GERMAIN : *Les Financiers sous Louis XIV.* (Plon.)

Tous les gouvernements, les monarchistes comme les autres, ont eu leurs scandales. Et ça durera, il faut le craindre, aussi longtemps que les hommes éprouveront l'étrange besoin de choisir des « élites » pour les gouverner.

J. Saint-Germain, en recréant admirablement l'atmosphère d'une curieuse époque, dont certains travers étaient encore mal connus, nous montre les ancêtres des spéculateurs d'aujourd'hui trafiquant sur la vente des emplois publics et échafaudant de prodigieuses fortunes sur la misère croissante des populations.

Et nous voyons aussi que notre « justice démocratique » n'a pas même inventé les commissions d'enquête qui procèdent si bien à l'étouffement lent de ces affaires « que la morale réprouve ».

Hesketh PEARSON : *Bernard Shaw.* (Le Pavois. 540 fr.)

Dans ce gros volume de 400 pages d'un texte serré, l'auteur conte une multitude de faits, d'anecdotes qui ont trait à la vie du fameux humoriste qui nous apparaît à travers cette œuvre très sincère comme un personnage pétri de contradictions. Certaines reparties font penser au Clemenceau première manière, mais un Clemenceau agrémenté de cette « pointe d'esprit clownesque » que Shaw revendique malicieusement comme faisant partie de sa nature.

G. BARBARIN : *A travers les Alpes Françaises.* (Ed. de l'Ermite. 390 fr.)

Georges Barbarin nous parle de la montagne avec une ferveur des plus communicatives. Ses « grands guides » qui ont remporté tant de victoires « contre les pics » sont bien plus sympathiques dans leur rude effort que les grands guerriers qui remportent leur victoire dans l'amoncellement des charniers.

Albert LANTOINE : *La fin des francs-maçons ?* (Ed. de l'Ermite. 195 fr.)

Sur les possibilités de replacer la franc-maçonnerie dans l'estime des élites et sur les remèdes propres à entraver sa décadence.

Nota. — Adresser tout ce qui concerne cette rubrique à Revue Populaire, Bona (Nièvre).

Instruction, bon sens, intelligence

Le Dr Mignon m'adressait, à la date du 6 juillet, l'étude que vous allez lire et ce court billet : « Trouvez inclus, cher camarade, le manuscrit demandé par votre dernière lettre que j'ai revu sur un lit de clinique où l'on me prépare pour une opération que je dois subir demain jeudi. J'espère en sortir autrement que les pieds devant. Cordialement à vous. — A. MIGNON. »

Hélas ! malgré son bel optimisme, notre camarade Mignon est mort le jour même de l'opération. Il avait 77 ans et militait pour la défense de l'homme depuis près de cinquante ans.

Quel bel exemple pour les jeunes, si vite découragés, fatigués avant l'âge, sceptiques impénitents dès la trentaine et qui sont perdus pour notre belle cause de si bonne heure.

J'espère trouver quelqu'un qui aura bien connu le Dr Mignon, qui sera au courant de toutes ses activités, pour nous en parler longuement dans notre rubrique « Ceux d'hier ». En attendant, prenons connaissance des lignes écrites pour nous bien peu de temps avant sa mort et accordons-lui en même temps le souvenir ému qu'il mérite. — L. L.

L'HOMME ne sera complètement heureux, c'est-à-dire ne pourra profiter, ne pourra jouir de tous les biens que lui offre la nature, tant que son intelligence n'aura pas atteint tout le développement dont elle est susceptible.

Cela, hélas ! ne dépend pas uniquement de lui, mais aussi de circonstances qui lui sont étrangères. Il pourrait beaucoup sur ces dernières si tous ceux qui en souffrent, c'est-à-dire l'énorme majorité des habitants de la terre, se liguaient contre elles au lieu de se liguer les uns contre les autres ; l'homme améliorerait le développement de l'intelligence de ses descendants s'il tendait ses efforts à modifier certaines contingences.

Le monde crève de sa bêtise.

Il devrait vivre de son intelligence.

Tous le comprendraient si la presse, la radio, le cinéma ne leur emplissaient les yeux et les oreilles de tant de balourdises, dont ils discutent ensuite, parce qu'ils n'ont rien d'autre à mettre dans leurs conversations.

Si les Allemands n'avaient pas cru leurs charlatans, s'ils avaient exigé du beurre au lieu de canons, selon la formule retournée de l'un de ceux qui les ont conduits au désastre, ils vivraient paisiblement sans leurs misères actuelles; leurs familles ne seraient pas en deuil des meilleurs et ils auraient pu continuer à limiter leurs naissances puisque leur pays n'était pas capable de nourrir plus grande population.

Si les Français n'avaient pas cru, ne croyaient pas, les bobards placardés sur leurs murs aux temps d'élections, les destinées économiques et sociales de leur nation ne seraient pas dirigées par les imbéciles qui s'en chargent.

Nous sommes malheureux ; peut-être le serons-nous plus encore, parce qu'une telle pente se remonte difficilement. Ce n'est pas une raison pour ne pas dresser l'échelle contre l'obstacle et pour ne pas mettre les pieds sur les premiers échelons.

Asseyons-la d'abord sur une base ferme.

Celle sur laquelle elle repose aujourd'hui est trompeuse. Je citerai un peu longuement un homme courageux et perspicace qui fut un des membres les plus marquants de la *Société pour le Contrôle démocratique,* lors de la première guerre. Il y a déjà quinze ans que, dans ses *Essais sceptiques,* Bertrand Russel a écrit : « La démocratie, telle que les politiciens la conçoivent, est une forme de gouverne-

ment, c'est-à-dire une méthode de faire faire aux gens ce que leurs chefs désirent, tout en leur faisant croire qu'ils font ce qu'ils veulent eux-mêmes. L'éducation donnée par l'Etat est donc tendancieuse. Elle enseigne aux jeunes (dans la mesure du possible) à respecter les institutions existantes, à éviter toute critique fondamentale des pouvoirs, à considérer les nations étrangères avec suspicion et mépris. Elle augmente la solidarité nationale *aux dépens* de l'internationalisme et du *développement individuel*... L'Etat désire l'uniformité, car elle convient à l'administration et ne tient pas compte du fait qu'on ne peut l'obtenir qu'au prix de l'atrophie mentale... le point de vue de l'Eglise est pratiquement peu différent de celui de l'Etat. Tous deux veulent inculquer aux gens des croyances qui seraient probablement ruinées par la recherche libre. Mais il est plus facile d'inculquer la religion de l'Etat à une population qui sait lire les journaux, et il est plus facile d'inculquer la religion de l'Eglise à une population complètement illettrée. L'Etat et l'Eglise sont hostiles tous deux à la pensée, mais l'Eglise est aussi hostile à l'instruction (bien qu'actuellement ce soit d'une façon subreptice). Cela changera, et c'est même en train de changer, car les autorités ecclésiastiques perfectionnent la technique d'une instruction qui ne stimule pas l'activité mentale — une technique où jadis excellaient les jésuites. »

Si l'on désire améliorer l'intelligence humaine, il faudra donc se défier de certains modes d'instruction. Bien des gens, bien des groupes de gens ont intérêt à faire perdurer la bêtise. Mme Desbordes-Valmore l'a dit pratiquement : « L'ignorance toujours mène à la servitude. » Frédéric II, plus prosaïquement, en ses *Mémoires :* « Si mes soldats commençaient à penser, aucun d'eux ne resterait dans le rang. »

Les Etats, les Eglises, les tyrans, les fanatiques, tous les ambitieux d'un Pouvoir qu'ils désirent prolonger, sont unanimes à combattre l'amélioration de l'intelligence humaine. Mais malgré tout cette amélioration est-elle possible ? Des hommes intelligents l'ont nié. Isaïe criait déjà : « Mon peuple est sans intelligence » et en montrait les conséquences: « Il sera conduit en captivité. »

Dans sa neuvième étude de *Justice dans la Révolution,* Proudhon affirme que, depuis Aristote et Archimède, « l'intelligence ne gagne pas, la fonction cérébrale reste la même », mais il ne le prouve pas. Voltaire prétendait que le gros du genre humain a été et sera toujours imbécile ; il ne le prétendrait plus aujourd'hui. Pourtant un biologiste éminent et contemporain, M. Jean Rostand, a écrit dans sa biographie de La Rochefoucauld : « La biologie nous défend de croire au perfectionnement de l'animal humain... l'homme restera toujours celui qu'il est, même après des millénaires de civilisation. Le temps ne travaille pas pour l'homme. » Si nous n'avions tant de respect pour la biologie, nous demanderions au savant expérimentateur, comment il peut concilier ce statu quo millénaire de l'animal humain avec les progrès qu'il a constatés lui-même chez les autres animaux que sont les vaches et les volailles : « Par la sélection, dit-il, on peut accentuer tout ce qui vient de l'hérédité : ainsi fait-on des vaches qui secrètent plus de lait, des poules qui pondent plus d'œufs. » Ne nous arrêtons pas sur cette contradiction. D'autres biologistes ont professé des opinions contraires... L'énorme savant que fut Charles Nicolle, après avoir constaté que « tout ce qui est de l'intelligence, fonction de notre cerveau, a, comme toutes nos autres fonctions, un fondement biologique » ; que « l'intelligence évolue », parce que « tout ce qui est de la vie évolue », et qu' « un seul organe, le cerveau, a pris un développement au cours des siècles ». La Rochefoucauld l'avait pressenti : « Il fut le premier, dit R. de Gourmont dans ses *Promenades philosophiques,* qui ait osé voir que l'intelligence et la vertu, aussi bien que la force et la beauté, sont fonctions de la physiologie ».

Des physiologistes contemporains ont pensé que le jour où l'on connaîtra à fond les fonctions endocriniennes, l'intelligence humaine pourra être améliorée. Rapportons à l'appui une observation médicale d'un jeune cryptorchide qui avait suivi un traitement par extrait de thymus ; dans le temps où sa cryptorchidie s'améliorait, puis guérissait, les cahiers scolaires de l'enfant, jadis tachés et désordonnés, s'amélioraient également à tel point que le médecin vit un jour revenir

la mère de son malade qui lui dit : « Si la santé de mon fils ne doit pas en souffrir, donnez-lui du thymus : ses cahiers redeviennent sales, il a perdu des places. » Le traitement fut recommencé et réussit à nouveau.

Franz Weidenreich a construit un diagramme qui montre le développement graduel du crâne au cours de l'évolution humaine.

Les travaux du Dr Muller (prix Nobel de 1946) ont prouvé l'action de certains rayons cosmiques sur les noyaux de cellules reproductrices, mâles ou femelles. Un gène touché par un rayon gamma entraîne une mutation organique. Malheureusement, jusqu'aujourd'hui, on n'a observé que des mutations dégénératives. Les rayons cosmiques n'ont encore produit rien de bon. Il peut se faire que de nouveaux travaux fassent découvrir des mutations favorables.

L'observation médicale citée plus haut semblait prouver au contraire, que les fonctions cérébrales sont améliorables. Comment ne le seraient-elles pas puisqu'on a pu constater le phénomène contraire ? Qui dit régression semble conclure à progression. Or, dans *La Nature,* Charles Nicolle constate que « l'intelligence des indigènes australiens se trouve dans un état de régression. Un groupe humain, dit-il, isolé sur un sol ingrat, ne saurait accroître aucune de ses facultés. Or, comme un état stationnaire est impossible dans la nature, ce groupe, ne développant pas de qualités, est condamné à reculer. »

Progression, comme régression, réclament des conditions nécessaires, et cela conduit à résumer les obstacles actuels au développement de l'intelligence. Pour Alain, « l'excès de travail d'esclavage et de malheur hébête l'esprit » (Souvenirs concernant Jules Lagneau). Dans un ordre d'idées à peu près semblable, Charles Nicolle constate « Une trop grande division du travail, l'excès de rationalisation nous répugne ; un esprit clair en voit les conséquences avilissantes pour l'avenir de l'intelligence. »

Le développement de l'intelligence a toujours eu, jusqu'aujourd'hui et malgré les constructions d'écoles et l'instruction obligatoire, deux grands obstacles devant lui : les conditions de la vie individuelle et les formes autoritaires données à l'instruction. Helvetius a noté que « la différence d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés et de l'éducation différente qu'ils reçoivent ».

Examinons d'abord les obstacles qu'une éducation mal comprise oppose au développement de l'intelligence.

Le triage des élèves a été demandé depuis longtemps par nombre d'éducateurs ; en effet, il saute aux yeux que les bons élèves se fatigueront à entendre rabâcher les mêmes choses aux élèves qui les ignorent, et ces élèves attardés ne peuvent suivre et comprendre les leçons faites aux bons élèves. Quand je faisais mes études à Louis-le-Grand, il y avait trois divisions par classe, A, B, C ; les élèves y étaient distribués au hasard, quand il eût été simple d'avoir une rhétorique, une seconde, etc. pour esprits vifs et supérieurs, une rhétorique pour esprits moyens, une rhétorique pour esprits lents. Le maître éminent que fut Emile Chartier demandait que le professeur « éveillât tout esprit le plus qu'on peut par les plus hautes et les plus précieuses connaissances et que l'on réglât l'enseignement non sur les mieux doués, mais sur les moins doués ». La règle est bonne quand la classe est unique ; les classes séparées sont infiniment supérieures, l'intelligence des enfants ne marchant pas du même pas.

J'entends l'objection : il faudrait davantage de maîtres. Bien sûr ; le nombre des maîtres, primaires et secondaires, devrait être triplé, quadruplé, quintuplé. Que peut un pauvre professeur dans une classe de 45 élèves quand on sait qu'un éducateur ne peut vraiment être un éducateur qu'avec un effectif de 10 à 15 enfants au maximum ? Alain semble penser qu'une classe idéale ne devrait pas compter plus de dix élèves. Dans les classes actuelles comme au temps de Montaigne « on emplit la mémoire et laisse l'entendement vide. A quoi faire la science si l'entendement n'y est ». (*Essais.*)

J'entends encore : et le budget ? On aurait pu espérer, après l'expérience de juin 1940, que la réduction massive du nombre des fonctionnaires militaires en aurait découlé fatalement. Cette économie

somptuaire eut permis — et au delà — de quintupler le nombre des maîtres d'école, condition *sine qua non* d'une amélioration de l'éducation des enfants.

Les programmes ont besoin d'une sévère révision et cela se conçoit puisqu'ils ont été élaborés par des fonctionnaires administratifs qui n'ont pas été ou qui ne sont plus professeurs en exercice. Je citerai encore ce que Bertrand Russel a écrit sur la question : « On ne doit pas s'imaginer que les fonctionnaires chargés de l'éducation (Russel entend par là les représentants de l'administration centrale, les ordonnateurs et non les instituteurs, qui œuvrent) désirent que la jeunesse soit éduquée. Il s'agit au contraire pour eux d'inculquer des connaissances sans inculquer de l'intelligence. L'éducation devrait avoir deux buts : d'abord, de donner des connaissances définies comme l'art de lire et d'écrire, comme la grammaire et les mathématiques, etc... puis de créer des habitudes d'esprit qui permettraient aux gens d'acquérir des connaissances et de former par eux-mêmes des jugements sains. Nous appelons le premier de ces buts : connaissance, et l'autre : intelligence. On reconnaît l'utilité des connaissances théoriquement et pratiquement. Un Etat moderne est impossible sans une population qui sache lire et écrire. Mais on ne reconnaît l'utilité de l'intelligence que théoriquement et non pratiquement : on ne veut pas que des gens ordinaires pensent par eux-mêmes, parce qu'on croit qu'il est difficile de manier des gens qui pensent par eux-mêmes... « seuls, les gardiens pour parler comme Platon, doivent penser... les autres suivre leurs chefs comme un troupeau de brebis ».

Les programmes ne devront donc pas être fixés par des administrateurs vieux ou vieillis, mais par des comités où seraient représentés les maîtres qui professent, les parents des élèves, les élèves eux-mêmes à partir d'un certain âge, assez précoce du reste — les enfants sachant très bien ce qu'il leur faut et ce qui leur manque — et les producteurs, les chefs d'ateliers et d'industries dont ces jeunes gens seront bientôt les aides et qui savent ce qui leur fait défaut.

Détail qui a son importance : « Le milieu terne et sordide d'une grande ville » n'est pas favorable à l'éducation des enfants. Sous cette forme, la remarque (qui n'est pas nouvelle) est d'Aldous Huxley, qui pense qu'une instruction « convenable » peut créer des hommes « plus intelligents ». Le même auteur a exprimé cette pensée qu'un siècle de démocratie en développement a démontré que la réforme des institutions et l'expansion de l'instruction ne sont nullement suivies d'amélioration dans la vertu et l'intelligence individuelles. Faut-il croire que la formule d'une démocratie saine n'a pas encore été trouvée et que, suivant un auteur célèbre, « nos foules ont encore, en politique, le nez du chien qui n'aime que les mauvaises odeurs ». (Maeterlinck *La Vie des Termites.*) L'auteur belge sera certainement convaincu d'erreur quand nous ne vivrons plus sous le règne de l'argent. Jusque là, il aura, hélas ! probablement toujours raison.

Le développement de l'intelligence, en effet, dépend, pour partie, de l'amélioration des conditions de la vie ; on sait très bien, et depuis fort longtemps, que là où la richesse et le bien-être augmentent, le progrès intellectuel va plus vite. Charles Péguy, qui discute si longuement les questions d'enseignement, a constaté que « la misère économique est un empêchement sans faute (on peut ajouter et sans fin) à l'amélioration morale et mentale ». Dans son Cahier sur Jean Coste, instituteur il a bien montré les mauvais effets de l'incertitude du lendemain.

L'intelligence a besoin d'être développée, ceci est indéniable, mais il y a, dès aujourd'hui, beaucoup d'intelligence mal employée. Elle est généralement employée à des fins exclusivement personnelles, sans qu'il vienne jamais à l'ouvrier l'idée que chacun tirant la table de son côté et sans aucune vue d'ensemble, elle finit trop souvent par être renversée avec tout ce qu'il y a dessus, sans profit pour personne. Dans le premier chapitre Bernard Shaw a exprimé la même chose de son *Guide de la Femme Intelligente,* quand il a dit que « l'usage social de l'intelligence est d'augmenter la quantité de richesses à se partager et non de s'en approprier une part injuste ». Mais qui pense « à l'usage social ? » Qui a appris, qui apprend aux hommes l'usage social de leurs activités et tout ce qu'il en résulterait de bon pour eux ? Pas à l'école primaire, où l'on n'enseigne qu'à lire,

écrire et compter, en même temps que de vagues et tendancieuses notions d'histoire, de sciences élémentaires et de géographie ; pas aux établissements secondaires, dont l'enseignement n'est qu'une amplification du primaire avec, en plus, des éléments de langues étrangères, mortes ou vivantes ; pas dans l'enseignement supérieur réservé aux compilations nécessaires à l'exercice d'un métier ; pas à la caserne, où l'on n'enseigne que la manière de tuer et de détruire, en même temps que très peu de culture physique, et où l'on subit beaucoup d'abrutissement psychique ; pas dans la presse quotidienne, bourrée de mensonges et de compliments à l'adresse des partis et de leurs chefs ; pas dans la presse périodique, pleine également de mensonges, de niaiseries et d'insanités ; pas à la radio, vide de notions sérieuses ; pas au cinéma, national ou étranger, creux et bêtes autant l'un que l'autre, ne trouvant de l'argent que pour des inepties, selon l'aveu des cinéastes intelligents. Nulle part, nulle part. Sous le règne de l'argent, tout le monde est abêtisseur.

L'intelligence des gens intelligents est presque toujours dirigée vers l'argent, vers un gain à procurer et à agrandir ; à moins que ce soit vers l'ambition, ce qui revient à peu près au même.

La diffusion de l'enseignement n'a pas accru le bonheur des masses, comme l'espéraient Renan, Elisée Reclus, Hugo et bien d'autres, non pas par un défaut de la science, mais parce qu'elle fut et qu'elle est restée mal expliquée. Personne n'enseigne clairement qu'une partie du bonheur réside, selon l'expresion de Péguy, dans « l'ouvrage bien faite », personne ne les a « dressés à faire quelque chose convenablement », comme le demandait Wells.

A. MIGNON.

A propos du procès Céline

Lettre aux Présidents de tout genre

Le procès Céline s'est terminé sur un verdict modéré : un an de prison (il est possible que les dix-huit mois de cellule au Danemark en tiennent lieu), l'indignité nationale et la confiscation de la moitié de ses biens. Les passions, pas toujours pures, déchaînées par ce procès se calment, et c'est très bien ainsi. Les affaires Revers-Mast, Le Luc (phrase historique : « Il ne faut pas confondre un matelot et un amiral ! ») sont bien autrement significatives. Certains voient en Céline le plus infâme pourvoyeur des nazis, d'autres, forts de passages des *Beaux Draps* (différents de ceux argués par les premiers) croient trouver chez Céline un sens apocalyptique avec les Juifs comme symbole du mal. Nous ne poursuivrons pas ces controverses mais imaginerons plutôt que Céline ne se soit pas soucié de la soi-disant justice française. Position difficile à l'heure actuelle, bien sûr, mais quel souffle d'air pur n'aurions-nous pas senti si Céline avait envoyé aux présidents de tout genre une lettre libellée comme suit :

Messieurs les Présidents
de tout poil,

Depuis mon premier livre, je n'ai cessé d'amener au soleil les vérités cocufiées d'une France républicaine et ministrable, « de trente-sept millions de cons ébaubis, envieux, sournois, n'ayant pas une idée commune sinon quelque morne aversion les uns pour les autres, plats anarchistes resquilleurs, miteux et fades, chacun pour soi, un contre tous, et si c'est possible tous contre un » (Les Beaux Draps, *p.* 69).

Toute ma vie, j'ai dit merde à Staline, de Gaulle, Hitler, le sirop des Vosges, les youpins, l'Armée française des Pyrénées, Roosevelt, les Angliches, tout quoi !

Surtout les Juifs ! Et pourtant, « j'étais stupide, stupide, je me trompais et j'étais stupide. Les Juifs ne sont pas des surhommes. Mais ils sont mieux que les Aryens. Parmi cent Juifs, il y en a vingt qui sont intéressants » (*pas étonnant, des mecs qu'on leur court au cul depuis une paye, ça les fait* penser !) *« Juifs et Aryens, ils sont tous les mêmes »* (Combat, 23-2-50), *les Juifs sont des Aryens comme les autres, tous foireux, emmerdeurs, cherchant à carrer leur cul dans les fauteuils.*

L'Aimé Patri s'est pas trompé ! Juif je veux être ! 120 % ! *Venez y voir ! Pas de race ! Je me convertis ! J'adhère, circoncis ! Alors, c'est là la grande embrassade ! « Les Juifs, il y a beau temps qu'ils me sont devenus sympathiques depuis que j'ai vu les Aryens à l'œuvre, Fritz et Français. Quels larbins !... Certainement, j'irai à Tel-Aviv... Les Fritz n'ont jamais été pro-Aryens, seulement antisémites, ce qui est absolument idiot. L'hystérie est le vice du Juif, mais au moins il est une idée, une passion messianique, leur excuse. L'Aryen, c'est une tirelire et une panse. Et une légion d'honneur »* (Samedi soir).

Pour ça « c'est pas de discours qu'il s'agit, ni d'ordre moral, ni de police, d'élections non plus, c'est gros sous qu'il faut opérer, vider sa poche, débrider, amener tout ça » bien à l'air, avant qu'arrive la guerre prochaine ! (Les Beaux Draps, *p.* 135). *Alors là, à la bonne vôtre ! « Pourquoi il se gêneraient » les Amerloques ? Et les Cosaques ! Qui ne me pardonnent pas* Mea culpa, *voyez* Lettres françaises ! *« Ils auraient bien tort ! Les Français, ils sont consentants, ils sont enthousiastes d'être battus, écrabouillés, dépecés vifs... Pas de géographie ! de la jouissance ! »* (Beaux Draps, *p.* 29). *Voyez généraux ! « Tout Français de race qui prend le pouvoir... se dépêche de se vendre »* (Bagatelles, *p.* 243).

Nous, « on est tous assis sur une grande galère, on rame à tour de bras ! Et qu'est-ce qu'on en a ? Rien ! Des coups de trique seulement, des misères, des bobards et puis des vacheries encore. On travaille ! qu'ils disent. C'est ça encore qu'est plus infect que tout le reste, leur travail. On est en bas dans les cales à souffler de la gueule, puants, suitant des rouspignolles, et puis voilà ! En haut, sur le pont, au frais, il y a les maîtres et qui s'en font pas, avec des belles femmes roses et gonflées de parfum sur les genoux. On nous fait monter sur le pont. Alors ils mettent leur chapeau haut de forme et puis ils nous en mettent un bon coup de gueule comme ça : « Bandes de charognes, c'est la guerre qu'ils font. On va les aborder, les saligauds ! Allez ! Y a tout ce qu'il faut à bord ! Tous en chœur ! Celui qui gueulera le plus fort il aura la médaille et la dragée du bon Jésus » (Voyage au bout de la nuit, *p.* 12).

« La guerre par ci... la guerre par là !... Les offensives !... La Victoire !... La viande... Il leur en faut !... Moi, je vois qu'une chose dans la guerre... Ça fait de la grive et du pognon ! » (Guignol's Band, *p.* 82).

Et vous voudriez que je courbette ! Que je fraye !

« Je n'ai pas besoin de sermons, mais de délivrance légère et tous ceux de mon sang de même... point ne vaut vivre sans caprices... frivoles et déraisonnants... Méchant qui tance ! Danser nous voulons ! » (Les Beaux Draps, *p.* 129).

Occupez-vous plutôt de « faire régner la justice, la vengeance des opprimés, non parce que ça leur fait plaisir, mais parce que c'est la guérison, le baume des jaloux, des envieux des enragés de pognon, de tout le monde en somme aujourd'hui, de la société tout entière qu'a plus une idée hors du pèze, le bourgeois pour qu'il se barre pas, le pauvre pour lui calotter » (Les Beaux Draps, *p.* 133).

Avant ça, pourquoi que je me dérangerais ? A vous, « confinés ! constipés ! chafoins ! rageurs ! trouilleux ! revendiquants ! mendigots ragoteux ! fripons ! charognes responsables ! » voudriez que je fasse l'honneur ? Pouvez crever avant ! « Parce que si ça doit continuer comme ça (votre) *existence pareille et même, telle qu'elle se déroule aujourd'hui, sur cette boue ronde, je vois pas beaucoup à quoi ça rime... »* (Les Beaux Draps, *p.* 161).

L.-F. CELINE.

Pour copie peu conforme :
Maurice LEMAITRE.

Réflexions sur le fanatisme

Je crois que tout homme doit à son espèce de se pencher quelquefois sur un grand problème social, puis de livrer son message sincèrement. C'est donc pour l'acquit de ma conscience et sans prétention aucune à la philosophie ou littérature que je me permets ces menues réflexions sur le fanatisme.

D'où sort-il ? Des meilleurs sentiments : l'amour de Dieu, de la patrie, de la race, du bien. L'amour est hélas! sujet à d'étranges vicissitudes ; particulièrement, lorsque son objet lui échappe, il mue en passion et confine à la folie. Or, des amours, ci-dessus évoquées, il n'en est point qui étreigne un objet concret ; il s'ensuit l'inquiétude, un besoin de manifestation qui, le sang aggravant le trouble moral, veut être physique. L'amour-passion et la haine représentant le recto et le verso d'un même feuillet, il suffit d'un doigt perfide pour tourner la page et déchaîner le carnage.

Que fait le meneur ? Il cite un cas à la honte de l'adversaire — cas authentique ou fabuleux, il n'importe — et contraire à la religion, la morale ou l'humanité. Un nouveau phénomène se produit alors : la généralisation. Le cas, exceptionnel au faux, est sacré caractéristique de l'Ennemi. De ce fait, la religion, la patrie, la morale, l'humanité, tous les nobles sentiments, se déclarent pour le Massacre, appelé Justice.

Les instincts refoulés prennent leur revanche. Il devient louable de violer, éventrer, égorger, piller. On incendie « pour la bonne cause », on tue « pour la grande idée ». Excitées à la vengeance, les natures les plus généreuses rencontrent là l'occasion de mêler le vice, tenu latent, à l'idéal, toujours proclamé. Un tel compromis, dans son impureté, satisfaisant en l'homme à la fois la bête et l'ange, réalise un t e m p s complet, souhaité obscurément par le troupeau, et ce souhait confus le livre à l'influence des meneurs.

Le fanatisme est à ce point passionnel et si contraire au jugement qu'il refuse énergiquement toute tentative de doute rationnel sur sa cause, toute logique menaçant de le confondre. Quiconque ose résister à la fièvre commune devient aussitôt suspect et passible d'une vindicte expéditive. La raison est ici proscrite, le scepticisme tenu pour odieux ; l'humanité, pour lâche.

Un nouveau caractère se dégage des observations précédentes : le fanatisme est grégaire. Sur le disque de Newton, le mouvement fond les différentes couleurs en une autre qui ne leur ressemble point ; ainsi, propulsés par une propagande savante, les hommes sacrifient leur individualité à une collectivité qui les dénature. Celui-là que ses bons sentiments inclinaient à penser : « La pauvre fille, qu'a-t-elle donc fait ? » se prend à hurler avec la foule : « A mort, la sorcière ! au bûcher ! » La demoiselle qui se signalait par sa délicatesse et son esprit de charité se précipite à son balcon pour voir rouer un condamné en place publique et ses petites mains applaudissent avec les autres.

Il est au fanatisme un adjuvant qui le condamne, l'alcool. On « dope » le corps-franc pour qu'il égorge mieux. A défaut d'alcool, on se grise de bruit. Or, l'esprit doit avoir en particulière méfiance tout acte que favorise la diminution ou la privation de sa lucidité. Il faut même voir là un critérium précieux. Il y a lieu de remarquer que l'action la plus grave celle de tuer, n'est pas laissée à notre réflexion ; et que notre liberté nous est ôtée, quand elle devrait être le plus reconnue.

En conclusion, le belliciste qui se moque du « pacifiste bêlant » et de sa sentimentalité commet une double erreur de psychologie, puisqu'il méconnaît en soi, le caractère effectif et passionnel du fanatisme ; chez l'autre, au contraire, une fidélité pondérée à la droite raison.

Je vois pour moyen d'expansion : à la religion, sa spiritualité ; au parti, le souci de justice ; à la patrie, ses arts, ses sciences, ses sports, sa société. Il convient d'accueillir les furieux avec le sourire qui désarme. Le grand rôle de l'humanité reste la compréhension.

PASCAU.

Le sous-préfet prend son poisson chez les gendarmes

I. — ETAT SANS SOCIALISME

C'est un mode de société qui est viable, ainsi qu'hélas ! l'expérience l'a prouvé, que celui qui concentre dans quelques mains le capital, fortune bancaire, propriété foncière, richesses industrielles, moyens de transport.

L'injustice de ce système apparaît au premier coup d'œil, puisqu'une répartition arbitraire permet à ses privilégiés d'en tirer tout le profit et de vivre dans l'oisiveté et l'opulence, alors qu'elle condamne ses victimes à un travail perpétuel et mal rémunéré, c'est-à-dire à la misère.

Ce système a été parfois corrigé, de telle sorte que ses tares soient moins criantes, ses inégalités moins dolosives. Tantôt la charité allégeait les souffrances des pauvres sans rien retirer aux droits des riches, tantôt des réformes sociales tempéraient le paupérisme d'en bas en limitant les pouvoirs de l'oligarchie.

On peut même dire que ces allègements et ces restrictions, ces limitations et ces réformes, ont été la principale cause de la pérennité du système ; car celui-ci n'eût pas résisté aux révoltes, ni survécu aux exaspérations des déshérités, s'il avait été appliqué dans toute sa rigueur.

Ceux que ce mode de société défavorisait, et qui constituaient la grande masse, eussent perdu patience, harcelés par la faim et la détresse, s'il n'y avait eu ces palliatifs qui, sans coûter grand' chose aux détenteurs de la fortune, ont fait aux malheureux un sort plus tolérable.

La charité chrétienne a, pendant de longs siècles, soulagé la misère des exploités, tout en laissant intactes les prérogatives des exploiteurs.

Après la chute des aristocraties occidentales, leur pouvoir a été transféré à la bourgeoisie, leur héritière, et le principe du système est demeuré le même avec cette différence que ses bénéficiaires avaient changé, mais ses bénéficiaires seuls ; ses victimes, point.

Ses victimes continuaient d'être les travailleurs non-possédants ; quant à ses profiteurs — là est la principale différence — ils étaient beaucoup plus nombreux, car ceux qui détenaient la fortune, naguère très concentrée, désormais fort dispersée, s'étaient multipliés.

Le conflit demeurait. Non plus entre des serfs attachés à la glèbe et des seigneurs propriétaires de la terre, mais entre le prolétariat qui n'avait que ses bras, et la bourgeoisie qui possédait les champs, les usines, les magasins et les maisons, sources du revenu réel concrétisé en valeurs, rentes, bénéfices, loyers et profits.

Pour apaiser ce conflit, ceux qui avaient tout à redouter de son aggravation eurent recours à divers moyens. La charité chrétienne, tout insuffisante et dérisoire qu'elle fût, continua de se dépenser en aumônes, legs, prix de vertu ou de maternité, secours de toute sorte ; le réformisme, avec plus d'efficacité peut-être, apporta son aide en assurances, allocations, indemnités, primes, et ajouta à la philanthropie privée la bienfaisance officielle.

En réduisant la nocivité du capitalisme, ces atténuations le sauvaient du discrédit, de l'exécration et de la chute, par le fait qu'elles retardaient d'autant le moment où son principe même serait mis en question, où sa légitimité serait mise en accusation, et son injustice dénoncée, puis abolie.

Il est évident qu'en donnant un peu de pain chaque jour à un affamé, on calme momentanément la révolte de son estomac, et qu'en apportant de temps à autre quelques douceurs à un captif, on lui fait oublier pendant quelques instants sa soif de liberté.

Certaines de ces initiatives étaient d'ailleurs parfaitement honorables et dé-

sintéressées, et nous ne condamnons pas leurs promoteurs. Il ne faut pas croire que c'est par calcul qu'ils ont fait le bien et tenté — avec succès parfois — de diminuer la somme de misères dont souffraient leurs contemporains. La bonté existe.

Sans doute y eut-il davantage de calcul dans l'évolution qui se manifesta avec l'appui des possédants, et qui accrut leur nombre. Le libéralisme économique a permis l'accession à la petite propriété d'une foule de ci-devant prolétaires, et ce fut là certainement la cause principale d'un nouvel essor du capitalisme.

Ces petits propriétaires, dont la plupart avaient tout au plus un champ, ou une maison, ou un établi, ou un éventaire, ou un simple livret de caisse d'épargne, possédaient trop peu à eux tous pour mettre ou tenir en échec la grosse propriété et, tout au contraire, en devinrent les complices et les défenseurs par le seul fait qu'ils possédaient, si peu que ce fût.

L'homme, dès qu'il possède quelque chose, tremble de perdre ce qu'il a acquis ; et celui qui n'a que cent francs est l'allié du millionnaire contre celui qui n'a rien : voilà la maxime qui persuada les gros propriétaires bourgeois, plus habiles que les nobles d'autrefois, de favoriser l'accession du pauvre à un tout petit patrimoine. Le système, dès lors, tout en demeurant monstrueux à l'égard des non-possédants intégraux sur lesquels il continuait à peser de tout son poids, avait recruté de nouveaux défenseurs parmi les possédants infimes aux yeux de qui il acquérait une sorte de justification, parce qu'ils ne s'apercevaient plus qu'ils en étaient encore les victimes, ayant au contraire l'illusion d'en être les bénéficiaires.

Une gradation presque insensible de la hiérarchie sociale échelonna et superposa tant de parasites entre le producteur dépouillé et les grands profiteurs que chacun se consolait de la part d'exploitation qu'il subissait par la part d'exploitation compensatrice qu'il infligeait.

Comme nous avons mis en lumière le rôle retardateur de la charité et du réformisme, nous devons aussi mettre en lumière le rôle retardateur — c'est-à-dire réactionnaire — de cet embourgeoisement économique et moral de larges couches populaires.

Mais avec la même indulgence que nous avons manifestée envers les réformistes et les philanthropes, dont les intentions étaient certainement empreintes d'humanité, nous considérons ceux qui ont succombé à l'offre d'amélioration de leur sort que l'évolution sociale leur proposait.

Il se présentait à eux l'occasion de quitter le prolétariat dont la servitude était insupportable ; l'occasion d'avoir une locature, une échope, une boutique, un peu de confort, un peu d'épargne. Vit-on jamais l'esclave refuser son affranchissement ? Ils ont accepté, c'est normal. L'être humain recherche le bonheur et ne repousse pas un bienfait.

Des puristes leur en tiennent rigueur. Selon eux, il y a désertion, il y a trahison, à fuir la condition prolétarienne. Certes, le producteur seul a un rôle utile dans la société, et une société juste se composerait uniquement de producteurs dans la limite de l'âge où le travail est possible, et tout parasite en serait banni. Mais dans une société injuste qui écrase quiconque œuvre utilement et réserve ses avantages à l'intermédiaire et au possédant, peut-on tenir rigueur à celui qui cède à la tentation ? Ces puristes mêmes approuvent la hiérarchie des salaires, qui équivaut à une exploitation d'un producteur par l'autre.

Puisqu'ils admettent bien que les ouvriers, sans trahison, puissent passer d'une catégorie ou d'une corporation moins payée à une autre qui l'est mieux, ils se contredisent en reprochant à ceux qui ont profité d'une occasion ou se sont embusqués dans une sinécure, d'avoir trahi le prolétariat. Le prolétariat, certes, est trahi ; mais ceux qui le combattent ne sont pas toujours si hors de sa portée qu'il le croit.

Les hommes ne sont pas des saints ; ils recherchent les fonctions que la société rémunère le mieux et fuient celles qui laissent dans la pauvreté l'individu qui le remplit. On ne peut pas attendre d'une créature aussi imparfaite que l'homme cette forme d'abnégation et de noblesse qui lui assignerait de s'asservir aux travaux les plus durs et à l'indigence la plus ingrate, quand des tâches beaucoup

moins pénibles lui apportent plus de bien-être.

Cette prolifération des emplois médiocres, mais aisés, entre les gros détenteurs du capital d'une part, et la main-d'œuvre déshéritée d'autre part, a renforcé la position des premiers et rendu plus tragique celle de la seconde.

Pour cette dernière, le problème demeurait — et demeure. Il peut s'illustrer dans un seul exemple. Je vis, en 1950, dans une ville où la majorité des ouvriers travaillent dans l'industrie du cuir. Ils sont extrêmement mal payés, de 10 à 12.000 francs par mois, en temps de semaine complète. Or, les magasins exposent les chaussures qu'ils ont fabriquées 4 à 5.000 francs la paire. C'est la preuve évidente que leur travail est exploité à outrance et que d'autres qu'eux en récoltent le fruit.

Qui sont ces autres ? Le patron, le commerçant, naturellement, en passant par tous les grossistes, demi-grossistes, etc., etc., mais surtout l'Etat qui frappe les uns et les autres et prélève de multiples parts sur toutes les transactions opérées ; l'Etat devenu si dévorant que certains d'entre eux, parmi les petits, gagneraient plus, s'ils lui donnaient toute leur recette moyennant qu'il les rémunérât comme chefs d'entreprises ou de magasins.

Rien de plus logique que l'idée née dans le cerveau des premiers coopérateurs, de supprimer tous les intermédiaires et de faire passer directement le produit du producteur au consommateur.

Malheureusement, la coopération elle-même a fini, la plupart du temps, par entrer dans le cycle du commerce traditionnel, et loin de noyauter le système capitaliste, elle s'est laissée absorber par lui.

De sorte qu'aujourd'hui, quand un essai de coopération est tenté, ses promoteurs évitent tout autant de passer par les coopératives que par le réseau du commerce.

Il y a, sur la côte française, des pêcheurs qui, chaque semaine, expédient du poisson à 120 francs le kilo dans l'intérieur des terres. Ils l'envoient directement au consommateur, sans emprunter les intermédiaires du commerce, mareyeurs et autres, mais en se gardant également d'utiliser les coopératives.

Pour cela, ils ont écrit aux brigades de gendarmerie de tout le territoire, en leur offrant un envoi hebdomadaire au prix que je viens d'indiquer ; pour étoffer l'expédition, les gendarmes ont réuni quelques clients civils qui joignent leur souscription à la leur, et le système fonctionne ainsi depuis des mois.

Depuis des mois, chaque jeudi, M. le Sous-Préfet reçoit son poisson à la gendarmerie, à un tarif que ne lui feraient, ni les poissonniers patentés, ni la coopérative ayant pignon sur rue.

Je me réjouis de la réussite d'une initiative de ce genre, comme de tous les échecs, grands ou petits, que subit le capitalisme ; je déplore seulement son peu d'envergure, et qu'il n'y ait pas un grand nombre de prolétaires à 12.000 fr. par mois pour profiter de l'aubaine avec M. le sous-préfet et MM. les gendarmes.

Ce n'est pas seulement pour la marée, mais pour tous les produits ; ce n'est pas seulement dans les gendarmeries et les sous-préfectures, mais à l'échelle de toute la nation, mieux, du monde entier, que cette coopération spontanée, anarchiste (au sens réel : sans intervention de l'autorité), devrait s'effectuer.

Oui, c'est à l'échelle de toute la production et de toute la consommation, et territorialement à l'échelle planétaire, que cette coopération où l'Etat, ni aucune autorité, n'intervient, devrait être conçue et pratiquée. Ce n'est pas difficile, puisque cela existe pour un produit distribué entre quelques hommes.

L'invention de la roue est une invention capitale. Si l'empire inca n'avait pas ignoré la roue, il gouvernerait encore l'Amérique du Sud. Ce qui fut malaisé, ce fut de construire la première roue. Mais quand la première roue eut été fabriquée, il fut extrêmement facile d'en fabriquer d'autres.

Pourquoi, en matière économique, le premier essai de coopération n'a-t-il pas été suivi de la coopération généralisée, comme, dans le domaine mécanique, la construction d'une roue a universalisé son usage ?

On a tellement piétiné en matière coopérative que chaque essai renouvelé de coopération semble être le premier.

Un régime politique, cependant, prévoit la suppression du concours privé et

la généralisation de la distribution coopérative : c'est le régime socialiste.

Partisan de la coopération, c'est-à-dire de la répartition de tous les produits quels qu'ils soient, directement, de celui qui les confectionne ou les extrait, entre ceux qui les consomment, et de l'élimination de quiconque prétend s'interposer dans un but de lucre personnel sans aucun profit pour la société, je me rallie naturellement au régime qui réalise cette mesure de justice.

Chacun voit sa part de consommation accrue, et sa contribution laborieuse diminuée, par la réforme qui, désormais, supprime tout prélèvement bénéficiaire sur la marchandise ; le prix de revient de celle-ci peut être grevé de frais de transport, même de stockage et de magasinage, mais elle sera libre de tout droit et de tout profit parasitaire. Cette fois, nous voici hors du capitalisme, de ses agiotages et de ses inégalités.

Cependant, tout le monde ne voit pas le socialisme de la même façon ; les uns le veulent étatique, les autres le veulent libéral. Ces deux tendances ont leurs partisans, et c'est ici qu'il convient de choisir.

II. — ETAT SOCIALISTE

Dans l'un comme dans l'autre système, la coopération se substitue au commerce privé. Seulement, son application est fort différente dans les deux cas.

Le socialisme étatique, ou autoritaire, établit la suprématie et le monopole d'un organisme appelé l'Etat. L'Etat possède la totalité des instruments de production. Pas une usine, pas un atelier, pas une enclume, pas un tracteur, pas un filet de pêche qui ne lui appartienne. Ce qui sort des mains du producteur est également le bien de l'Etat. Pas un chaudron sorti de l'usine, pas une pomme de terre arrachée du champ, pas un merlan extrait de la mer, qui ne soit à lui. Ensuite, c'est lui qui les répartit, c'est à lui qu'on les achète, dans des magasins coopératifs qui sont aussi sa propriété.

Ce n'est pas l'Etat qui produit les denrées et les marchandises, car il ne produit rien, et ce n'est pas lui non plus qui les consomme ; mais c'est lui qui en ordonne la confection ou l'extraction ou la culture, au prorata des besoins des consommateurs, qu'il connaît par ses statistiques, et c'est lui qui les distribue et les vend, en attribuant à chacun une part calculée d'après leur dénombrement.

Entre le producteur et le consommateur, il n'y a plus de multiples intermédiaires ; il n'en subsiste qu'un : l'Etat ; mais c'est l'Etat socialiste, dont le rôle consiste simplement à harmoniser les possibilités et les besoins.

Dans sa construction théorique, ce système semble satisfaisant ; il a éliminé les intérêts privés des possédants dont le monopole, l'ambition et la concurrence, causaient la misère populaire des pays et des siècles bourgeois. Il a évincé les accapareurs, les spéculateurs, tous ceux qui prélevaient une dîme sur le produit circulant entre leurs mains.

Qu'est donc cet organisme appelé l'Etat qui maintient la permanence et assure le fonctionnement du système ?

A la vérité, l'Etat n'existe pas. Pas plus que Dieu, il n'a d'existence réelle, matérielle, visible, tangible, humaine. C'est une entité mystique, une vue de l'esprit, une affaire de croyance, un article de foi. Certes, un Etat peut être socialiste ou bourgeois, comme un Dieu peut être musulman ou huguenot ; il n'en est pas moins, en fait, une pure convention juridique, comme Dieu une convention religieuse.

Toutefois, de même que Dieu trouve une personne physique en celle des membres du clergé, ses représentants, de même l'Etat trouve une personne physique en celle de ses représentants, les hommes de gouvernement et de loi.

Nous découvrons de toute part des gens qui parlent au nom de Dieu, au nom de l'Etat ; cela ne nous a jamais encore permis de découvrir Dieu, ni l'Etat, ni de nous convaincre de leur réalité.

Le socialisme étatique est gouverné par un Etat inexistant, dont les représentants — comme les représentants de Dieu — ont une existence bien réelle. Ces représentants et leurs serviteurs ne tardent pas à devenir fort nombreux,

comme les moines du moyen âge. Il en faut au gouvernement ; il en faut dans les ministères ; il en faut dans les comités ; il en faut dans les bureaux qui fournissent ces statistiques dont je parlais tout à l'heure...

Bureaux de statistiques de plus en plus multipliés ; cela se comprend : il faut « statistiquer » les besoins d'une part, leur satisfaction d'autre part ; savoir combien tel district devra ou pourra absorber de morues ou de poêles à frire entre la Chandeleur et la Pentecôte ; savoir combien de travailleurs font défaut ici, combien sont en surnombre là, et combien l'influenza en a rendus indisponibles.

Puis, viennent les bureaux de répartition : celui du fer, celui du bois, celui du papier, celui du coton ; les sous-bureaux : car chaque branche de la production se subdivise presque à l'infini ; et voilà que, déjà, plus de la moitié de la population est employée à rédiger des formulaires, des bulletins, des états (bien réels, ceux-là, et point du tout métaphysiques), etc., etc. *Tous ces gens-là consomment et ne produisent pas.*

Que se passe-t-il, dans un pays, quand une catégorie d'individus cesse de produire et continue de consommer ?

Il se passe ceci, *qu'elle exploite* — qu'on le veuille ou non — *ceux qui produisent, et qu'elle vit à leur détriment.*

Et à mesure qu'elle vit davantage au détriment des producteurs, cette catégorie d'individus prend davantage conscience de son rôle spécial dans la société ; et à mesure qu'elle en conçoit davantage le parasitisme, elle s'emploie à en justifier davantage la pseudo-nécessité. *Alors, elle se constitue en classe.*

Le phénomène se matérialise depuis les chefs suprêmes du gouvernement jusqu'à la plus humble dactylo du bureau des charbons dans le moindre chef-lieu de canton.

Une classe nouvelle est née dans la société nouvelle, et plus elle sent ses prérogatives injustes, plus elle incline à les défendre ; plus elle sait son rôle superflu, plus elle a tendance à le maintenir ; plus elle se rend compte combien son joug est pesant, plus elle l'appesantit encore. *Le privilège technocratique suit le même processus que son prédécesseur le privilège bourgeois.*

Et que se passe-t-il encore ? Il se passe que la nouvelle classe, qui n'a que du bien à penser d'un régime qui lui permet de vivre aux dépens du producteur, la nouvelle classe qui travaille certes, mais dont le travail est stérile et rémunérateur, décrète que cette société est parfaite, que quiconque y apporte une critique, quiconque y propose une réforme, est un traître et un contre-révolutionnaire. Elle instaure une orthodoxie sociale qu'une police rigoureuse a mission de faire respecter inexorablement.

Elle déclare sacré le principe de l'Etat, et devient le plus sûr et le plus ferme appui d'un gouvernement somptuaire et dispendieux qui l'utilise et la protège.

Ce gouvernement, assuré d'une base solide, l'affermit encore en utilisant la crédulité populaire, qui fut dans les siècles passés une crédulité religieuse devenue de nos jours une crédulité politique ; et le système est désormais stabilisé, et peut-être immuable pour on ne sait combien de générations. Le phénomène technocratique se cristallise et se fige historiquement comme jadis le phénomène patricien ou le phénomène féodal.

A la base, cependant, le problème est demeuré. L'ouvrier qui produit force chaussures et force vêtements continue à être mal fringué et à porter de vieilles godasses, tandis que le directeur d'usine, le chef du bureau des plaques de fibro-ciment et le fonctionnaire du parti, endossent de chaudes pelisses et vont bottés jusqu'au derrière. Il continue à manger maigre quand les technocrates mangent gras, en vertu d'une *hiérarchie des salaires* dont l'institution participe du principe sacro-saint de toutes les choses bénies de l'Etat. Le seul salut qu'on lui offre réside dans une soumission béate à des volontés qu'il ne contrôle pas plus qu'il ne les influence.

Il se peut bien qu'il soit à l'abri du besoin, qu'il bénéficie d'assurances et de retraites ; il se peut bien qu'il soit heureux, surtout si sa nature l'incline à la résignation. Il n'en est pas moins évident que toute une gamme d'inégalités et de parasitismes s'échelonne entre les hauts dignitaires qui représentent l'Etat tout-puissant et les assujettis qui l'adorent et le servent.

Ceux qui, sous ce régime socialiste, comme sous les régimes oligarchiques, font vivre l'Etat, traînent une existence ingrate, très différente d'ailleurs selon leur catégorie, depuis l'hôte du camp de travail qui n'est guère qu'un esclave sans droits, sans patrimoine, presque sans salaire, vivant plutôt sous la menace de la société que sous sa protection, jusqu'au citoyen qui jouit de certaines libertés et de l'avantage d'une situation et d'une rémunération régulières, et à qui le régime confère une aisance et une dignité personnelles moyennant qu'il n'en critique aucune des lois, non plus qu'aucun des législateurs. Ceux qui, en revanche, vivent de l'Etat, sont assurés de droits et de revenus considérablement supérieurs ; ce sont ceux qui roulent en automobile et qui éclaboussent le piéton.

Pour le piéton, c'est-à-dire pour le prolétaire, le moment serait venu, s'il voulait remédier à cette situation, de faire venir du poisson à 120 fr. le kilo, en coopérant avec les gendarmes de sa brigade et le sous-préfet de son arrondissement. Il ne demanderait sans doute pas mieux, et le pêcheur de la côte se ferait un plaisir de lui en expédier. Mais ils ne le peuvent ni l'un, ni l'autre, parce que, s'il est *difficile* d'éluder les intermédiaires en régime capitaliste, il est tout à fait *impossible,* en régime socialiste autoritaire d'évincer l'Etat.

Le pêcheur commettrait un vol s'il soustrayait un seul merlan d'Etat, pêché avec son filet d'Etat, sur sa barque d'Etat ; et le destinataire se rendrait complice de ce vol en achetant ce poisson volé ailleurs que dans un magasin d'Etat ; et tous les deux iraient dans la prison d'Etat méditer sur les risques de la libre coopération en régime socialiste, sans que personne puisse protester, puisque nul journaliste d'Etat ne pourrait, dans la presse d'Etat, prendre contre l'Etat le parti de deux consciences et de deux économies imparfaitement étatisées.

III. — SOCIALISME SANS ETAT

Mais le socialisme tel que je viens de le décrire me paraît comporter, sinon les mêmes tares que le capitalisme, du moins des tares égales aux siennes.

L'autre socialisme est le socialisme libertaire. Il met directement en rapport sans intervention d'aucun organisme d'Etat, les associations de producteurs et les associations de consommateurs ; il réalise la cooopération pure, et fait disparaître toute excroissance sociale indésirable.

Les producteurs savent parfaitement ce qu'ils sont capables de produire ; pas une usine, pas une exploitation agricole, pas une entreprise quelconque, n'ignore son rendement moyen approximatif à plus ou moins longue échéance ; certaines sont plus régulières, d'autres plus assujetties aux hasards, mais chaque ouvrier a une claire conscience de sa cadence de production.

De même, les consommateurs savent parfaitement ce qu'ils ont besoin de consommer ; chacun peut dire à peu près ce qu'il consomme de pain, de viande, de poisson, de légumes, de vêtements, de chaussures, d'ustensiles de cuisine ou de courant électrique.

Le socialisme libertaire, le socialisme sans l'Etat, le socialisme anarchiste, c'est l'extension à toute la société de cette coopération spontanée qui s'est établie sans aucune intervention des autorités entre les pêcheurs et les gendarmes dont je parlais plus haut, en plein régime capitaliste.

Qu'on laisse les producteurs s'associer, et s'associer les consommateurs, chacun de nous étant à son tour consommateur et producteur, et le libre échange des produits, la libre coopération, supplanteront automatiquement le système de production pour le profit et de distribution pour le gain, sans qu'il soit nécessaire d'interposer une classe de fonctionnaires gouvernementaux ou de rhéteurs politiciens entre les uns et les autres ; et même s'il fallait maintenir une certaine surveillance elle n'aurait rien de comparable avec l'inquisition policière qui s'insinue jusqu'au tréfonds des consciences pour y détecter les germes de critique et les ferments d'opposition. Je ne vois pas ce que les camps de concentration viendraient

faire dans un tel régime. On a prétendu que ce système ne pouvait se réaliser d'un seul coup et que le socialisme étatique, ne se considérait lui-même que comme une étape préliminaire du socialisme sans Etat. Cela est notoirement erroné, puisque le socialisme étatique, une fois qu'il est instauré, affirme le caractère intangible de son principe et s'oppose à tout exposé d'arguments de la part du socialisme libertaire ; il ne le regarde donc pas comme son successeur naturel, destiné à recueillir son héritage.

Sous le régime du socialisme étatique, toute tentative de passer au stade du socialisme sans Etat est réprimée exactement comme le serait toute tentative de faire renaître le capitalisme privé. Elle est même dénoncée comme une entreprise de réaction, et non point annoncée comme un perfectionnement révolutionnaire. On lui dénie tout avenir et on la condamne avec le passé.

Si le socialisme, après la chute du capitalisme privé, s'assortit d'étatisme, l'appareil oppressif et répressif de l'Etat le maintiendra le plus longtemps qu'il le pourra à ce stade imparfait et décevant ; et il est peut-être plus difficile d'accéder au socialisme sans Etat en partant du socialisme étatique qu'en partant du libéralisme bourgeois. L'opposition rencontrée, en tout cas, n'est pas moindre.

Cette opinion est la nôtre, mais nous ne saurions nous dissimuler qu'elle n'est point générale. Le socialisme a conquis de nombreux adeptes, mais leur quasi-totalité se sont prononcés en faveur du socialisme d'Etat, contre le socialisme sans Etat.

C'est incomparablement dans les rangs du socialisme étatique qu'on rencontre le plus de militants ; il est à lui seul presque tout le mouvement socialiste, alors que notre tendance n'est partagée que par une faible minorité.

Bien entendu, cette sanction du nombre ne signifie pas que la raison soit de leur côté et non du nôtre ; que nous ayons peu de partisans ne prouve point qu'ils sont dans le vrai et que nous ayons tort. Cela laisse seulement présager que nous avons moins de probabilités qu'eux de l'emporter dans un proche avenir.

Plus tard, il peut en aller différemment ; nous ne désespérons pas qu'il en aille différemment. Peut-être faudra-t-il que l'humanité passe par toutes les expériences ratées, par toutes les déceptions, tous les désappointements, au travers de systèmes excessivement compliqués — dont la complication sert à masquer les tares — avant de se résoudre au plus raisonnable, au plus juste, qui est en même temps le plus simple.

IV. — MALENTENDU DANS LA CLASSE PAUVRE

Le régime capitaliste trouve encore quelques soutiens pour l'aider de leurs pis-aller, de leurs expédients, de leurs réparations de fortune, mais il n'a plus de défenseurs chaleureux, parce que rien ne peut plus pallier ses tares, ni les contre-balancer.

Le prolétaire le hait, parce qu'il ne peut pas vivre avec 12.000 francs par mois ; le commerçant — qui en fut le pilier — le hait, parce qu'il ne peut plus rien vendre à des gens qui n'ont pas d'argent pour acheter ce qu'ils ont produit ; et le patron lui-même en arrive à haïr un tel régime, parce que, cultivateur ou industriel, il ne peut plus vendre à des commerçants qui, ne vendant plus, n'achètent pas.

Seuls, de hauts salaires dont la majoration ne se répercuterait pas sur les prix de vente parce que la suppression des intermédiaires et de la fiscalité la résorberait, pourrait redonner au sytème un essor passager ; mais cette solution est une utopie, car les intermédiaires et le fisc sont les premiers à faire croître le coût des marchandises avant que leur prix de revient ait augmenté. La prospérité factice des riches pays de l'Amérique illusionne, seule encore, ceux qui répugnent à se rendre à l'évidence.

Tous glissent insensiblement à l'apologie d'une transformation, au désir de voir naître un régime qui domine les fatalités économiques, qui enchaîne ces fatalités auxquelles le libéralisme fait danser une sarabande désordonnée. Seul, le socialisme peut, évidemment, maîtriser l'économie de la façon qu'ils souhaitent.

Instauré par un Etat centraliste, le so-

cialisme peut, en effet, mettre de l'ordre dans l'économie, juguler ses incohérences, mais il est incapable de supprimer les classes, de créer une économie égalitaire, de *supprimer la pauvreté ;* peut-être, au sein de ses partisans et de ses fonctionnaires se révèlera-t-il quelques saints laïcs, quelques bienfaiteurs désintéressés, qui ne seront que les exceptionnels Vincent de Paul d'un clergé opulent et jouisseur ; en fait, il maintiendra l'inégalité sociale, des corporations bien payées et des corporations mal payées, des postes rémunérateurs et des emplois à crever de faim, et spoliera ceux qui produisent pour gaver ses créatures, parmi lesquelles les chiens de garde des spoliés ; l'État se ralliera une partie des citoyens en les payant bien, et réprimera toute protestation de ceux qu'il paiera mal.

Que ceux qui aspirent à gouverner, à régner sur leurs semblables, à exercer un pouvoir, ou à vivre aux dépens du prolétariat en prétendant représenter sa volonté et asseoir sa dictature, soient partisans de ce régime, cela est naturel. Mais ceux qui n'ont point de telles ambitions ne le peuvent réclamer que par suite d'un malentendu.

S'ils n'étaient pas victimes d'un mirage et d'un quiproquo, entretenus par la propagande, ils conviendraient que ce n'est pas cela qu'ils souhaitent, mais bien un régime de socialisme libertaire, où la production sera librement décidée et exécutée par les producteurs, où la consommation sera libre, où la coopération sera universelle, entre tous et pour toutes choses. C'est pour cela qu'ils croient lutter, mais aucun gouvernement, libéral, démocratique ou socialiste ne le leur apportera, car *tous les gouvernements, s'ils changent la richesse de mains, maintiennent toujours une classe pauvre.*

Le jour où ce régime serait réalisé, rien ne s'opposerait plus à ce que les pêcheurs de harengs envoient, sans intermédiaires, le produit de leurs pêches aux gens de l'intérieur, et pas seulement aux sous-préfets et aux gendarmes, dont le rôle et l'utilité, en un tel système social, pourraient bien être réduits à leur plus simple expression.

Pierre-Valentin BERTHIER.

UNE CONTRADICTION AUX SERMONS DE CARÊME

Pour la première fois, depuis un siècle, les sermons de carême ont donné lieu à une contradiction méthodique. Chaque mardi, au début des séances du Club du Faubourg, notre ami Ch.-Aug. Bontemps a répliqué à la précédente conférence du R. P. Riquet.

Voilà une initiative dont il faut féliciter à la fois l'orateur et Léo Poldès, en souhaitant qu'elle puisse se développer et d'obtenir, comme il serait d'élémentaire équité, l'usage de la radio dont l'Eglise, par la grâce « démocratique » M.R.P., s'est assuré l'exclusivité. Si l'on considère que le Père Riquet a choisi cette année de s'en prendre à l'athéisme, on conviendra que la direction de la Radio en use à son aise avec le droit de répondre à des mises en cause qui portent à nos idées un préjudice certain.

Ce sont là des procédés qui ne pourront pas durer sans appeler de vives réactions des laïcs, puisque ces onctueux et glissants messieurs ne conçoivent d'autre liberté que celle de s'imposer après s'être insinués. Il y a tout de même en France des centaines de milliers d'auditeurs qui ne paient pas une redevance obligatoire pour subventionner la seule propagande des curés à la radio.

Directeur-Gérant : JEAN BÉRINGER.
Imprimerie MACLÉVAL,
11, Rue Mouraud, Paris XXe

LA VENTE AU NUMÉRO

Il y a déjà plusieurs mois que je désire entretenir les lecteurs de notre vente au numéro. Je pensais pouvoir mettre cet hiver « Défense de l'Homme » dans les kiosques et les librairies de la région parisienne ; les démarches étaient en bonne voie et il dépendait de moi qu'elles aboutissent. Mais, au dernier moment, j'ai pris peur ; j'ai craint d'échouer ; c'est-à-dire de « bouillonner » trop et de placer, par contre-coup, notre « Défense de l'Homme » dans une position critique. La prudence me conseilla de patienter jusqu'à l'hiver prochain pour amorcer cette opération, la poursuivre et, espérons-le, la réussir.

⁂

En attendant, je demande aux camarades de Paris et de la banlieue, à certains tout au moins, d'être les dépositaires actifs de cette revue.

Mais c'est surtout auprès des lecteurs non parisiens que je veux insister. Je ne sais si un jour je pourrai envisager d'utiliser les librairies de province pour véhiculer notre périodique et ses idées ; il ne m'apparaît pas, en tout cas, que ce jour soit proche — les difficultés s'avérant plus insurmontables que lorsqu'il s'agit de Paris et sa proche banlieue.

C'est en province pourtant qu'une revue comme celle-ci a le plus de chance d'être propagée.

⁂

Si la montée des abonnements suit un cours normal — aucun arrêt n'a été enregistré de ce côté-là depuis octobre 1948, date du lancement de notre organe — il n'en est pas de même pour la vente au numéro par les camarades dépositaires. Ceux-ci, d'ailleurs, ne sont pas plus nombreux qu'au début et c'est à peine si 600 exemplaires de la revue sont mis en circulation de cette façon.

Il y a de ma faute. Je n'ai pas suffisamment insisté sur ce mode de vente. J'avais préparé, l'an dernier, une liste d'excellents copains auxquels je me proposais d'écrire là-dessus ; je les aurais priés d'être des dépositaires de « Défense de l'Homme » pour autant d'exemplaires qu'ils eussent pu répandre après un minimum de propagande. Le temps m'a manqué pour faire ces lettres et me voilà obligé de vous entretenir tous de ce sujet.

Une centaine de bons amis se joignant à la centaine de dépositaires déjà existants, ce serait parfait, cela ferait faire un bond en avant à la revue. C'est, au surplus, par une vente au numéro bien organisée que nous augmenterions, plus automatiquement encore, le chiffre des abonnés.

Cent camarades, qui prendraient en moyenne 5 exemplaires de « Défense de l'Homme » en dépôt et s'efforceraient de les écouler dans le mois, est-ce impossible à trouver, à trouver très vite ?

A vous de répondre, les plus dévoués, les mieux placés pour cette sorte de diffusion.

L. L.

P.-S. — Alors que la revue est loin de faire des bénéfices, je demande, bien entendu, des dépositaires à titre gracieux ; c'est aux meilleurs supporters de « Défense de l'Homme » que je m'adresse. Encore que je sois disposé à accorder une remise de 25 % aux militants et aux groupes qui chercheraient par ce moyen à financer quelque peu leur action locale. Pour être dépositaire il n'est pas besoin de qualités spéciales, un peu de dévouement suffit ; il n'y a pas non plus d'avance de fonds à prévoir, on opérera les règlements à son gré, tous les trois ou quatre mois, par exemple.